

Prix : **95** centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

BOCCACE

Le

DÉCAMÉRON

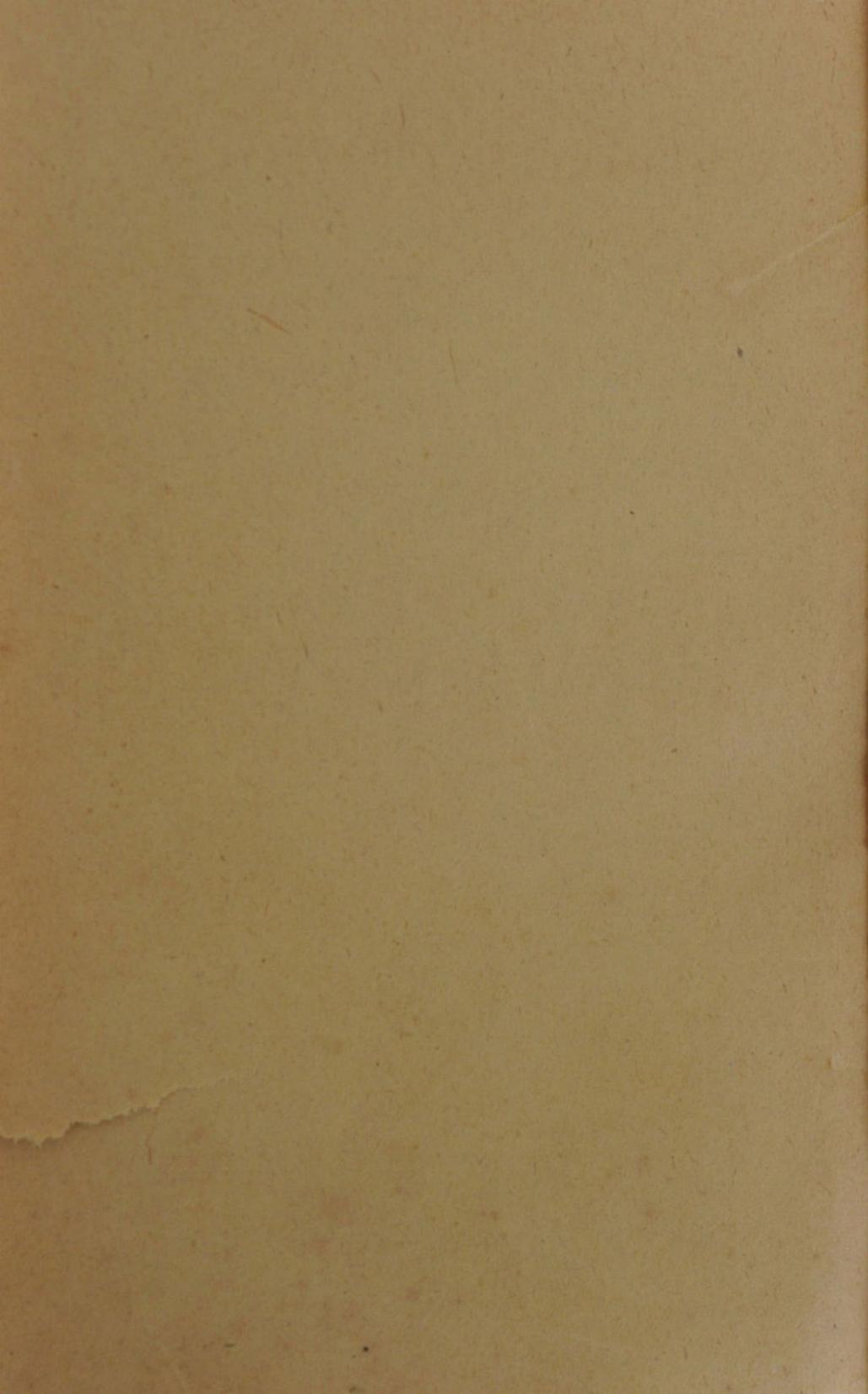
TOME SECOND

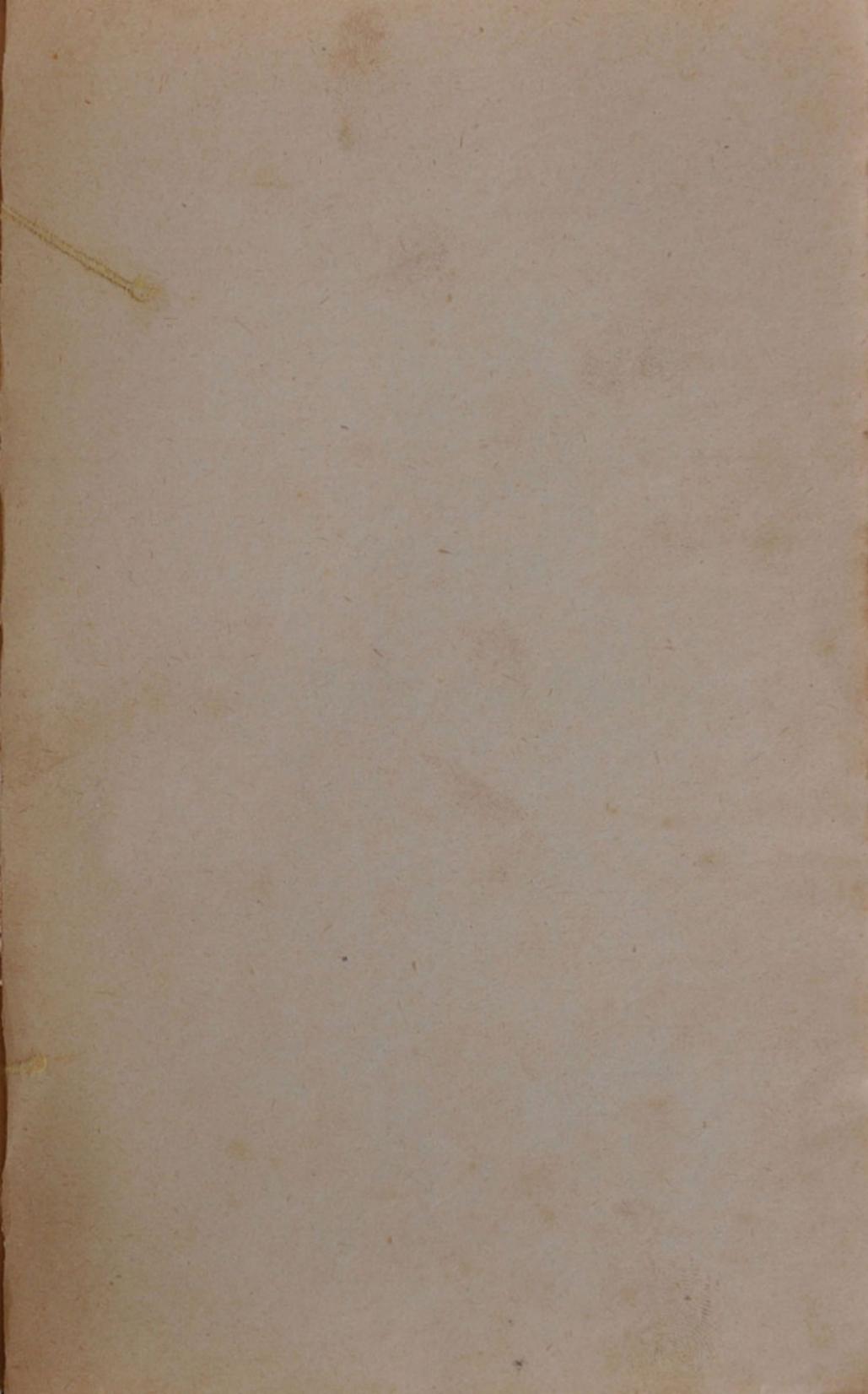


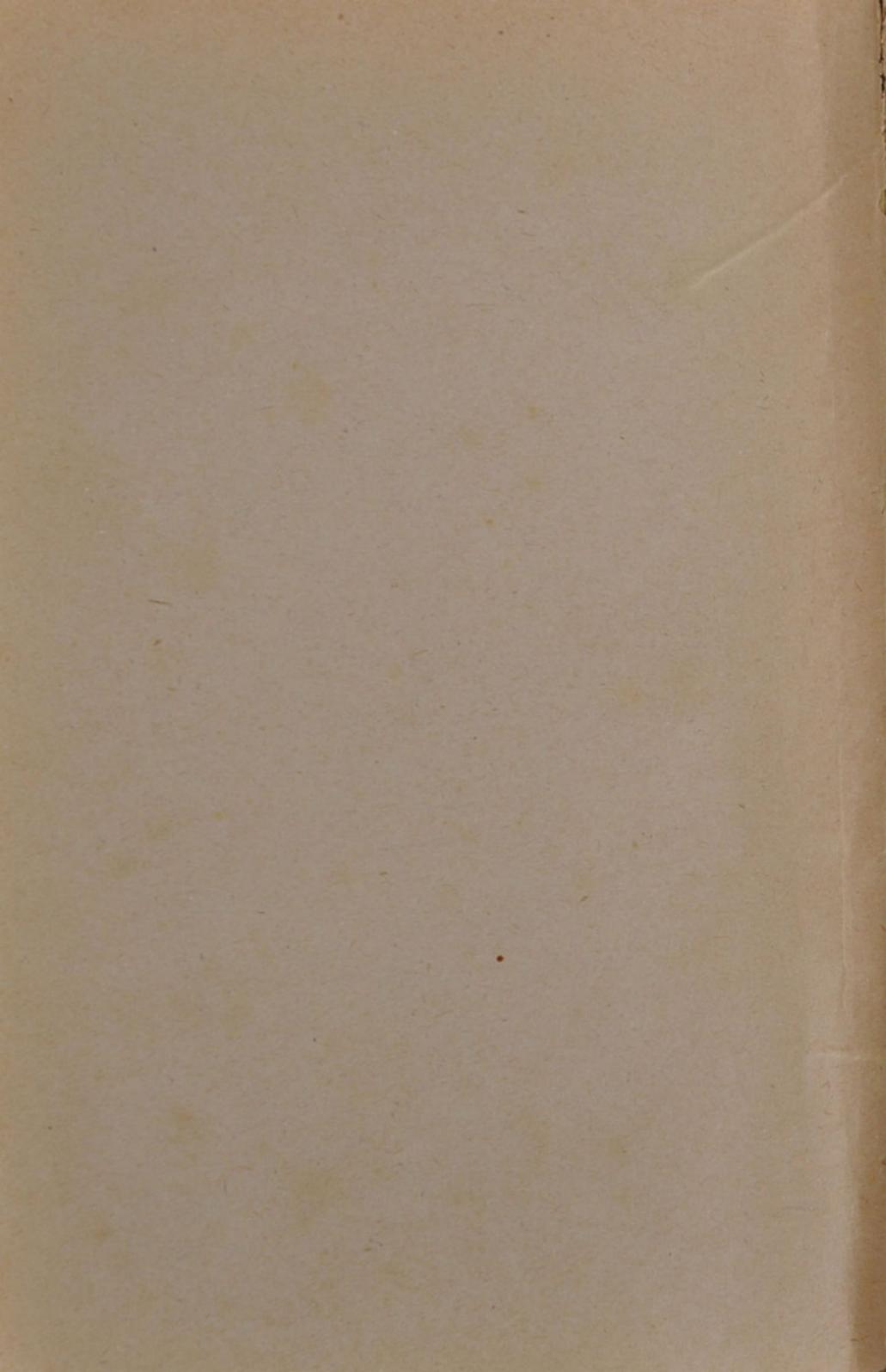
PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26







BOCCACE

—

LE DÉCAMÉRON

II

BOCCACE

LE

DÉCAMÉRON

TOME SECOND

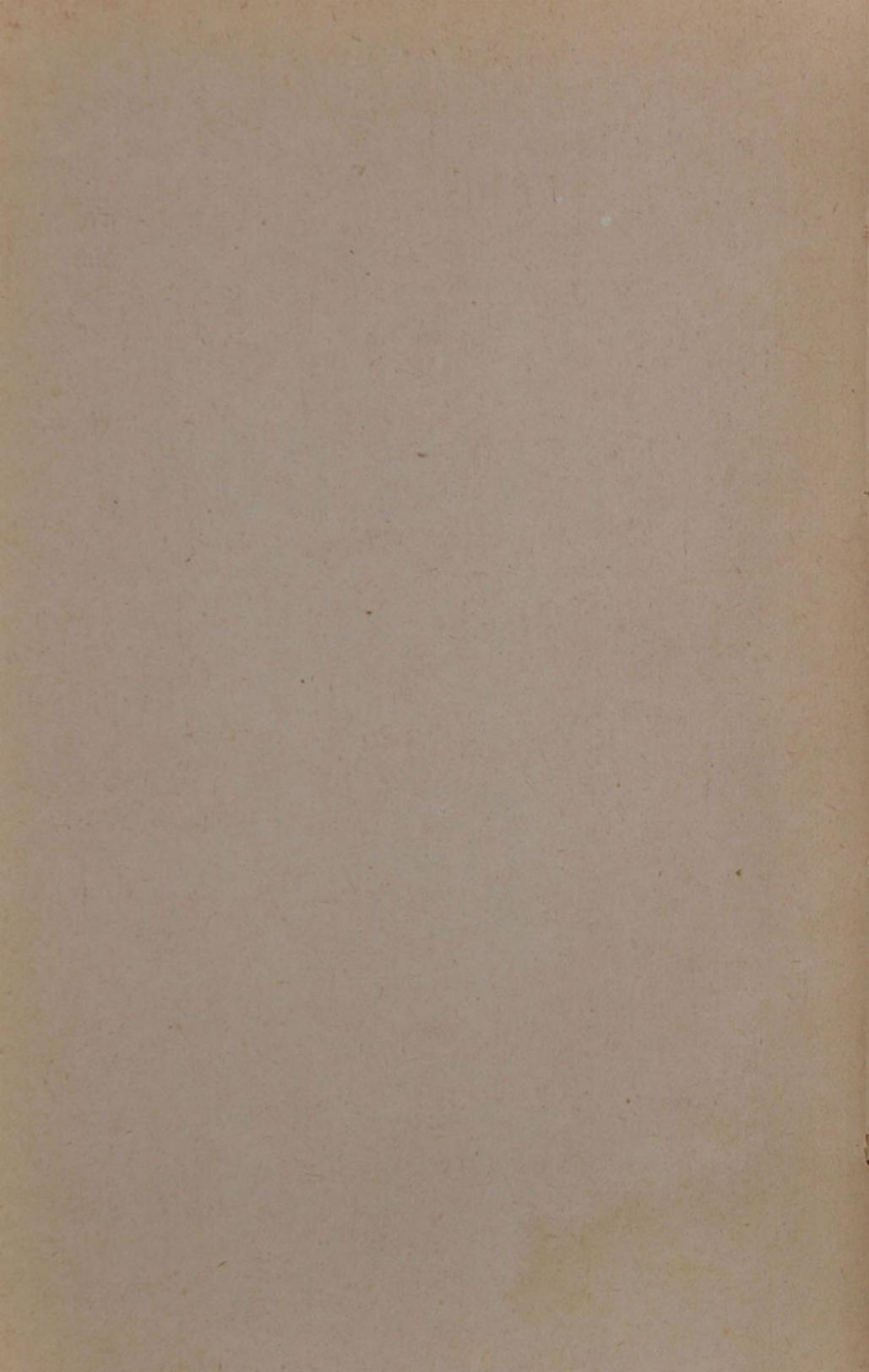


PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits réservés



CONTES DE BOCCACE

CINQUIÈME JOURNÉE

Le soleil commençait à paraître, lorsque madame Flammette, réveillée par le ramage des oiseaux perchés sur les arbres fleuris, se leva, et fit lever les dames et les trois messieurs. Ils sortirent tous du château et allèrent se promener dans les champs, marchant à petits pas sur l'herbe couverte de rosée, et s'entretenant de mille choses agréables. Mais aussitôt qu'ils sentirent que le soleil devenait plus fort et plus ardent, ils reprirent le chemin du château, où ils réparèrent leurs forces avec des vins excellents et des confitures délicieuses. Après le déjeuner, on alla dans le jardin attendre l'heure du dîner : lorsqu'elle fut venue, on se mit à table. Le repas fut fort gai : plusieurs des convives chantèrent des chansons bachiques, d'autres des chansons amoureuses. On ne quitta la table que pour danser ; et, quand on se fut ainsi amusé quelque temps, la reine permit à chacun d'aller se reposer. Quelques-uns se retirèrent dans leur chambre pour dormir, les autres restèrent dans le jardin. Tout le monde se réunit l'après-midi auprès de la belle fontaine, ainsi que la reine l'avait ordonné. On fut à peine assis que cette aimable souveraine, jetant du haut de son trône un regard plein de douceur sur Pamphile, lui commanda de dire une nouvelle. Ce jeune homme s'empressa de lui obéir et parla ainsi.

NOUVELLE I. — LE PRODIGE OPÉRÉ
PAR L'AMOUR.

Parmi les différentes histoires qui se présentent dans ce moment à mon esprit, pour commencer une si agréable journée, j'en choisis une qui me paraît propre à vous faire comprendre le véritable but que nous devons nous proposer dans nos récits d'aujourd'hui. Elle vous fera voir en même temps de quoi l'amour est capable, combien il mérite d'être révéré, ce dont bien des gens ne sont pas assez persuadés, et combien les désirs qui l'accompagnent sont délicieux. Je pense, mes aimables Dames, que cette histoire vous plaira beaucoup ; car, permettez-moi de vous le dire, je suis intimement persuadé qu'il n'en est aucune parmi vous qui ne soit un peu amoureuse.

Les anciennes histoires de Chypre font mention d'un gentilhomme de ce pays nommé Aristipe, le plus riche de tous ses compatriotes, et qui sans doute eût été le plus heureux, si la fortune ne l'eût affligé dans une chose. Parmi les enfants dont il était le père, il en avait un qui pouvait le disputer à tous les jeunes gens du pays pour la taille et la figure ; mais cet enfant était si sot, si stupide, qu'on n'en pouvait espérer rien de bon. On l'appelait Galeso. Son père n'épargna rien pour réparer les défauts de la nature par une bonne éducation ; il lui donna un précepteur et d'autres maîtres, mais tout fut inutile. On ne put ni lui apprendre à lire, ni le rendre tant soit peu poli. Tout ce qu'il faisait était marqué au coin de la grossièreté ; discours, manières, et même le son de sa voix, annonçaient en lui l'impolitesse et la rusticité. De là vint qu'on lui donna le surnom de Chimon, qui, en langage chyprien, signifie grosse bête.

Aristipe, désolé des mauvaises dispositions de son fils, et désespérant d'en pouvoir jamais faire un homme honnête et

supportable, se détermina à l'envoyer à la campagne vivre avec les paysans, pour n'avoir pas incessamment devant les yeux un objet si désagréable et si affligeant. Il lui signifia ses ordres : Chimon les exécuta avec d'autant plus de plaisir que la façon de vivre des villageois lui plaisait cent fois plus que celle de la ville. Il partit donc pour la campagne, où il ne s'occupa que de ménage et de travaux rustiques. Il arriva qu'un jour, après avoir couru d'un champ à l'autre, avec un gros bâton à la main, il entra, sur l'heure de midi, dans un petit bois agréable et touffu, car c'était dans le mois de mai. Le hasard le conduisit dans un pré entouré de mille arbrisseaux verts, au bout duquel il y avait une claire fontaine. Non loin de cette fontaine, il vit une jeune et belle fille qui dormait à l'ombre sur le gazon. Le mouchoir qui couvrait sa gorge était si simple et si léger, qu'on distinguait sans peine à travers et la blancheur et la finesse de sa peau ; le reste de son vêtement consistait dans un casaquin et un jupon d'une blancheur éblouissante, et d'une étoffe presque aussi fine qu'une gaze ; à ses pieds dormaient deux femmes et un valet. Chimon n'eut pas plutôt aperçu cette jeune dormeuse qu'il s'approcha pour la voir de plus près. Appuyé sur son bâton, il la regarde d'un œil curieux, et l'admire comme s'il n'avait jamais vu de femme. Son esprit rustique, sur lequel les leçons les plus sages et les plus attrayantes n'avaient pu faire la moindre impression, lui dit dans ce moment que cette fille était le plus bel objet qui pût s'offrir aux regards des hommes ; il ne se lassait point de la contempler. Il loua ses blonds cheveux, son front, son nez, sa bouche, ses bras, et surtout sa gorge naissante, plus blanche que l'albâtre. D'homme rustique et sauvage, il devint tout à coup excellent juge en fait de beauté. Il ne manquait à son plaisir que de voir les yeux de la belle que le sommeil tenait fermés. Il fut tenté de l'éveiller pour se satisfaire ; mais, comme il commençait à raisonner, et qu'il n'avait jamais vu de femme aussi belle, il crut que c'était une déesse, et qu'il devait la respecter. Il eut dès lors assez de discernement pour sentir que les choses divines méritent plus de vénération et de respect que les choses mortelles et terrestres. Il se contenta donc de l'admirer, et attendit qu'elle s'éveillât d'elle-même. Quoiqu'il fût naturellement brusque et impatient, le plaisir qu'il trouvait à contempler

ses charmes le retint constamment auprès d'elle. Quelque temps après, Éphigène s'éveilla ; c'était le nom de cette beauté. Chimon, immobile, appuyé sur son bâton, fut le premier objet qu'elle vit en ouvrant les yeux. Comme il était connu presque partout par son imbécillité autant que par le nom et la richesse de son père, il le fut de cette fille, qui, surprise de le voir là dans cette posture : Que viens-tu faire dans ce bois, à cette heure-ci, lui dit-elle ? Chimon, tout occupé d'admirer ses beaux yeux, qu'il lui tardait de voir, et d'où partaient les traits de feu qui enivraient son âme de plaisir, ne répondit pas un seul mot. La belle, voyant qu'il lui lançait continuellement des regards passionnés, et craignant que sa rusticité ne le portât à quelque malhonnêteté, réveilla ses femmes ; et, s'étant levée, elle partit avec elles. Vous avez beau fuir, charmante souveraine de mon âme, lui dit Chimon, j'irai avec vous. Quoique Éphigène, qui avait toujours peur de lui, le pria de se retirer, elle ne put jamais s'en défaire : il la conduisit jusque dans sa maison, non sans lui avoir fait, durant la route, beaucoup de compliments sur sa beauté. De là il s'en retourna chez son père, et lui dit qu'il ne voulait plus demeurer au village. Le père n'en fut pas trop content, non plus que ses autres parents ; néanmoins on lui permit de vivre à sa manière, pour découvrir quel pouvait être le motif d'un pareil changement.

Ce jeune homme, dont le cœur n'avait été jusqu'alors susceptible d'aucune impression, plein d'amour pour la jeune et belle Éphigène, étonna, par ses idées et par sa nouvelle conduite, son père, ses frères et tous ceux qui le connaissaient. Il demanda d'abord, et obtint d'être habillé comme ses frères, et d'avoir le même train. Perdant chaque jour de son caractère sauvage, il se mit à fréquenter les honnêtes gens, s'appliqua à imiter leurs façons, leur politesse, et s'attacha surtout à retenir les manières et les discours des jeunes gens amoureux. Au grand étonnement de tout le monde, il apprit, dans fort peu de temps, non seulement à lire et à écrire, comme le commun des gens bien nés, mais il se distingua parmi les savants, tant l'amour et l'envie de plaire surent lui inspirer d'ardeur pour l'étude : il parvint même, à force d'exercice et de travail, à modifier sa voix, au point qu'il la rendit douce et agréable. Peu de

musiciens chantaient et jouaient mieux que lui des instruments. Il devint bon écuyer et un des hommes les plus vigoureux et les plus adroits de son temps dans tous les exercices militaires de mer et de terre. En un mot, il se rendit, dans moins de quatre ans, le gentilhomme le plus poli, le mieux tourné, le plus aimable et le plus accompli de son pays. La seule vue d'Éphigène produisit tous ces miracles. Les divins attraits de cette charmante personne ayant fait entrer l'amour dans son cœur, cette passion fut suffisante pour y développer le germe de ces qualités précieuses qui y étaient ensevelies comme dans une sombre et épaisse prison. Telle est la puissance incompréhensible de ce sentiment sur les âmes dont il s'est emparé : sa présence anime et féconde les vertus les plus assoupies.

Quoique Aristipe ne fût pas trop charmé de l'amour de son fils pour Éphigène, considérant toutefois les effets avantageux que cette passion avait produits sur son esprit et sur son cœur, il le laissa maître de suivre son inclination. Chimon, devenu homme aimable, d'homme stupide qu'il était, eût fort désiré qu'on ne l'appelât plus que Galeso, qui était son premier nom ; mais, comme la belle Éphigène lui avait donné celui de Chimon, le jour qu'elle l'avait rencontré, il crut devoir le garder toute sa vie. L'amour qu'il conservait toujours pour elle, et le désir de la posséder, le porta plusieurs fois à prier Chipsée, son père, de la lui donner en mariage ; mais le père d'Éphigène répondit toujours qu'il l'avait promise à un gentilhomme de Rhodes, nommé Pasi monde, auquel il ne voulait pas manquer de parole. Chimon était trop épris, trop passionné, et avait trop fait pour renoncer à sa maîtresse : il jura que nul autre que lui ne la posséderait. A peine fut-il instruit que le rhodien avait envoyé un vaisseau pour la prendre, et qu'elle était sur le point de partir : Aimable et cher objet de ma flamme, dit-il en lui-même, voici le moment de te faire connaître combien je t'aime. Tu m'as rendu homme ; je ne doute point que je ne devienne pour toi un héros. Oui, je te posséderai ou je perdrai la vie. Dans ce dessein, il résolut de l'enlever. Il rassembla plusieurs de ses amis, quelques soldats, et s'embarqua avec eux sur un vaisseau qu'il avait fait armer secrètement, pour aller attendre celui qui devait conduire à Rhodes l'aimable reine de son cœur : il ne l'attendit pas long-

temps. Le père d'Éphigène ayant fait les honneurs convenables aux parents de son gendre futur, sa fille ne tarda pas à se mettre en mer. Elle fut rencontrée le lendemain par Chimon, qui était aux aguets pour la voir passer. Ils s'approche des Rhodiens; et quand il en est assez près pour pouvoir se faire entendre, il monte sur la proue, et leur crie de mettre bas les voiles, ou de s'attendre à être pris et jetés dans la mer. Voyant qu'ils se disposaient à se défendre, on lança promptement un harpon sur le vaisseau, et, l'ayant accroché, Chimon monte à l'abordage; et, sans attendre qu'il soit secondé d'aucun des siens, s'élançe sur l'équipage, l'épée à la main, et en fait un carnage horrible. Les Rhodiens effrayés, et contraints de céder à sa valeur, demandent grâce, presque tous d'une commune voix, et offrent de se rendre prisonniers. Mes amis, leur dit alors Chimon, ce n'est ni par haine, ni par l'espoir du butin que j'ai pris les armes contre vous, mais uniquement pour me rendre maître d'un objet qui m'est mille fois plus précieux que la vie, et qu'il vous est facile de me livrer. Je ne vous demande qu'Éphigène : son père me l'a refusée en mariage, et l'amour que j'ai pour elle m'a contraint de recourir aux armes, plutôt que de la laisser marier à un étranger, qui ne saurait l'aimer autant que moi. Je prétends l'épouser, et crois la mériter aussi bien que Pasimonde. Donnez-la moi donc, et je vous laisse la vie et la liberté.

Les Rhodiens, qui n'étaient pas les plus forts, cédèrent à la nécessité, et livrèrent avec regret Éphigène qui fondait en larmes. Chimon la consola de son mieux; il la fit passer sur son vaisseau, sans exiger autre chose des Rhodiens. Ravi d'une si belle conquête, son premier soin fut de calmer ses inquiétudes, et d'essuyer les pleurs qu'elle ne cessait de répandre. Ne vous chagrinez point, ma chère amie, vous serez plus heureuse avec moi que vous ne l'auriez été avec Pasimonde, qui ne vous connaît pas, qui ne peut par conséquent vous aimer comme vous le méritez. Songez que depuis le premier moment que je vous ai vue, je n'ai pas cessé de vous adorer; songez à tout ce que l'amour m'a fait entreprendre pour vous plaire et me rendre digne de vous. Après avoir ainsi donné quelque temps à la consolation de sa maîtresse, il tint conseil avec ses compagnons pour délibérer sur le parti qu'il avait à prendre. Il fut décidé qu'il ne

devait pas retourner de quelque temps en Chypre, après un tel enlèvement. Alors il fit voile vers Candie, où il croyait pouvoir passer quelque temps en sûreté avec Éphigène, à la faveur des parents et des amis qu'il avait dans cette île ; mais la fortune en disposa autrement, par une de ces bizarreries qui lui sont ordinaires ; elle se plut à changer en tristesse la joie qu'elle venait de procurer à Chimon, jusque-là son favori.

Quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis la séparation des deux vaisseaux, lorsque le temps changea. Le ciel se couvrit d'épais nuages, et la mer fut bientôt agitée par les vents les plus impétueux. Tout annonçait une tempête pour la nuit qui commençait à répandre ses voiles, et que Chimon s'était promis de passer dans les plaisirs. Les flots s'agitaient, se courrouçaient de plus en plus, et menaçaient à chaque instant d'engloutir le vaisseau qu'ils battaient avec fureur. Les matelots manœuvraient avec beaucoup de difficulté ; on ne savait plus que faire pour éviter le danger. Chimon était au désespoir d'un pareil contre-temps ; il lui semblait que le ciel ne lui avait donné ce qu'il désirait que pour le lui enlever d'une manière affreuse, et sans espoir de retour. Ses compagnons n'étaient pas moins affligés ; mais Éphigène l'était plus que personne ; elle ne cessait de pleurer, et croyait que chaque vague qui venait se briser contre le navire, allait être son tombeau. Dans sa douleur, elle maudissait l'amoureux Chimon, lui reprochait durement sa témérité, et disait que ce terrible ouragan était une juste punition du ciel qui ne voulait pas qu'il l'eût pour femme, mais qui avait décidé sa perte et la sienne. Cependant les matelots ne cessent de manœuvrer pour tâcher d'écarter le danger. Ils ne peuvent se rendre maîtres des vents qui, augmentant à chaque instant, emportent le vaisseau vers l'île de Rhodes. Se voyant près de terre, sans savoir le lieu où ils étaient, ils firent leurs efforts pour gagner le rivage. La fortune seconda leurs désirs ; car le vent les jeta dans un petit golfe où le vaisseau des Rhodiens ne faisait que d'arriver. Quand le jour parut, Chimon et ses gens furent fort surpris de se voir à Rhodes et à une portée de flèche du vaisseau où ils avaient enlevé la belle Éphigène. Désespéré de ce nouveau contre-temps, et craignant ce qui arriva, Chimon ordonna qu'on fit l'impossible pour se retirer

d'un lieu si fatal à ses espérances, aimant mieux s'exposer encore à la fureur des vents et des flots, qu'au ressentiment des Rhodiens. On tenta tous les moyens imaginables pour s'éloigner du golfe, mais inutilement; au contraire, comme le vent donnait directement contre le rivage, un coup de vague jeta le vaisseau sur le sable, où il fut incontinent environné de monde et reconnu par l'équipage du vaisseau rhodien, dont une partie avait déjà débarqué et s'était retirée au village prochain. Elle fut bientôt instruite de l'aventure de Chimon, et elle revint avec une troupe de paysans qui se saisirent d'Éphigène et de son ravisseur, déjà descendu à terre, avec le plus grand nombre de ses gens, dans l'intention de se sauver dans une forêt voisine. Il fut conduit, avec sa maîtresse, et plusieurs de ses compagnons, au village, et de là à Rhodes.

Pasimonde instruit de tout ce qui s'était passé, porta plainte au sénat de la violence du gentilhomme chyprien, et le sénat ordonna à Lisimaque, qui, cette année, était le premier magistrat, d'aller, avec ses sergents, prendre Chimon et ses compagnons, pour les mener en prison. C'est ainsi que cet amant infortuné perdit non seulement sa maîtresse, de laquelle il n'avait encore eu que quelques petits baisers, mais sa liberté et l'espoir et de la recouvrer.

Quant à Éphigène, elle fut mise chez des dames de la connaissance de Pasimonde, qui s'empressèrent de l'accueillir et de la soulager des fatigues qu'elle avait essayées. Elle devait demeurer auprès d'elle jusqu'au jour fixé pour les noces; et, en attendant, on se fit un devoir de lui procurer toute sorte d'agréments.

Pendant ce temps, Pasimonde intrigua, sollicita, pour faire condamner à mort son rival; mais les gentilshommes rhodiens, à qui il avait sauvé la vie, et pour lesquels il avait eu de très bons procédés, sollicitèrent en sa faveur, et on se contenta de le condamner lui et les siens à une prison perpétuelle; punition qui lui fut aussi douloureuse que s'il eût été condamné à perdre la vie, puisqu'elle lui ôtait l'espoir de ne jamais posséder l'objet de son amour.

Pendant, tandis que Pasimonde faisait tout disposer pour ses noces, la fortune, toujours capricieuse, parut se repentir du mal qu'elle avait fait à Chimon, et suscita un nouvel événement pour amener sa délivrance. Pasimonde

avait un frère, nommé Hormisda, plus jeune que lui, mais non moins estimable par son mérite. Ce frère était amoureux d'une très jolie rhodienne de qualité, connue sous le nom de Cassandre, et il l'avait demandée plusieurs fois en mariage, sans avoir jamais pu l'épouser, à cause de divers accidents survenus au moment de la conclusion. Il faut observer que le magistrat Lisimaque était également épris des charmes de cette demoiselle ; mais elle lui préférait son rival. Pasimonde voulant faire, comme on dit vulgairement, d'une pierre deux coups, et éviter les dépenses d'une seconde noce, imagina de conclure, une bonne fois pour toutes, le mariage de son frère, afin qu'il pût épouser la belle Cassandre le même jour que lui-même épouserait Éphigène. Il en parla aux parents de la demoiselle, et il fut arrêté que ce double mariage se ferait en même temps. Lisimaque ne fut pas plutôt informé de ce nouvel arrangement, qu'il sentit que tout espoir était perdu pour lui si Cassandre donnait sa main à Hormisda. Cette idée ralluma sa jalousie et le mit en fureur. Il dissimula toutefois sa peine et son ressentiment, pour songer aux moyens d'empêcher ce mariage. Il n'en vit pas de plus court ni de plus sûr que celui d'enlever Cassandre. L'exécution lui en paraissait aisée, mais indigne d'un honnête homme : cependant, après bien des combats et bien des réflexions, l'amour-propre l'emporta sur l'honneur ; et il se décida à l'enlever, quoi qu'il en dût arriver. Pensant à la manière dont il devait s'y prendre et aux personnes qui lui étaient nécessaires pour ce coup de main, il se ressouvint de Chimon et de ses compagnons qu'il tenait prisonniers. Il jugea qu'il aurait de la peine à trouver des gens plus propres à seconder ses vues ; il donna des ordres pour qu'on lui amenât Chimon la nuit suivante ; il le fit entrer dans sa chambre ; et voici à peu près le discours qu'il lui tint :

Les Dieux, mon ami, se plaisent à éprouver la vertu des hommes. Ils ne leur prodiguent souvent leurs bienfaits que pour les replonger dans l'adversité ; et s'il les trouve aussi fermes et aussi constants dans le malheur qu'ils l'avaient été dans la prospérité, ils se font une justice de leur rendre avec usure leurs premières faveurs. C'est sans doute dans l'intention d'éprouver ton courage qu'ils t'ont fait sortir de la maison de ton père, que je sais être très riche. Je n'ignore

pas non plus qu'ils se sont servis du pouvoir de l'amour pour faire de toi un homme vaillant et éclairé, d'homme stupide et grossier que tu étais. Ils veulent voir à présent si l'adversité et la prison n'ont point altéré ton courage. S'il est tel qu'il s'est d'abord montré, lorsque tu as conquis ta maîtresse par les armes, je puis t'assurer qu'ils te réservent la récompense la plus flatteuse que tu puisses désirer. Tu vas en juger toi-même : sois seulement attentif à ce que je vais te dire.

Tu sauras d'abord que Pasimonde, ton rival, s'est donné toutes sortes de mouvements pour te faire condamner à mort ; aujourd'hui il s'en donne pour hâter le moment de son mariage avec celle que tu aimes, et qui t'a coûté tant de peines et de soins, sans avoir pu la posséder. Je sais combien ce prochain mariage doit t'affliger ; j'en juge par le chagrin que me cause à moi-même celui d'Hormisda, frère de Pasimonde, qui, le même jour, doit épouser une demoiselle qui m'est pour le moins aussi chère qu'Éphigène puisse te l'être à toi-même. Aie néanmoins bonne espérance ; il est un moyen de nous venger l'un et l'autre de l'injure qu'on nous fait, et d'empêcher même cette double alliance : il ne s'agit que d'avoir du courage. Vois si tu te sens celui de prendre les armes pour enlever les maîtresses de nos rivaux. Tu ne balanceras point si Éphigène t'est toujours chère, si tu veux recouvrer ta liberté et celle de tes compagnons, que j'attache à ce prix. Tu verras, par mon courage, que je suis aussi amoureux que toi ; parle, je n'ai plus rien à te dire.

Lisimaque n'avait point encore fini de parler que Chimon se crut déjà réconcilié avec la fortune. Il sentit ses espérances renaître et son courage se ranimer. Que vous me connaissiez mal, monsieur le juge, lui répondit-il, si vous doutiez de ma valeur ; il n'est point de péril que je n'affronte pour servir votre amour, si je dois obtenir la récompense que vous me faites envisager : vous ne sauriez trouver de compagnon plus brave et plus fidèle pour vous seconder. Je suis prêt à vous en convaincre ; ordonnez, que faut-il faire ?

On m'a assuré, répondit Lisimaque, que les deux noces devaient se faire dans trois jours, dans la maison de Pasimonde. Risquant donc le tout pour le tout, je suis d'avis de nous y rendre pendant la nuit, bien armés, avec tes compagnons et les miens, et d'enlever, du milieu du festin, ta

maîtresse et la mienne ; nous les conduirons aussitôt dans un vaisseau qu'on prépare secrètement par mes ordres, et nous immolerons à notre fureur quiconque s'opposera à notre résistance.

Chimon fut ravi de la proposition de Lisimaque, et s'en retourna fort content dans sa prison, bien résolu de cacher à ses compatriotes, jusqu'au moment de l'exécution, le projet où ils devaient entrer, afin d'être plus sûr que rien ne transpirât.

Le jour des noces venu, la fête fut des plus magnifiques. La joie éclatait de toutes parts dans la maison des nouveaux époux, pendant que Lisimaque disposait toutes choses pour y apporter la tristesse et le deuil. Il met Chimon et ses compagnons en liberté, il les arme, les réunit aux gens qu'il s'était affidés de son côté, et harangue les uns et les autres pour leur inspirer du courage. Il divise ensuite cette troupe en trois petits corps ; il en envoie un au port, afin que personne ne puisse s'opposer à l'embarquement, quand il en sera temps ; il se transporte avec les deux autres à la maison des nouveaux mariés ; il laisse à la porte le second détachement, pour empêcher le monde d'entrer ; et, suivi de Chimon, monte avec le troisième dans la salle des nouvelles mariées, qui étaient à table avec beaucoup d'autres femmes. Ils s'avancent hardiment, renversant tout ce qui s'offre devant eux, et prennent chacun leur maîtresse, qu'ils remettent aussitôt entre les mains de leurs compagnons, avec ordre de les conduire au port. Un coup si hardi jette l'assemblée dans l'étonnement et la frayeur. Les nouvelles mariées poussent des cris affreux et se démènent vivement dans les bras de ceux qui les emportent : les autres dames, qui n'avaient pu les défendre, se lamentent, se lèvent de table, appellent les hommes à grands cris ; et, en attendant qu'ils viennent à leur secours, elles se mettent en devoir d'arrêter les ravisseurs, en s'opposant à leur passage ; mais Lisimaque et Chimon se font jour avec leur épée à travers la foule, et gagnent facilement l'escalier ; ils y rencontrent Pasimonde qui, armé d'un gros bâton, était accouru au bruit. Chimon lui fend la tête d'un coup de sabre, et le jette mort sur le carreau. Hormisda, qui vole au secours de son frère, est également tué par Chimon. Les attaquants ayant donc tué ou blessé tout ce qui avait voulu leur résister, se réunirent à ceux qui gardaient

la porte, et se rendirent tous en bon ordre au vaisseau, où les deux dames étaient déjà. Ils mirent aussitôt à la voile, aux yeux d'une multitude de gens armés, qui venaient en diligence pour les arrêter. Après quelques jours d'heureuse navigation, ils arrivèrent en Candie, où ils furent bien reçus de leurs parents et de leurs amis. Chimon et Lisimaque épousèrent leurs maîtresses, qu'ils avaient eu soin de consoler durant le voyage ; et l'un et l'autre eurent sujet de se féliciter de leur destinée. Cet événement produisit de grands troubles entre les Rhodiens et les Chypriens ; ils se disposaient même à se faire la guerre lorsque, par la médiation des parents et des amis des deux époux, tout fut apaisé. L'affaire s'arrangea si bien, qu'après quelque temps d'exil, il fut permis à Chimon et à Lisimaque de retourner chacun dans son pays, où ils vécurent en paix et en bonne intelligence avec leurs femmes aussi bien qu'avec leurs compatriotes.

OUVELLE II. — L'ESCLAVE INGÉNIEUX.

Pamphile eut à peine achevé son récit, que la reine en fit l'éloge ; après quoi, elle ordonna à madame Émilie de commencer le sien.

Cette aimable dame obéit, et débuta ainsi : les choses nous font d'autant plus de plaisir que nous avons plus de goût pour elles : or, comme j'aime beaucoup mieux avoir à vous entretenir des amants heureux que de ceux qui ne le sont pas, je me conformerai au sujet proposé par la reine, avec beaucoup plus de satisfaction que je n'en eus hier à me conformer au sujet qui nous avait été prescrit par le roi, son prédécesseur. Je souhaite que vous en ayez autant à m'entendre.

Vous n'ignorez pas, Mesdames, qu'au nord, et tout auprès

de la Sicile, il y a une île qu'on appelle Lipari¹. Vous saurez donc qu'il y eut autrefois, dans la capitale de cette petite île, une jeune fille nommée Constance, qui joignait à une naissance honnête une figure très intéressante. Un jeune homme, à peu près de son âge, nommé Martucio-Gomito, qui ne manquait ni d'esprit ni de bonne mine, en devint amoureux. La demoiselle, qui lui trouvait des agréments infinis, se fit un devoir de répondre à son amour, et n'était jamais plus contente que lorsqu'elle le voyait, ou qu'elle pouvait s'entretenir avec lui. Martucio, encouragé par ce tendre retour, se hasarda de la faire demander en mariage à son père, qui la lui refusa net, parce qu'il le trouvait trop pauvre.

Le jeune homme, piqué du motif du refus, arma de moitié, avec quelques-uns de ses parents et de ses amis, une petite galère, et jura de ne retourner dans sa patrie, qu'après avoir fait une brillante fortune. Quand le vaisseau fut prêt, il s'embarqua dans l'intention d'exercer le métier de corsaire, et fit voile vers les côtes de Barbarie. Il se tint quelque temps sur cette mer, attaquant et pillant tous les vaisseaux qui n'étaient pas en état de lui résister. La fortune lui fut presque toujours favorable. Il amassa beaucoup de biens dans très peu de temps, plus même qu'il n'en fallait pour figurer avantageusement dans son pays, s'il eût voulu y retourner. Mais l'ambition d'augmenter ses richesses le retint encore sur mer, et cette ambition démesurée causa son malheur. Il fut attaqué à son tour par des Sarrasins; il se défendit longtemps; mais enfin il fallut céder à la force. Il fut pris avec tout ce qu'il avait piraté, et conduit à Tunis, où il demeura longtemps prisonnier dans une extrême misère. La plupart de ses compagnons avaient été tués dans le combat, et son vaisseau coulé à fond, après que les Barbares l'eurent pillé.

Bientôt le bruit courut à Lipari que Martucio, et tous ceux qui s'étaient embarqués avec lui, avaient péri sur mer. Constance, que le départ de son amant avait fort affligée, ne pouvait se consoler de sa perte. Après avoir longtemps pleuré sur sa malheureuse destinée, elle résolut de ne plus vivre; mais ne pouvant gagner sur soi de se détruire elle-

1. C'est la plus grande des îles qui portent aujourd'hui ce nom.

même, elle s'avisa d'un moyen assez singulier pour se réduire à la nécessité de mourir. Elle sortit un jour secrètement de la maison de son père, et s'en alla au port, dans l'intention d'entrer dans la première barque de pêcheur qu'elle trouverait vide, pour s'abandonner ensuite à la merci des vents et des flots. Elle en aperçut une, séparée de toutes les autres, qu'elle trouva fournie de mâts, de voiles et de rames, parce que les matelots en étaient sortis depuis peu. Elle y entre, la détache, et prend le large à force de rames et de voiles; car elle entendait un peu la navigation, comme toutes les femmes de cette île. Quand elle se vit en pleine mer, elle abandonna les rames et le gouvernail, persuadée ou que sa barque, qui n'était pas lestée, serait bientôt submergée, ou qu'elle irait se briser contre quelque rocher; ce qui lui procurerait une mort inévitable. Dans cette espérance, elle s'enveloppa la tête d'un manteau, et se coucha au fond de la barque, priant Dieu d'avoir seulement pitié de son âme. Par bonheur l'événement ne répondit point à son attente: la mer était tranquille, et le peu de vent qu'il faisait, poussant vers les côtes de Barbarie, conduisit le bateau, dans l'espace d'environ vingt-quatre heures, en un petit havre, près la ville de Sousse, dépendante du royaume de Tunis. Comme la jeune fille n'avait point levé la tête, elle ne savait si elle était en terre ou en mer. Lorsque le bateau vint à bord, il y avait sur le rivage une vieille femme, occupée à plier des filets de pêcheurs, qu'elle avait mis sécher au soleil. Surprise de la voir arriver à pleines voiles, et donner contre terre, sans que personne parût, elle crut que les pêcheurs s'étaient endormis. Pour s'en convaincre, elle entre dans la barque, et ne trouve qu'une fille, étendue tout de son long sur les planches, empaquetée d'un grand manteau. Elle s'approche, et s'apercevant qu'elle dormait profondément, elle l'appelle et la secoue jusqu'à ce qu'elle soit éveillée. Elle reconnut à ses habits, quand elle l'eut fait lever, que c'était une chrétienne; elle lui demanda aussitôt, en italien, par quelle aventure elle se trouvait là toute seule. La jeune fille entendant parler sa langue, crut que le vent avait changé et l'avait repoussée vers l'île d'où elle était partie. Elle porte précipitamment ses regards de tous côtés, et ne connaissant point le pays, elle demande à la vieille où elle était: Vous

êtes près de Sousse, en Barbarie. A cette réponse Constance plus affligée que jamais d'être encore du nombre des vivants, surprise de se trouver chez des Barbares, et craignant qu'ils ne voulussent, ou la maltraiter, ou porter atteinte à son honneur, se laissa tomber sur le sable, comme pour mieux s'abandonner à sa douleur, et elle versa un torrent de larmes. La bonne femme se mit à la consoler de son mieux ; la compassion la rend éloquente ; elle vient à bout de l'arracher de ce lieu et de la mener à sa chaumière, où elle lui fit manger un morceau de pain dur et du poisson. Voyant qu'elle n'était plus si chagrine, elle la pria de lui raconter son aventure. Constance étonnée de ce qu'elle lui parlait toujours italien, ne jugea point à propos de satisfaire sa curiosité, sans savoir auparavant à qui elle avait affaire ; elle questionna donc son hôtesse, qui lui apprit qu'elle était au service de plusieurs chrétiens, qui faisaient le métier de pêcheurs ; qu'elle avait reçu le jour à Trapani, d'où elle était sortie de très bonne heure, et qu'elle se nommait Chereprise. Ce nom lui parut d'un bon augure ; elle commença même, dès ce moment, à ne plus désirer la mort, soit que les tendres consolations de la bonne vieille eussent ranimé son courage, soit qu'elle eût quelque secret pressentiment qu'elle pourrait oublier ses chagrins et devenir heureuse. Elle raconta pour lors à cette femme l'étrange résolution qu'elle avait prise, et ce qui l'y avait portée, sans cependant lui dire le nom, ni l'état de ses parents, ni la ville qu'ils habitaient. Elle termina son récit par la prier d'avoir compassion de sa jeunesse, et de lui fournir quelque expédient pour mettre son honneur à l'abri des insultes des hommes. Chereprise, qui était une très honnête femme, lui dit de ne point s'inquiéter, et lui promit de lui rendre tous les services qui dépendraient d'elle. Je vous placerai, ajouta-t-elle, dans une maison de la ville prochaine, où votre honneur n'aura pas le moindre danger à courir. Elle la laisse un moment seule dans sa cabane, et va retirer le reste des filets au soleil. A son retour, elle la couvre du manteau dont elle l'avait trouvée enveloppée dans la barque, et la mène droit à Sousse, en lui disant qu'elle la conduit chez une Sarrasine très respectable. C'est une dame d'un certain âge, extrêmement charitable, qui a des bontés pour moi. Je la prierai de vous prendre avec elle, et je suis

assurée d'avance qu'elle s'en fera un plaisir. Je puis vous promettre que si vous cherchez à la contenter, et à mériter son affection, elle vous traitera comme sa propre fille, et aura pour vous toute la tendresse et tous les égards que vous pourrez désirer.

Quand elles furent arrivées dans la ville, Chereprise courut vers sa protectrice qu'elle aperçut de loin, entrant dans une maison voisine de la sienne. Elle parla avec tant de chaleur et d'intérêt que la dame, touchée des malheurs de cette pauvre petite étrangère, ne put la regarder sans pleurer. Elle la caressa, la baisa sur le front, et la mena ensuite dans sa maison, où elle ne logeait que des femmes, qu'elle occupait à divers ouvrages de soie, de cuir et de palmier. Constance eut bientôt appris à travailler aussi bien que ses compagnes; elle se concilia d'autant plus aisément leur estime et leur amitié qu'elle fit des progrès rapides dans leur langue. Sa patronne ne l'aimait pas moins; enfin elle était aussi heureuse qu'on puisse l'être parmi des étrangers, et loin de sa patrie.

Dans le temps qu'elle ne comptait plus revoir ses parents, qui la croyaient morte, le ciel préparait un événement qui devait la ramener dans sa patrie avec son amant. Un prince de Grenade, qui prétendait avoir des droits sur le trône de Tunis, alors occupé par Mariabel, mit une grosse armée sur pied, dans le dessein d'aller s'en emparer. Martucio-Gomito, qui savait déjà parfaitement la langue du pays, ayant appris cette nouvelle et les grands préparatifs que le roi de Tunis faisait pour repousser les forces du seigneur grenadin, dit à un de ses gardes que s'il pouvait parler au roi, il lui enseignerait un moyen infaillible pour le rendre victorieux de son ennemi. Le garde rendit compte de cette conversation à son maître, et le maître au roi. Le monarque envoya chercher Martucio, et lui ayant demandé quel moyen il avait à donner : Sire, lui répondit l'esclave, je me suis aperçu, depuis que je suis dans vos États, que dans vos armées vous employez plus d'archers que toute autre espèce de soldats ; je pense donc que si Votre Majesté pouvait faire en sorte que les flèches manquassent à vos ennemis, et que vos troupes en eussent en abondance, elle serait infailliblement victorieuse. La question est de le pouvoir, répondit le roi. La chose est très possible, répliqua

Martucio, et voici comment. Il faut que Votre Majesté fasse faire les cordes des arcs de vos archers beaucoup plus déliées qu'à l'ordinaire, et que le bout du trait qui donne sur la corde soit si mince, qu'il ne puisse servir qu'à ces cordes. Cette opération doit être tenue secrète, pour que l'ennemi ne puisse y pourvoir; par ce moyen vous êtes sûr de le vaincre; car lorsqu'il aura lancé toutes ses flèches sur vos troupes, il faudra nécessairement qu'il ramasse celles qui lui auront été tirées par vos archers, s'il veut continuer le combat; mais elles ne pourront lui servir, à cause de la mincissure du bout sur lequel les cordes trop grosses n'auront pas assez de prise. Par ce moyen vos troupes auront des armes en abondance et les ennemis en manqueront.

Cet avis plut extrêmement au roi. Il s'y conforma, et gagna la bataille, ce qui valut ses bonnes grâces à Martucio, dont il fit, en très peu temps, un grand seigneur.

La renommée de ce nouveau favori vola dans tout le royaume. Constance ne tarda pas à être informée que celui qu'elle croyait mort depuis longtemps vivait encore, et était ce même Martucio que la faveur du prince avait élevé au plus haut degré de la fortune et de la grandeur. Elle reprit courage, et l'amour presque éteint se ralluma dans son cœur. Elle conte à la bonne dame toutes les aventures qui lui étaient arrivées, et lui fait part de la situation où elle se trouvait par la découverte qu'elle avait faite, en apprenant que le favori du roi était son ancien amoureux; elle finit par lui témoigner un grand désir d'aller à Tunis, pour se convaincre de la vérité par ses yeux. La dame, animée d'une tendresse toute maternelle, loua son dessein, voulut l'accompagner, et s'embarqua avec elle. Arrivées dans cette capitale, elle la mena chez une de ses proches parentes, qui la reçut le mieux du monde. Chereprise, qui avait été du voyage, fut envoyée pour s'informer si ce Martucio, favori du prince, était Martucio-Gomito de Lipari, qui, quelques années auparavant avait fait le métier de corsaire, avec plusieurs jeunes gens de la même île. Les informations vinrent à l'appui de tout ce qu'on avait ouï dire. Alors la bonne dame voulant annoncer la première à Martucio l'agréable nouvelle de l'arrivée de sa maîtresse, alla le trouver, et lui dit qu'elle avait chez elle une personne nouvellement arrivée

de Lipari, qui désirait lui parler en particulier. Comme elle ne veut être vue que de vous, ajouta-t-elle, je me suis offert de venir moi-même vous le faire savoir. Martucio la remercia de sa politesse, et la suivit incontinent. Quand Constance le vit, elle faillit mourir de joie; elle courut l'embrasser; et, sans pouvoir lui dire un seul mot, elle se mit à pleurer. Martucio, de son côté, demeura quelque temps sans pouvoir lui parler, tant il fut saisi en la reconnaissant; puis, jetant un profond soupir : Est-ce bien vous, ma chère amie, lui dit-il? hélas! j'avais ouï dire que vous étiez morte. Que je me félicite de vous retrouver! il se jette ensuite à son cou et la serre tendrement dans ses bras, en versant des larmes d'attendrissement et de joie. Constance lui raconta ses aventures, sans oublier les bons traitements qu'elle avait reçus de la dame chez qui elle demeurait. Martucio lui conta succinctement les siennes; après quoi, il courut informer le roi de ce qui venait de lui arriver, et lui demanda la permission d'épouser sa maîtresse à la manière des chrétiens. Le roi, surpris de cette singulière aventure, voulut voir Constance, et, convaincu par elle-même de la fidélité du rapport de son favori, permit à Martucio de l'épouser, en lui disant qu'il l'avait bien méritée. Il combla ces amants de dons magnifiques. Martucio, de son côté, s'épuisa en remerciements et en politesses auprès de la charitable sarrasine; et, après lui avoir fait de riches présents, il la fit conduire honorablement à Soussé. Les nouveaux mariés retinrent avec eux Chereprise; et ayant obtenu depuis la permission de retourner dans leur pays, ils amenèrent cette bonne vieille à Lipari, où ils furent reçus avec une joie d'autant plus grande qu'on ne comptait plus les revoir. Ces deux époux vécurent longtemps et passèrent tout le reste de leurs jours dans l'abondance et dans une parfaite tranquillité.

NOUVELLE III. — LES DEUX FUGITIFS.

Toute la compagnie fut enchantée de la nouvelle de madame Émilie. Après qu'on lui eut fait compliment sur la manière dont elle l'avait racontée, la reine, se tournant du côté de madame Élise, lui commanda de dire la sienne. Cette aimable dame s'empessa d'obéir et commença de la sorte :

Je me souviens, mes belles Dames, d'une nuit très fâcheuse que passèrent deux jeunes personnes trop peu discrètes dans leurs amours ; mais comme cette nuit fut suivie de plusieurs beaux jours, j'aurai un grand plaisir à vous raconter l'histoire de ces deux amants.

Il y eut autrefois dans Rome, ville qui a été longtemps la première du monde, et qui est peut-être aujourd'hui la dernière, à cause de ses débordements ; il y eut, dis-je, un jeune homme, nommé Pierre Boccamasse, d'une famille aussi ancienne qu'illustre, qui devint amoureux d'une jeune beauté, dont le père, d'une naissance obscure, mais fort estimé des Romains, s'appelait Giglivosse. Comme ce jeune gentilhomme était d'une jolie figure et avait des manières aimables, il n'eut pas de peine à rendre Angéline sensible à son amour. La passion dont il était dévoré ne fit qu'augmenter par la tendresse que la belle lui témoignait. Voyant que tout allait au mieux, et qu'il ne pouvait être heureux s'il ne l'épousait, il alla trouver Giglivosse, son père, pour la lui demander en mariage, sans s'inquiéter si le sien consentirait à cette alliance. Bien loin d'y consentir, celui-ci l'accabla de vifs reproches au sujet de cette démarche, et fit dire au père de la demoiselle de ne point se prêter à la proposition de son fils, s'il ne voulait s'exposer au ressentiment de toute sa famille, qui ne consentirait jamais à une pareille union. Le jeune homme, voyant qu'on refusait de

faire son bonheur, fut dans une affliction inconcevable. Il n'y eut point de choses fâcheuses qu'il ne dit à ses parents; et si le père d'Angéline l'eût voulu, il l'aurait épousée en dépit du sien.

L'amour est de toutes les passions celle qui s'irrite et s'accroît le plus par les obstacles même qu'elle rencontre. Pierre, désespérant de pouvoir fléchir ses parents, et ne pouvant être heureux sans Angéline, qu'on veillait de plus près depuis qu'on savait qu'il en était amoureux, forma le dessein de s'enfuir de Rome avec elle, dans le cas toutefois qu'elle voulût y consentir. Il eut le secret de l'informer de son projet, en lui promettant de l'épouser dès qu'ils se trouveraient en pays libre. La demoiselle approuva son dessein; ils conviennent du jour et de l'heure de leur départ; et, lorsqu'ils ont tout disposé, ils montent à cheval et prennent le chemin d'Alaigne, où le jeune homme avait des amis. Quelque passionnés qu'ils fussent l'un de l'autre, la crainte d'être poursuivis fit qu'ils se contentèrent de se donner de temps en temps quelques baisers, espérant se dédommager amplement quand ils seraient en pleine liberté. Pierre connaissait peu le chemin d'Alaigne; après avoir fait environ quatre ou cinq lieues, au lieu de prendre à droite, il lui arriva de prendre à gauche, et alla passer devant un petit château, d'où il sortit douze paysans de mauvaise mine qui allaient droit à eux. Angéline fut la première à les apercevoir. Ah Dieu! nous sommes perdus, s'écria-t-elle; voilà des gens qui viennent nous attaquer: sauvons-nous vite, mon cher ami; et en disant cela, elle détourne son cheval et gagne une forêt voisine. Son amant, surpris de ne voir personne, veut tourner la tête, et se trouve pris avant d'avoir songé à fuir. Ces hommes le font descendre de cheval et lui demandent qui il est. Il leur dit son nom; et voyant sur sa réponse qu'il est du parti de leurs ennemis, les Ursins, ces scélérats complotent entre eux de le dépouiller et de le pendre à un arbre. Ils lui ordonnent donc de se déshabiller; mais, tandis que ce pauvre jeune homme, trop certain de son malheur, quitte ses habits et recommande son âme à Dieu, vingt cavaliers qui étaient en embuscade courent à bride abattue sur cette troupe de brigands, en criant: tue! tue! A ce bruit inattendu, les voleurs quittent Boccamasse pour se mettre en défense. Mais, voyant qu'ils étaient en

plus petit nombre, et craignant de succomber, ils prirent promptement la fuite. Tandis que les autres les poursuivent vigoureusement, Pierre profite de cette heureuse circonstance pour reprendre ses habits ; il remonte à cheval et court au galop par le chemin qu'il avait vu prendre à sa maîtresse, bénissant le ciel d'en avoir été quitte pour la peur. Arrivé dans le bois, il rôde, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; mais n'y voyant ni sentier, ni trace de cheval, il commence à s'affliger. Il court encore de côté et d'autre, mais il n'est pas plus avancé. Il crie et appelle Angéline de toutes ses forces, mais point de réponse. Alors la joie qu'il avait d'être échappé à la mort et de se trouver en sûreté dans ce bois fort épais, se change en une profonde tristesse qui lui fit pousser des sanglots et répandre des pleurs en abondance. Cependant, n'osant plus retourner sur ses pas, il avançait toujours, incertain du lieu où la destinée le conduisait. Les bêtes féroces, dont il savait que la forêt était remplie, se présentaient sans cesse à son imagination et redoublaient ses inquiétudes. Il craignait pour lui-même, mais beaucoup plus pour sa maîtresse, qu'il croyait voir à tout moment dévorée par les ours et par les loups. Enfin, après avoir couru tout le reste du jour, pleurant, gémissant, appelant Angéline, et se trouvant accablé de fatigue et de faim, il s'arrêta aux approches de la nuit, attacha son cheval à un gros arbre, sur lequel il monta pour se mettre à couvert des bêtes sauvages. Le ciel, qui était couvert, s'éclaircit bientôt après, et laissa voir la lune, qui répandait une lumière argentine à travers les feuillages de la forêt. Quand la tristesse et la douleur n'auraient point empêché l'infortuné Boccamasse de dormir, la seule crainte de se laisser tomber eût écarté le sommeil de ses yeux. Il se vit donc contraint de passer toute cette nuit à contempler les astres et à maudire sa malheureuse destinée.

La belle Angéline n'était pas plus heureuse que son amant. Emportée par son cheval, elle se réfugia, comme je l'ai dit, dans le bois, et pénétra si avant qu'il ne lui fut plus possible d'en sortir. Elle avait rôdé tout le jour, comme Pierre, se lamentant, pleurant et appelant son amant, toujours sourd à sa voix. Enfin ne sachant plus que devenir, elle s'était abandonnée à son cheval qui, ayant trouvé un petit sentier, le suivit à petits pas. Après avoir fait environ

une lieue de chemin, elle aperçut une petite chaumière comme le jour commençait à finir. Elle reprit alors la bride du cheval et elle dirigea sa course vers cette habitation. Elle y trouva un vieux homme avec une femme non moins âgée que lui. Ces bonnes gens surpris de la voir seule à une heure si indue lui en demandent la raison. Elle leur répondit en pleurant qu'elle avait perdu dans le bois son compagnon de voyage, et les pria de lui apprendre à quelle distance elle était d'Alaigne. Ma fille, lui répondit le vieillard, ce n'est point ici la route d'Alaigne, et vous en êtes à plus de six lieues. — Faites-moi l'amitié de me dire s'il n'y a point dans le voisinage de maison où je puisse aller loger. — Il n'y en a pas une où vous puissiez arriver avant minuit. Puisque cela est ainsi, oserais-je vous prier de me donner l'hospitalité pour cette nuit? — Très volontiers, ma fille; mais je vous préviens que nous sommes souvent insultés de jour et de nuit par des bandits qui courent ces bois; si par malheur ils venaient cette nuit, comme vous êtes jeune et jolie, ils ne manqueraient pas de vous outrager, et je vous avertis que nous ne pourrions vous défendre. Quoique effrayée par l'observation du vieillard, cependant comme il était fort tard et qu'elle ne savait où se réfugier, elle aima encore mieux, à tout événement, s'exposer à la merci des hommes que de devenir la proie des bêtes féroces. Dieu nous gardera peut-être de ce malheur, dit-elle au vieillard, et je vous aurai la plus grande des obligations. Elle descend donc de cheval, entre dans la chaumière, soupe avec ces bonnes gens, se couche avec eux toute habillée, et passe la plus grande partie de la nuit à déplorer son malheur et celui de Pierre, qu'elle n'espérait plus revoir. Vers la pointe du jour, elle entendit force gens qui marchaient en causant. Elle se lève incontinent, gagne une petite cour qui était derrière la chaumière et se cache en tremblant dans un tas de foin. A peine fut-elle dans ce gîte que ces gens étaient à la porte. Ils firent ouvrir avec grand bruit. Le cheval de la belle qu'ils virent tout sellé, leur fit demander s'il y avait quelqu'un dans la maison. Le vieillard ne voyant plus la jeune fille répondit qu'il n'y avait personne, et que ce cheval s'étant égaré, il l'avait mis à couvert de peur qu'il ne fût mangé durant la nuit par les loups. Le chef de la bande dit alors que puisque ce cheval n'avait point de maître, il serait

bon pour eux. La troupe étant entrée dans la maison, les uns courent d'un côté, les autres de l'autre, pour voir s'il n'y avait personne de caché. L'un d'eux enfonça sa javeline dans le foin, et il s'en fallut de peu qu'il ne tuât la fille qui y était cachée. La javeline la toucha de si près de la mamelle gauche, que le fer perça sa robe. La fille qui crut être blessée, faillit jeter un grand cri ; mais considérant le lieu où elle se trouvait, elle se contint et n'osa pas même porter sa main à la partie où elle avait été touchée. Ces gens enfin, après avoir bien bu et avoir mangé les chevreuils qu'ils étaient venus faire cuire dans cette chaumière, s'en retournèrent, emmenant avec eux le cheval d'Angéline. Lorsqu'ils furent un peu loin, le vieux bonhomme demanda à sa femme ce que la petite étrangère était devenue. Elle lui répondit qu'elle n'en savait rien ; mais qu'elle allait voir si elle ne la trouverait pas cachée quelque part. Angéline qui entendit ces mots, comprenant que les brigands devaient être déjà loin, sortit de dessous le foin, et ses hôtes furent agréablement surpris de la revoir saine et sauve. Le bonhomme touché de son sort, lui dit qu'il la conduirait, si elle voulait, à un château qui n'était qu'à deux lieues et demie de là, où elle serait en lieu de sûreté ; mais qu'il fallait se résoudre à faire ce chemin à pied, parce que les bandits avaient emmené son cheval. La belle accepta la proposition avec joie ; et étant partis sur-le-champ, ils arrivèrent au château vers les sept ou huit heures du matin. Ce château appartenait à un gentilhomme de la maison des Ursins, nommé Lielle de Champfleur. Sa femme, qui était une personne charitable et pleine de piété, y était alors. Elle reconnut Angéline, et la reçut le mieux du monde. Elle voulut savoir par quelle aventure elle se trouvait dans ce canton. Après que la jeune fille lui eut tout raconté, sans déguiser la moindre circonstance, elle fut d'autant plus touchée de son malheur que Pierre Boccamasse était des amis de son mari. Quand elle entendit parler du lieu où il avait été pris, elle ne douta point qu'il n'eût été tué, et elle dit à Angéline : Vous demeurerez ici avec moi jusqu'à ce qu'il se présente une occasion de vous renvoyer à Rome, sans aucun risque.

Il est temps de revenir à son amant que nous avons laissé perché sur un arbre. Il n'y avait pas encore passé une heure

qu'il vit venir au clair de la lune une vingtaine de loups qui, apercevant son cheval, firent un cercle autour de lui. Le cheval, connaissant le danger qui le menaçait, lance des ruades à force, et se démène tant qu'il rompt la corde et prend la fuite; mais les loups affamés courent après lui, l'environnent et l'empêchent d'aller plus loin. Le pauvre animal se défendit longtemps de la dent et du pied, mais à la fin, il fut renversé, mis en pièces et dévoré. Le malheureux Pierre, témoin de ce terrible repas, tremblait de devenir à son tour la pâture de ces bêtes affamées. Il désespérait de pouvoir jamais sortir de ce bois. Les étoiles commençaient à pâlir et à faire place au jour lorsque, transi de froid et de peur, il regarda de tous côtés, et vit un grand feu, à une bonne demi-lieue de là: il attendit qu'il fût un peu plus jour, descendit ensuite de l'arbre, et prit son chemin vers l'endroit où était ce feu, non sans crainte d'être rencontré par quelque loup. Il arriva heureusement dans ce lieu, où il trouva des bergers qui mangeaient et se divertissaient. Ils eurent pitié de lui, et le firent se chauffer, boire et manger avec eux. Après leur avoir raconté son aventure, il leur demanda s'il n'y avait point dans le voisinage de bourg ou de château où il pût aller demander l'hospitalité. Ils lui dirent qu'à une lieue et demie de là il y avait le château de Lielle de Champfleur, que la femme du seigneur occupait, et où il serait bien accueilli, parce que cette dame était très hospitalière. Pierre, charmé de trouver encore une ressource, les pria de l'y faire conduire par un d'entre eux; ce qu'on lui accorda volontiers.

A peine y fut-il arrivé qu'il rencontra un ancien domestique de son père, il le reconnut et l'appela pour lui conter sa mésaventure. Il entrait déjà en marché avec lui, pour l'envoyer à la recherche d'Angéline, lorsque la dame du château, qui l'aperçut d'une fenêtre, le fit appeler. Il serait difficile de se former une juste idée de la joie qu'il eut de voir sa maîtresse en abordant la dame. Il mourait d'envie de se jeter à son cou; mais la timidité l'en empêcha. La joie d'Angéline ne fut pas moins grande, à la vue de son amant. Après les premiers compliments, la maîtresse du château, qui savait déjà son aventure, lui reprocha avec douceur, d'avoir voulu se marier contre le gré de ses parents. Elle chercha à l'en détourner; mais le voyant

ferme dans son dessein, considérant d'ailleurs les aimables qualités du caractère et de la figure de la jeune fille, et la tendresse qu'elle avait pour son amant : de quoi vais-je me mêler, se dit-elle à elle-même ? pourquoi vouloir troubler le bonheur de ces aimables enfants ? Ils s'aiment, ils se connaissent, ils sont également attachés aux intérêts de mon mari, leurs vues et leurs désirs sont honnêtes ; il faut donc leur laisser la liberté de suivre leur inclination. D'ailleurs, il semble que la providence autorise ce mariage, puisqu'elle a sauvé l'un du gibet, et l'autre de la javeline, et tous deux des bêtes féroces. Et véritablement, pourquoi m'opposerais-je aux décrets du ciel ? Bien loin d'empêcher cette union, je dois la favoriser. S'adressant ensuite aux deux amants : puisque vous êtes résolu, leur dit-elle, de vous marier ensemble, je prétends si peu vous en empêcher que je veux que les noces se fassent céans, aux dépens de mon mari : je me charge de vous raccommoder ensuite avec vos parents.

Dieu sait si ces amants furent ravis d'un aussi agréable changement. Ils ne pouvaient contenir leur joie, et ils la firent éclater par mille démonstrations d'amour et de reconnaissance pour la dame. Cette vertueuse dame leur fit des noces aussi magnifiques qu'il soit possible de les faire à la campagne. Le plaisir qu'elle leur procura fut pour elle la plus douce des jouissances. Quelques jours après, elle les mena à Rome. Elle trouva le père du jeune homme fort indisposé ; mais elle sut calmer son ressentiment, et le réconcilier avec son fils et sa bru. Il les reçut chez lui ; et voyant combien ils étaient unis, il ne tarda pas à s'applaudir de cette alliance. Les nouveaux mariés s'aimèrent en effet jusqu'au tombeau, où ils ne descendirent que dans une extrême vieillesse.

NOUVELLE IV. — LE ROSSIGNOL.

A peine madame Élise avait-elle achevé de dire sa nouvelle qui, par parenthèse, fut fort goûtée de la compagnie, que la reine commanda à Philostrate de raconter la sienne. Philostrate ne se fit pas prier et parla en ces termes :

Je me repens sincèrement, mes belles Dames, de vous avoir donné pendant mon règne un sujet triste et désagréable à traiter dans vos récits d'hier. Il me paraît que si je veux vous dédommager un peu de l'ennui que je vous ai causé, je dois vous raconter à présent quelque chose d'agréable et de divertissant. Je vais tâcher de le faire dans la nouvelle galante que vous allez entendre. Vous n'y trouverez rien de fâcheux pour les amants qui en sont les héros, si vous en exceptez une peur de courte durée, qui ne fera qu'en rendre le dénouement plus piquant et plus heureux.

Il n'y a pas encore longtemps que vivait dans la Romagne un très bon gentilhomme, fort estimé par son mérite, qui portait le nom de messire Litorio de Valbone. Sa femme Jacquemine lui donna, sur le déclin de l'âge, une fille qui croissait en gentillesse et en beauté à mesure qu'elle grandissait; si bien qu'elle devint une des plus charmantes demoiselles du pays. Comme ils n'avaient point d'autre enfant, ils l'aimaient beaucoup et la gardaient avec soin, dans l'espérance de la marier un jour très avantageusement.

Dans le même temps, et dans la même ville, vivait un jeune homme de bonne mine et bien découplé, nommé Richard, de la famille des Menard de Brettinote. Il connaissait messire Litorio, et lui rendait de fréquentes visites. Il était reçu et traité par lui et par sa femme, comme l'enfant de la maison. Il s'amusait quelquefois à badiner avec leur fille, qu'il trouvait fort aimable. Ces sortes de badinages cessèrent lorsque la demoiselle fut nubile; mais ce fut pour

faire place à l'amour. Richard, en effet, devint éperdument amoureux de la belle, et faisait tout ce qu'il pouvait pour cacher sa passion. Comme les demoiselles sont pénétrantes sur cette matière, la jeune Catherine s'aperçut bientôt de la conquête qu'avait fait sa beauté; cette découverte lui fit grand plaisir; Richard commença, dès lors, à lui paraître plus aimable, et elle ne tarda pas à l'aimer à son tour, mais elle n'en fut que plus réservée avec lui.

Cet air de réserve intimidait tellement le jeune homme qu'il n'osait lui déclarer ses sentiments, quelque envie qu'il en eût : il craignait de déplaire, ou de n'être pas payé de retour. Las enfin de se contraindre, il résolut un jour de s'expliquer, et profita d'un tête-à-tête, pour peindre toute la vivacité de son amour. Il fut agréablement surpris d'apprendre qu'il ne sentait rien pour Catherine que Catherine ne sentît pour lui. Après tout ce que deux amants peuvent se dire, en pareil cas, encouragé par un début si heureux, Richard conclut qu'il n'y a rien de plus beau dans le monde que l'union de deux cœurs qui s'aiment tendrement, qu'il ne dépendait que de la belle de lui faire goûter, et de goûter elle-même les plaisirs les plus doux, et qu'un peu de complaisance de sa part suffirait pour le rendre le plus heureux de tous les hommes. Tu vois, mon cher Richard, lui répondit-elle, combien je suis observée par mes parents : il ne m'est pas possible, avec cette gêne, de faire ce que tu désires; mais fournis-moi les moyens de nous voir, sans crainte d'être surpris, et je te promets de me prêter à tout ce qui peut augmenter ton bonheur et le mien. Richard, après avoir un peu réfléchi, lui répliqua : Je n'en vois pas de plus sûr que de faire en sorte qu'on te permette de coucher dans la galerie qui donne dans le jardin, où je tâcherai de grimper, quoique le mur en soit fort élevé. — Si tu es sûr de pouvoir l'escalader, je suis certaine d'obtenir la permission de coucher dans la galerie. Richard s'étant fait fort de franchir le mur, la belle lui dit de ne pas se mettre en peine du reste. Ils se séparèrent ensuite, fort contents l'un de l'autre, non sans s'être furtivement donné mille tendres baisers.

Le jour suivant, Catherine se plaignit à sa mère que la grande chaleur l'avait empêchée de dormir la nuit précédente. On était alors sur la fin du mois de mai. — Tu te moques, je crois, ma fille, je ne trouve pas qu'il fasse chaud.

Pour moi, je brûle, et vous m'obligerez beaucoup de le dire à mon père ; vous ne lui direz que la pure vérité. Considérez d'ailleurs que les jeunes gens ont le sang plus chaud que les personnes d'un certain âge. — Cela est vrai, ma fille ; mais il faut prendre le temps comme il est. Peut-être fera-t-il plus frais la nuit suivante, et tu dormiras mieux. — Dieu le veuille ; mais il n'est pas vraisemblable que les nuits se refroidissent à mesure qu'on avance dans l'été. — Que voulez-vous que j'y fasse ? — Vous pourriez y remédier. — Et comment ? — En me permettant, si mon père ne le trouve pas mauvais, de faire dresser un lit dans la galerie du jardin. Le lieu est frais et tranquille ; j'aurai le plaisir d'entendre chanter le rossignol, et j'y serai infiniment mieux que dans ma chambre. — J'en parlerai à ton père, et nous ferons ce qu'il jugera à propos.

La mère en parla effectivement à son mari. Les vieillards sont ordinairement difficiles. Votre fille, dit Litio, veut donc dormir au chant du rossignol ? Dites-lui que si elle n'est pas contente, je la ferai dormir à celui des cigales. Catherine, ayant appris la réponse de son père, ne dort réellement point la nuit suivante ; ce ne fut pas le chaud, mais le dépit qui en fut cause. Elle ne laissa même pas dormir sa mère, qui couchait dans la même pièce, ou tout à côté, tant elle se plaignait souvent de la chaleur. C'est pourquoi madame Jaqueline ne fut pas plutôt levée, qu'elle alla trouver son mari. Il faut, lui dit-elle, que vous aimiez bien peu votre fille, pour sacrifier sa santé à vos caprices. Que vous importe qu'elle couche dans la galerie ou ailleurs ? sachez qu'elle n'a pas fermé l'œil de toute la nuit, à cause du chaud ; elle a été dans une agitation continuelle, et m'a empêché de dormir moi-même. Faut-il s'étonner qu'une fille de son âge se fasse un plaisir d'entendre chanter le rossignol ? n'est-ce pas l'ordinaire des enfants ? Eh bien, que ce soit fini, répondit Litio d'un ton chagrin ; qu'on lui dresse un lit dans la galerie avec des rideaux de serge ; qu'elle y couche, et qu'elle entende donc chanter le rossignol tout son soul. Instruite par sa mère de cette conversation, Catherine se hâta de faire placer le lit, dans l'espérance d'y coucher la nuit suivante. Elle fit en sorte de voir Richard dans le jour ; mais n'ayant pu lui parler, elle l'en avertit par un signe dont ils étaient convenus.

Le soir, dès qu'elle fut couchée, son père ferma une porte

qui communiquait à la galerie, et alla se coucher aussi. Richard jugeant que tout le monde dormait, monte à l'aide d'une échelle sur un mur, du haut duquel il grimpe, non sans beaucoup de peine et de danger, sur des pierres d'attente d'un autre mur, et gagne la galerie sans faire le moindre bruit. La belle, qui ne dormait pas, le reçut avec la plus grande satisfaction. Ils passèrent la nuit fort agréablement, et firent plusieurs fois chanter le rossignol; mais pas si souvent qu'ils l'auraient désiré l'un et l'autre. Cet oiseau, pour reprendre haleine, mettait des intervalles dans son chant, qui n'en devenait que plus agréable chaque fois qu'il le recommençait. Dans un de ces intervalles, qui n'étaient pas fort longs, nos amants accablés soit de fatigue, soit de chaleur, furent surpris par le sommeil vers la pointe du jour. Ils étaient tout nus sur le lit, et la belle embrassait alors son amant du bras droit, et tenait de la main gauche le rossignol qu'elle avait fait chanter. Il était grand jour et ils dormaient encore, lorsque Litorio s'étant levé, et se souvenant que sa fille avait couché dans la galerie, ouvre tout doucement la porte, disant en soi-même, il faut que je voie un peu comme le rossignol aura fait dormir Catherine.

Il s'approche du lit sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, ouvre tout doucement les rideaux, et voit Richard et sa fille dans la susdite posture. Il ne dit mot, et va de ce même pas trouver sa femme. Levez-vous promptement, lui dit-il, venez voir votre fille; vous savez l'envie qu'elle avait du rossignol: elle a si bien fait le guet cette nuit qu'elle l'a pris; venez voir comme elle le tient dans sa main. Ce que vous dites là serait-il bien vrai, lui répondit-elle? N'en doutez pas; vous en serez convaincue, si vous vous dépêchez de me suivre. Madame Jacquemine saute du lit, s'habille à la hâte, suit son mari, qui lui dit de ne point faire de bruit, et voit sa fille qui tenait effectivement le rossignol qu'elle désirait si fort entendre chanter. Piquée de se voir trompée à ce point par Richard, qu'elle n'aurait jamais soupçonné d'une pareille trahison, elle allait l'éveiller pour l'accabler d'injures, si son mari ne l'en eût empêchée. Gardez-vous bien de faire le moindre éclat, lui dit-il; ce serait la plus grande de toutes les sottises. Puisque notre fille l'a choisi pour amant, elle l'aura pour époux.

Il est riche et bon gentilhomme; le parti est aussi avan-

tageux que nous puissions le désirer. Si donc Richard veut sortir d'ici comme il est venu, il faudra qu'il l'épouse; et alors croyant avoir mis le rossignol dans une cage étrangère, il se trouvera qu'il ne l'aura logé que dans la sienne. La dame voyant son mari si raisonnable, modéra sa colère, et n'éveilla pas le couple amoureux, d'autant plus que sa fille dormait d'un fort bon sommeil, et qu'elle devait s'être fatiguée à prendre le rossignol, dont elle avait eu si grande envie.

Cependant Richard ne tarda point à s'éveiller: surpris de ce qu'il était grand jour, il appelle Catherine. Ah! ma chère amie, lui dit-il, comment pourrai-je m'en retourner? Il est grand jour; quel parti prendre? A ces mots, Litio s'approche du lit; je vous le dirai, le parti que vous devez prendre, répondit-il en tirant les rideaux. A ce coup inattendu, Richard se crut mort. Je vous demande pardon, Monsieur, s'écria-t-il aussitôt. Je suis un traître, un perfide, je mérite la mort; mais songez que mon crime ne vient que du grand amour que j'ai pour mademoiselle votre fille. Punissez-moi, j'y consens: mais laissez-moi la vie. L'amitié que j'avais pour toi, lui dit alors Litio, ne méritait pas une pareille récompense de ta part; mais puisque tu t'es oublié à ce point, puisqu'un transport de jeunesse t'a porté à me manquer si essentiellement, il dépend de toi de sauver ta vie et de réparer l'outrage que tu m'as fait: il faut sur-le-champ reconnaître ma fille pour ta légitime épouse; sinon tu n'as qu'à recommander ton âme à Dieu. Vois le parti que tu veux prendre. Décide-toi promptement; car je ne suis pas d'humeur de patienter une seule minute.

Pendant que Litio s'expliquait de la sorte, sa fille avait lâché le rossignol, et s'était cachée dans les draps. Elle inondait le lit de ses larmes, et suppliait son père de faire grâce à son amant, et son amant de se conformer aux désirs de son père. Richard ne se fit pas prier longtemps. La confusion qu'il avait de sa faute, l'envie de la réparer, la peur de mourir, mais plus que tout cela l'amour dont il brûlait pour Catherine, et le désir de la posséder librement, le déterminèrent à répondre sans balancer qu'il était prêt à l'épouser. Litio prit alors un anneau de sa femme, et le jeune homme épousa sa maîtresse sur-le-champ, et lui jura une fidélité éternelle. Cela fait, le père et la mère se retirèrent et laissèrent reposer les amants, jugeant qu'ils en avaient

besoin. Ils furent à peine hors de la chambre que les deux époux s'embrassèrent de nouveau. Ils avaient fait chanter, dit-on, six ou sept fois le rossignol pendant la nuit, ils le firent chanter encore deux fois avant de se lever. Il y a toute apparence que les autres jours ne furent pas aussi heureux que celui-là ; car c'est un oiseau qui perd sa voix à force de chanter. Quoi qu'il en soit, quand Richard fut levé, il eut une plus longue conversation avec son beau-père, et ils ne se séparèrent point sans avoir ri l'un et l'autre de l'aventure. Quelques jours après, les noces se firent publiquement en présence des parents et des amis des nouveaux mariés, selon toutes les formalités requises. La fête, qui fut brillante et magnifique, se fit chez le père de la demoiselle, qui eut tout sujet de se féliciter de l'avoir si bien mariée. On assure que le rossignol dont elle avait fait choix chanta longtemps au gré de ses désirs.

NOUVELLE V. — LES DEUX RIVAUX.

Pendant presque tout le temps que dura le récit de la nouvelle de Philostrate, les dames ne firent qu'éclater de rire, tant l'idée du rossignol leur paraissait originale. Les éclats continuèrent de même après que le récit fut achevé. Enfin, quand elles eurent assez ri, la reine prit la parole, et se tournant vers Philostrate : il faut convenir, lui dit-elle, que si tu nous donnas hier de la mélancolie, tu nous as aujourd'hui si bien amusées qu'on doit te le pardonner. Puis se retournant vers madame Néphile, elle lui commanda de dire sa nouvelle. Puisque Philostrate, dit aussitôt cette belle enjouée, nous a menés dans la Romagne, je veux m'y arrêter pour y prendre le sujet de l'histoire que je vais vous raconter sans autre préliminaire.

Deux Lombards, l'un connu sous le nom de Gui de Crémone, l'autre sous celui de Jacomin de Pavie, tous deux déjà vieux et cassés par les fatigues de la guerre, comme gens qui avaient porté les armes dès leur plus tendre jeunesse, se retirèrent dans la ville de Fano pour y finir leurs jours dans le repos. Quelque temps après y avoir fixé leur séjour, Gui tomba dangereusement malade. Comme il n'avait ni parent, ni ami, en qui il eût plus de confiance qu'en Jacomin, avec lequel il s'était lié dans le service, il le laissa, en mourant, dépositaire de tout son bien, et d'une petite fille qu'il avait avec lui, âgée d'environ dix ans, des aventures de laquelle il l'instruisit fort au long. Il arriva sur ces entrefaites que les troubles qui avaient longtemps agité la ville de Faenza s'étant apaisés, il fut libre à chacun de ses anciens habitants d'y retourner. Jacomin, qui en était sorti pour éviter les malheurs de la guerre, sachant qu'elle avait un peu repris sa première force et sa splendeur, alla s'y établir avec toute sa fortune, et emmena avec lui la petite fille qui lui avait été confiée. Il l'aimait comme si elle eût été sa propre enfant. Elle embellissait si fort en grandissant qu'elle devint en peu de temps une des plus jolies et des plus aimables demoiselles de la ville. Plusieurs jeunes gens s'empressèrent de lui faire la cour. Les plus assidus étaient un certain Jeannot de Severin et un nommé Minguin de Mingole, tous deux bien faits, de jolie figure, et fort polis. Comme ils en étaient l'un et l'autre éperdument amoureux, ils devinrent ennemis irréconciliables aussitôt qu'ils se reconnurent rivaux. La demoiselle touchait à sa quinzième année, et était par conséquent en âge de se marier. Chacun d'eux se serait estimé heureux de l'avoir pour femme si on eût voulu la lui accorder; mais voyant qu'on la refusait sur de vains prétextes, ils formèrent l'un et l'autre, chacun de son côté, le projet de l'enlever. Voici les moyens qu'ils mirent en usage.

Le vieux Jacomin avait une vieille servante et un valet nommé Crivel. Celui-ci aimait beaucoup l'argent et le plaisir, et était par conséquent facile à se laisser corrompre. Jeannot fit connaissance avec ce valet, lui découvrit à propos son amour, le pria de le servir dans son dessein, et lui promit de le bien récompenser s'il venait à bout de l'exécuter. Tout ce que je puis faire pour vous obliger, répondit

Crivel, c'est de vous introduire dans la maison, quand mon maître ira souper dehors ; car tout ce que je dirais à la demoiselle en votre faveur ne servirait de rien. Je n'ai pas le moindre crédit sur son esprit, et je ne voudrais pas me hasarder à lui proposer une chose qui pût la fâcher. Voyez si cela vous accommode : je vous tromperais si je vous promettais davantage. Jeannot lui dit qu'il n'exigeait pas autre chose de lui, et ils en restèrent là.

Minguin, de son côté, avait mis la servante dans ses intérêts, et lui avait fait faire plusieurs ambassades, qui avaient presque déterminé la demoiselle en sa faveur. Ce qui est certain, c'est qu'elle l'avait portée à consentir de le recevoir la première fois que son tuteur sortirait la nuit.

Les choses étaient en cet état, lorsque Jacomin fut invité à souper chez un de ses amis. Crivel le fit savoir incontinent à Jeannot, qui, à un certain signal, devait trouver la porte ouverte. De son côté, la servante, qui ne savait rien de l'intrigue de Crivel, fit avertir Minguin de l'absence de son maître, en le priant de se tenir près de la maison, afin d'y entrer au signal qu'elle devait donner.

La nuit étant venue, chaque amoureux, qui craignait la rencontre de son rival, se précautionne d'armes et d'amis, de peur de surprise, et va se poster dans l'endroit qu'il juge le plus convenable. Minguin alla avec ses gens chez un de ses amis, dont la maison était voisine de celle de la demoiselle, pour y attendre le moment du rendez-vous. Jeannot se porta avec sa troupe dans un endroit plus éloigné, après avoir laissé toutefois un de ses gens près du logis de la dame, pour guetter le moment où la porte s'ouvrirait.

Quand Jacomin fut sorti, le valet et la servante firent de leur mieux pour se défaire l'un de l'autre. Crivel voulait que la servante se couchât, et la servante s'efforçait d'éloigner Crivel sous mille prétextes différents. Que ne vas-tu te promener, lui disait-elle, pour aller ensuite au-devant de notre maître ? Et toi, répondit le valet, pourquoi ne vas-tu pas te coucher, à présent que tu as soupé ? Comme ils avaient intérêt l'un et l'autre à ne pas s'éloigner, aucun ne voulut démarrer. Crivel, ennuyé de ces contestations, et voyant que l'heure approchait, courut ouvrir la porte, quoi qu'il dût lui en arriver. Jeannot entre aussitôt, suivi de deux de ses compagnons, et se met en devoir d'emmener la

demoiselle, qu'il trouve dans le salon, occupée à coudre; et la belle de pousser les hauts cris, et la servante d'en faire autant. Minguin accourut au bruit: les ravisseurs étaient déjà dans la rue: il fond sur eux l'épée à la main, et menace de les tuer s'ils ne lâchent leur proie. Pendant qu'on se chamaillait ainsi de part et d'autre, les voisins, munis d'armes et de flambeaux, étant accourus en diligence, séparent les combattants, et apprenant la violence de Jeannot, se déclarent en faveur de Minguin, délivrent la nouvelle Hélène, et la remettent dans la maison de son tuteur, qu'elle appelait sans cesse dans son affliction. Avant que le tumulte fût apaisé, les sergents du commandant de la ville survinrent pour mettre le holà, et firent plusieurs prisonniers, au nombre desquels furent Jeannot et Crivel, son premier complice.

Il est aisé de se figurer le chagrin que cette aventure causa à Jacomin lorsqu'il fut de retour; il était dans la plus grande affliction. Cependant voyant que sa pupille était parfaitement innocente, et n'avait eu aucune part à la conduite de Jeannot, il se consola un peu, et résolut de la marier le plus tôt qu'il lui serait possible, afin de prévenir de pareilles aventures.

Les parents de Jeannot et ceux de son rival, instruits à fond de la conduite de ces jeunes étourdis, et craignant que Jacomin ne voulût poursuivre cette malheureuse affaire, qui aurait mal tourné pour eux, s'empressèrent le lendemain d'aller lui faire des excuses, et de le supplier d'arrêter les poursuites, s'offrant de lui donner toutes les satisfactions qu'il lui plairait d'exiger. Songez que ce sont des jeunes gens écervelés, incapables de sentir les conséquences d'une démarche aussi criminelle; nous vous demandons grâce pour leur étourderie, et nous vous prions de l'oublier, afin qu'elle n'altère en rien l'estime et l'amitié qui nous ont unis jusqu'à ce jour. Messieurs, leur répondit Jacomin, que l'âge et l'expérience avaient rendu sage et prudent, je vous suis si attaché et fais tant de cas de votre mérite, que quand je serais dans mon pays, comme je suis dans le vôtre, vous me trouveriez en ceci, comme en toute autre chose, disposé à faire tout ce qui peut vous être agréable. Le sacrifice de mon ressentiment me coûte d'autant moins que vous êtes vous-mêmes intéressés dans l'insulte qui a été faite à la

jeune demoiselle confiée à mes soins. Vous saurez qu'elle n'est native, ni de Crémone, ni de Pavie, comme vous pouvez l'avoir imaginé ; elle est votre compatriote, née à Faenza même, sans que celui qui me l'a remise en mourant, ni moi, ayons jamais pu découvrir de qui elle est fille.

Ils furent surpris d'apprendre que cette demoiselle était de Faenza ; et, après avoir remercié Jacomin de son honnêteté, ils le prièrent de leur dire par quelle aventure elle était tombée entre ses mains. Gui de Crémone, leur répondit-il, avec lequel j'ai longtemps porté les armes, était de mes intimes amis. Peu de jours avant sa mort, il me dit que lorsque cette ville fut prise par l'empereur Frédéric, et livrée au pillage, il entra avec plusieurs de ses compagnons dans une maison que ceux qui l'occupaient venaient d'abandonner, et qu'il trouva pleine de richesses. Comme il en sortait, il rencontra sur un escalier cette fille, qui, dès qu'elle le vit, l'appela son père. Ce mot prononcé d'un ton tout à fait tendre le toucha de compassion pour cette enfant. Elle pouvait alors avoir deux ans : il la prit avec lui, en eut soin dès ce moment, et l'amena à Fano, où il est mort. C'est là qu'il m'a laissé cette fille avec tout son bien, en me chargeant de la marier quand il en serait temps, et de lui donner tout ce qu'il m'a remis pour elle. Si je ne l'ai pas encore mariée, c'est parce que je n'ai point trouvé de parti qui me parût sortable ; mais je me donnerai des mouvements pour en trouver bientôt, afin de ne plus l'exposer aux folies des jeunes gens.

Le hasard voulut qu'il y eût dans la compagnie un certain Guillemmin qui, s'étant trouvé au saccagement de la ville de Faenza avec Gui de Crémone, savait très bien que la maison qui avait été pillée appartenait à l'un des assistants. Il s'approche alors du personnage : Bernardino, lui dit-il, avez-vous fait attention à ce que vient de dire Jacomin ? La chose vous regarde en propre. J'en ai été frappé aussi bien que vous, répondit Bernardino, et je songeais dans ce moment à la petite fille que je perdis alors, et qui serait aujourd'hui de l'âge de celle dont parle Jacomin. C'est assurément la vôtre, reprit Guillemmin, n'en doutez pas ; car il me souvient d'avoir autrefois entendu faire par Gui de Crémone la description de la maison qu'il avait pillée ; et, d'après son récit, il m'a toujours semblé que

c'était celle que vous aviez. D'après cela, je suis persuadé que c'était votre fille qu'il emporta. Ne pourriez-vous point la connaître à quelque marque ? Voyez-la, et je suis certain que vous la reconnaîtrez. Bernardino se ressouvint qu'elle devait avoir une marque en forme de croix sur l'oreille gauche, provenant d'une loupe qu'il lui avait fait couper quelque temps avant la prise de Faenza. Il pria alors Jacomin de lui faire voir cette demoiselle, pour vérifier ce qui en était ; ce qui lui fut accordé sans délai. Aussitôt qu'il la vit, il crut voir le visage de sa femme, tant elle lui ressemblait : mais voulant quelque chose de plus décisif, il pria Jacomin de lui permettre de regarder de près l'oreille gauche de la fille. Après en avoir obtenu la permission, il s'approche de la demoiselle, lève ses cheveux, voit la croix ; et ne pouvant plus douter que ce ne fût véritablement sa fille, il pleure de tendresse, et l'embrasse tendrement, malgré la petite résistance de la pupille, qui paraissait honteuse de ce qui se passait. Puis se tournant vers le tuteur : c'est bien ma propre fille, lui dit-il, tout transporté de joie ; oui, ce fut ma maison que pilla Gui de Crémone. Ma femme fut si surprise et si alarmée qu'elle oublia sa fille ; et nous avions cru jusqu'à présent qu'elle avait péri dans la maison, qui fut brûlée en grande partie après le pillage.

La demoiselle entendant ce vénérable vieillard parler de la sorte, d'un air vraiment attendri et passionné, ne douta point qu'il ne dit la vérité ; et, courant l'embrasser à son tour, elle mêla ses larmes aux siennes. Bernardino envoya incontinent querir sa femme, ses autres enfants et ses parents. Il leur montra sa fille et leur raconta tout ce qui s'était passé. Il la mena ensuite dans sa maison, avec le consentement de Jacomin, où elle fut caressée de sa mère, de ses frères et de ses sœurs.

Le commandant de la ville, qui était un galant homme fort porté à rendre service aux honnêtes gens, ayant appris l'aventure, et sachant que Jeannot, qu'il tenait prisonnier, était fils de Bernardino, et frère, par conséquent, de la demoiselle qu'il avait voulu enlever, donna un tour favorable à l'affaire, raccommoda les deux rivaux, et engagea Bernardino à marier sa fille avec Minguin, ce qui fut fait avec l'approbation générale de toute la parenté. Crivel et les autres prisonniers furent mis en liberté. Minguin, au comble de la

satisfaction de posséder enfin celle qu'il adorait, donna, le jour des noces, une fête des plus magnifiques dans la maison de son beau-père : il conduisit ensuite sa femme chez lui, et vécut toujours avec elle dans la plus parfaite union.

NOUVELLE VI. — L'HEUREUSE RENCONTRE.

La nouvelle de madame Néiphile fit grand plaisir à la compagnie. Quand la reine en eut fait l'éloge, elle commanda à madame Pampinée de raconter la sienne. Cette dame, avec son air ouvert et toujours riant, commença ainsi : Qu'il est fort et puissant ce petit dieu qui nous fait aimer ! Quelle force et quel courage ne communique-t-il pas à ceux qu'il tient sous son empire, puisqu'il leur fait braver les plus terribles dangers ! Les histoires qu'on a racontées aujourd'hui et les jours précédents suffiraient, sans doute, pour nous convaincre de cette vérité ; mais il est bon d'en fournir de nouvelles preuves, et c'est ce que je me propose de faire dans la nouvelle que vous allez entendre. Puisse-t-elle vous amuser autant que je le désire !

Dans l'île d'Ischia, voisine de Naples, vivait autrefois un bon gentilhomme nommé Marin de Bolgalle. Il avait une fille jolie et tout à fait aimable, qui portait le nom de Restitue, dont un jeune habitant de l'île de Procida¹, qui touche presque à l'autre, devint éperdûment amoureux. Cet insulaire, appelé Jean, trouva le secret de s'en faire aimer et d'avoir avec elle plusieurs rendez-vous de jour de nuit, mais sans en obtenir d'autre faveur que quelques baisers. S'il arrivait qu'il ne trouvât point de barque pour passer d'une île

1. Cette île est dans le golfe de Naples, peu éloignée de celle d'Ischia.

à l'autre, plutôt que de manquer au rendez-vous, il faisait la traversée à la nage ; et, s'il était assez malheureux pour ne pouvoir joindre sa maîtresse, il s'en retournait du moins avec la satisfaction d'avoir contemplé les murailles de la maison qui la renfermait. Cette maison lui paraissait un temple, et sa maîtresse une divinité, digne des hommages de tous les cœurs sensibles à la vertu unie à la beauté.

Durant ce commerce amoureux, mais innocent, il prit envie à la belle d'aller un jour d'été se promener sur la côte, et, se voyant toute seule, elle courait de rocher en rocher, avec un couteau à la main pour détacher des huîtres et les manger. Il y avait entre ces rochers une fontaine entourée de quelques arbrisseaux, qui y formaient un ombrage des plus agréables. La fraîcheur de ce lieu avait invité plusieurs jeunes Siciliens, qui venaient de Naples, à s'y reposer. Aussitôt qu'ils virent cette jeune fille, qui ne les apercevait point encore, ils résolurent de l'emmener. Elle eut beau crier au secours, elle fut enlevée et portée dans leur barque ; ils la traitèrent d'abord avec beaucoup d'égards, et tâchaient de la consoler ; mais Restitue pleurait toujours. Arrivés en Calabre, on délibéra pour savoir qui en jouirait. Chacun voulait l'avoir et en jouir exclusivement, tant on la trouvait jolie et intéressante. Grande contestation de part et d'autre. La jalousie les empêcha de pouvoir jamais s'accorder. Pour ne pas se brouiller entièrement, et éviter quelque malheur, on convint qu'elle ne serait ni aux uns ni aux autres, et qu'on en ferait présent à Frédéric, roi de Sicile, jeune prince qu'on connaissait fort friand de ces sortes de morceaux ; ce qu'ils exécutèrent aussitôt qu'ils furent arrivés à Palerme. Le roi la trouva jolie et fort à son gré, et accepta le présent avec joie. Mais comme il se trouvait alors incommodé, il ordonna qu'on conduisit la belle à une maison de plaisance, nommée la Cuba, avec ordre de la bien traiter, et de la garder soigneusement jusqu'à ce qu'il se portât mieux.

Cependant l'enlèvement de Restitue se répandit bientôt dans toute l'île d'Ischia ; mais on ne savait point qui avait fait le coup. Jean, son amoureux, à qui il importait plus qu'à tout autre de le découvrir, se donna toute sorte de mouvements pour savoir ce qu'elle était devenue, et quels étaient ses ravisseurs. Il fit armer en diligence une frégate, et courut toutes les mers des environs, depuis la Minerve

jusqu'à la Scalée, en Calabre, et ce fut là qu'il apprit qu'elle avait été donnée au roi, qui la faisait garder à la Cuba. Cette nouvelle l'affligea beaucoup, désespérant de pouvoir jamais la posséder, ni peut-être la revoir. Cependant résolu d'attendre le dénouement de sa destinée, il renvoya sa frégate, dans le dessein de s'arrêter à Palerme, pour voir comment les choses tourneraient. Comme il n'était connu de personne, il se promena hardiment devant la maison de plaisance; et à force de passer et repasser, il arriva qu'il aperçut un jour Restitue à la fenêtre. Il s'approcha de plus près, pour se faire voir à sa maîtresse. Elle le vit en effet, et lui en marqua beaucoup de joie. Comme ce lieu était solitaire et peu fréquenté, elle s'approcha le plus qu'il lui fut possible pour être à portée de lui parler, et se trouva assez près pour l'entendre et en être entendu. Alors la belle, sans perdre de temps en discours inutiles, lui enseigna la manière dont il devait s'y prendre, s'il voulait la voir et l'entretenir de plus près sans être aperçu. Il examina la situation du lieu qu'elle venait de lui indiquer. Quand la nuit fut venue, et même fort avancée, il y retourna, grimpa sur un mur, entra dans le jardin, et, par le moyen d'une antenne de vaisseau qu'il appuya contre la fenêtre, il s'introduisit dans la chambre de sa maîtresse, qui lui avait désigné cette espèce d'échelle.

Comme elle prévoyait qu'il ne lui serait pas possible de garder longtemps son honneur, qui avait déjà couru de si grands risques, elle se proposa de profiter de la circonstance pour en faire le sacrifice à son amant, persuadée que personne n'en était plus digne, et que cette complaisance pourrait le déterminer à la tirer de cette espèce de prison, où elle s'ennuyait à mourir. A peine fut-il dans la chambre qu'elle lui fit connaître ingénument ses intentions. L'amant, au comble de la joie, lui promit de l'arracher de ces lieux, et de prendre si bien ses arrangements, quand il l'aurait quittée, qu'il l'emmènerait sans faute avec lui à sa seconde visite. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Jean de Procida, qui brûlait de goûter les plaisirs de l'amour, quitta ses habits, et se coucha auprès de sa maîtresse. Je vous laisse à penser les caresses qu'ils se prodiguèrent mutuellement. Les plaisirs dont ils s'enivrèrent furent si vifs qu'ils leur firent oublier tous leurs chagrins et le lieu où ils étaient, si bien que

le sommeil les surprit, se tenant encore l'un et l'autre étroitement embrassés.

Ils dormaient encore quand le roi, qui avait été charmé de la beauté de Restitue, se trouvant assez bien rétabli, et se sentant certain appétit, partit à la pointe du jour, avec peu de suite pour aller la voir. Il ouvre tout doucement la porte de sa chambre et s'approche de son lit, un flambeau à la main, pour se donner le plaisir de la voir dormir. Dieu sait s'il fut surpris de la trouver entre les bras d'un homme. Il entra dans une si forte colère qu'il en perdit la voix, et qu'il fut tenté de les poignarder tous deux; mais considérant qu'il était indigne, non seulement d'un roi, mais même d'un particulier qui se pique d'honnêteté, de tuer deux personnes hors d'état de se défendre, il modéra la vivacité de son ressentiment, et résolut de les punir l'un et l'autre du supplice du feu. Dans ce projet, il s'éloigne du lit, s'avance vers la porte, appelle un de ses gentilshommes, et lui demande ce qu'il pense de cette misérable créature en qui il avait fixé son affection, et s'il connaît le téméraire qui avait osé lui faire un pareil outrage dans son propre palais. Le gentilhomme, sans s'expliquer sur le compte de la belle, lui répondit qu'il ne se souvenait point d'avoir jamais vu cet homme. Le roi sort de la chambre, et ordonne que les deux personnages soient liés tout nus, tels qu'ils étaient, et conduits sur-le-champ, dans cet état, à Palerme, pour être attachés dos à dos à un poteau sur la place publique, et subir le supplice du feu. Après cela, il repartit pour Palerme, où il s'enferma dans sa chambre, le cœur plein de dépit.

Il est aisé de se représenter la douleur et la consternation de Restitue et de son amant. Ils furent, suivant l'ordre du roi, conduits à la ville, et attachés à un poteau, autour duquel on éleva le bûcher qui devait les brûler vifs. On se figure les horreurs qu'ils durent éprouver à la vue des apprêts de leur supplice. Tout le peuple de Palerme accourut à ce triste spectacle. La jeunesse et la beauté de la fille, que les hommes regardaient de préférence; la jolie figure et la douceur du jeune homme, que les femmes s'empresaient d'examiner, excitaient la compassion de tout le monde; il n'était personne qui ne les jugeât dignes d'une plus heureuse destinée, et qui n'eût voulu les sauver. Mais la

pitié publique n'adouçissait pas le sort de ces pauvres victimes de l'amour, qui fondaient en larmes, et n'attendaient que le moment de leur mort.

Sur ces entrefaites, Roger Doria, homme célèbre par ses exploits militaires, et pour lors amiral de Sicile, ayant appris l'aventure de ces amants malheureux, eut envie de les aller voir. Il se rend au lieu de leur supplice, et fixe d'abord ses regards sur la fille, qu'il trouve aussi jolie qu'on le lui avait dit. Il envisage ensuite le jeune homme, et est fort étonné de le reconnaître. Il s'approche et lui demande s'il n'est pas Jean de Procida. A cette question, le patient lève la tête; et reconnaissant à son tour l'amiral: Je l'ai été jusqu'ici, lui répondit-il; mais il y a grande apparence que je ne le serai bientôt plus. L'amiral lui demanda encore quel accident l'avait conduit là. L'amour et la colère du roi, répondit le jeune homme. Roger Doria voulut connaître tous les détails de son aventure; et, après les avoir appris de la bouche même du patient, il se retira fort touché du malheur de ces infortunés. Jean de Procida le rappela, et le pria, au nom de Dieu, de demander pour lui une grâce au roi. Quelle est-elle, repartit l'amiral, naturellement porté à l'obliger? Je vois, Monsieur, ajouta le jeune homme, que je vais bientôt mourir, et que je serai privé pour toujours de cette aimable personne qui va subir le même sort, et que j'ai aimée plus que ma vie: il me semble que je mourrais avec moins de regret si le roi permettait que mon visage fût tourné vers le sien. Tu peux être tranquille, lui répondit l'amiral ensouriant; je vais trouver le roi, et peut-être t'obtiendrai-je la liberté de voir si longtemps ta maîtresse que tu t'enlasseras. Puis se tournant vers les bourreaux et les archers, il leur commanda de surseoir à l'exécution jusqu'à un nouvel ordre du roi. Ce brave militaire courut trouver le monarque; et, quoiqu'il n'ignorât point qu'il était fort irrité: Sire, dit-il, oserais-je vous demander quel est le crime de ces deux jeunes gens que Votre Majesté a condamnés à être brûlés vifs? Le roi lui ayant tout dit: Je conviens, reprit l'amiral, que la faute qu'ils ont commise mérite une grande punition; je ne trouverais même pas trop fort le supplice auquel ils sont condamnés, si tout autre que Votre Majesté avait prononcé leur arrêt; mais, de même que les crimes méritent punition, il me semble que les services doivent

être récompensés. Connaissez-vous bien ces deux criminels? J'ignore qui ils sont, répondit le roi. Permettez-moi donc de vous les faire connaître, afin que vous jugiez vous-même que vous vous êtes laissé emporter trop loin par les mouvements de votre colère. Pardonnez-moi la liberté que je prends; mais les grands princes ne doivent point s'abandonner aussi facilement à l'impétuosité de leur passion : ils doivent tout examiner avant de prononcer. Votre Majesté en conviendra sans doute elle-même, quand elle saura que le jeune homme qu'elle veut faire brûler, est fils de Landolfe de Procida, propre frère de messire Jean de Procida, à qui vous devez la couronne; et que la jeune fille doit le jour à Marin de Boulgare, le même qui a empêché que vous ne fussiez détrôné, et qui soutint à Ischia la gloire et la puissance de votre nom. D'ailleurs, ces jeunes gens s'aimaient depuis fort longtemps; c'est l'amour qui les a réunis, et non le dessein d'offenser Votre Majesté. Ainsi, bien loin de les faire mourir, il me semble, Sire, que vous devriez les combler de bienfaits et d'honneurs.

Le roi ne s'offensa point de la noble liberté avec laquelle lui avait parlé l'amiral : il l'en remercia au contraire, et parut seulement fâché d'avoir trop écouté son ressentiment. Il ordonna sur-le-champ qu'on fit paraître devant lui les amants; et, après s'être convaincu par lui-même de la vérité de tout ce que l'amiral lui avait dit, il résolut de réparer le chagrin qu'il leur avait fait par des honneurs et par des dons dignes de sa générosité. Il commença par les faire habiller selon leur qualité; et ne voulant pas faire les choses à demi, il les maria, les combla de présents magnifiques, et les renvoya chez eux, où ils furent reçus de leurs parents avec une joie extraordinaire, et où ils vécurent aimés et caressés de tout le monde, autant qu'ils s'aimaient et se caressaient eux-mêmes, ne songeant aux malheurs passés que pour mieux sentir leur bonheur présent.

NOUVELLE VII. — LES AMANTS RÉUNIS.

Les dames, en écoutant le récit de cette nouvelle, étaient dans des transes mortelles, dans la crainte que les amants ne fussent brûlés ; mais leur inquiétude fit place à la joie quand elles les virent échappés au supplice qui les avait longtemps menacés. Dès que cette histoire fut achevée, la reine, pour ne pas perdre de temps, commanda à madame Laurette de dire la sienne. Cette dame prit aussitôt la parole et dit d'un air tout à fait gracieux :

Du temps de Guillaume, roi de Sicile, il y avait dans ses Etats un gentilhomme connu sous le nom de messire Émeri, abbé de Trapani, qui jouissait d'une fortune considérable. Comme il avait un grand nombre d'enfants, il lui fallait beaucoup de domestiques. C'est ce qui le détermina à acheter plusieurs jeunes esclaves, que certains corsaires génois, nouvellement arrivés du Levant, avaient pris sur les côtes d'Arménie. Parmi ces jeunes esclaves, qu'ils croyaient être Turcs d'origine, et qui ressemblaient tous à des bergers, il y en avait un qui paraissait plus gentil que les autres, et dont la physionomie avait quelque chose de distingué. Cet enfant, nommé Théodore, quoique toujours esclave, fut élevé et nourri avec les enfants de messire Émeri. A mesure qu'il grandissait, il développait des sentiments et des manières qui ne sont pas ordinaires à des esclaves. En un mot, il sut si bien plaire à son maître qu'il l'affranchit ; et, persuadé qu'il était Turc, il le fit baptiser, lui donna le nom de Pierre, et le fit son intendant.

Messire Émeri avait une fille nommée Violante, qui, à beaucoup d'honnêteté, joignait une figure des plus intéressantes. Elle était dans cet âge heureux où l'on commence à

éprouver le besoin d'aimer. Souffrant de ce que son père ne songeait point à la marier, elle devint amoureuse de Pierre, et lui aurait déclaré bien volontiers son amour si la pudeur ne l'eût arrêtée. Les égards qu'elle avait pour ce jeune affranchi, joints aux heureuses qualités dont la nature l'avait pourvue, avaient fait naître dans le cœur de celui-ci une inclination pour elle, qui ne tarda pas à devenir une passion dans toutes les règles. Pierre n'était heureux que lorsqu'il pouvait lui parler ou la voir. Cependant il n'osait lui faire connaître ses sentiments, et avait surtout grand soin de ne rien faire, ni de ne rien dire qui pût les laisser apercevoir à qui que ce fût de la maison. Comme il était moins attentif sur lui-même, quand il se trouvait avec Violante, cette fille n'eut pas de peine à démêler son amour, à travers le respect et la réserve dont il le couvrait. Pour l'enhardir, elle lui témoigna dès lors par ses regards qu'elle n'était point fâchée des soupirs qui lui échappaient devant elle, et des coups-d'œil qu'il ne cessait de lui donner. Malgré cela, ils s'en tinrent au langage des yeux, quoiqu'ils eussent désiré l'un et l'autre pouvoir s'en expliquer librement. La fortune eut enfin pitié de leur cruelle situation; elle leur fournit une occasion favorable pour bannir la crainte, et les porter à se déclarer sans gêne l'amour dont ils brûlaient l'un pour l'autre.

Messire Émeri avait, à une demi-lieue de Trapani, une fort belle maison de campagne, où sa femme, sa fille et d'autres dames, allaient souvent faire des parties de plaisir. Cette dame y mena un jour Pierre avec la compagnie ordinaire. On était sur le point de retourner à la ville lorsque le ciel se couvrit tout à coup de nuages, comme il arrive assez souvent en été; tout annonçait un grand orage. Madame Émeri et ses compagnes, craignant que le mauvais temps ne les retint là plus qu'elles ne voudraient, prirent le parti de se mettre vite en chemin pour se rendre à Trapani. On marchait à grands pas; mais le jeune homme et la demoiselle allaient beaucoup plus vite, plus animés par l'amour qui les avait réunis que par la crainte de l'orage. Ils devancèrent la compagnie de si loin qu'on les avait déjà perdus de vue, lorsque après plusieurs grands coups de tonnerre, il survint une grosse grêle qui obligea la mère et les autres dames à se retirer dans la chaumière d'un labou-

reur. Pierre et Violante, à défaut de tout autre asile, se réfugièrent dans une vieilleasure délabrée, entièrement délaissée, où il ne restait qu'un morceau de toit, sous lequel ils se mirent à couvert, serrés l'un contre l'autre à cause du peu d'espace respecté par la grêle. Ce voisinage, dont ils se félicitaient intérieurement l'un et l'autre, rassura leurs cœurs amoureux, et leur donna occasion de s'expliquer clairement. L'amant parla le premier. Que j'ai d'obligation, dit-il, à cette grêle, et que je serais charmé qu'elle durât, s'il était possible, une éternité, pour être ainsi à côté de vous ! Je vous avoue que je n'en serais pas non plus fâchée, répondit la demoiselle. Pierre alors de lui prendre la main, de la lui serrer, de la couvrir de baisers, et la belle de répondre à ses caresses par des caresses encore plus tendres ; ils s'embrassèrent, collèrent leurs bouches brûlantes l'une contre l'autre, et se prodiguèrent tout ce que l'amour a de plus délicieux, pour se consoler du mauvais temps qui durerait toujours. Je n'entrerai point dans le détail de tous les plaisirs qu'ils goûtèrent dans ce tête-à-tête solitaire ; il me suffit de dire que l'orage ne se dissipa point sans qu'ils n'eussent joui de tout ce que l'amour peut offrir à deux cœurs également passionnés et d'intelligence, et sans qu'ils eussent pris des mesures pour renouveler dans la suite leurs jouissances. L'orage ayant cessé, ils reprirent le chemin de la ville, attendirent aux barrières le reste de la compagnie, et se rendirent tous ensemble à la maison.

Les deux amants s'étaient trop bien trouvés du jeu de laasure pour ne pas saisir les occasions de le répéter. Elles se présentèrent plusieurs fois, et ils en profitèrent sans que personne pût s'en douter. Ils y revinrent si souvent que la demoiselle devint grosse ; ce qui les chagrina beaucoup l'un et l'autre. Violante fit son possible, mais inutilement, pour détruire son fruit, tant elle redoutait les reproches de ses parents. Pierre, non moins affligé de cet accident, voyant qu'il y allait de sa vie, résolut de s'enfuir, et s'en ouvrit à sa maîtresse. Si tu t'en vas, lui dit-elle, mon parti est pris, je me tue. — Que veux-tu donc que je devienne, ma chère amie ? Ta grossesse va découvrir notre intrigue : on pourra pardonner ta faiblesse ; mais que deviendrai-je, moi qui ne suis qu'un misérable, qu'aucune considération ne peut faire pardonner ? Je ne puis manquer d'être la victime du juste

ressentiment de ton père. — Ma faute ne peut demeurer longtemps cachée, j'en conviens ; mais sois assuré, mon cher ami, que si tu es aussi secret que moi, on ne saura jamais que tu y aies eu la moindre part ; tu peux compter là-dessus comme sur mon amour. A ces conditions, reprit l'amoureux, je demeure ; mais souvenez-vous bien de votre promesse.

Violante, voyant que sa taille s'arrondissait tous les jours et qu'il lui était impossible de cacher plus longtemps son état, le découvrit à sa mère, et la supplia, les larmes aux yeux, de la sauver. La mère, au désespoir de ce qu'elle venait d'apprendre, accabla sa fille de reproches et d'injures, et voulut savoir quel était le complice de sa faute. La fille, qui s'était précautionnée pour ne pas compromettre son amant, lui débita un mensonge, qui fut pris pour la vérité, et, sous quelque prétexte plausible, elles partirent toutes deux pour la campagne. Le terme des couches étant venu, la belle ressentit bientôt les premières douleurs de l'enfantement. Pendant qu'elle était dans les efforts, et qu'elle jetait les hauts cris, son père qui revenait de la chasse, entra dans la maison pour se délasser, et entendant sa fille qui criait douloureusement, courut aussitôt vers sa chambre. Il rencontre sa femme, et lui demande ce que c'est. Celle-ci, fort étonnée de le voir, et considérant qu'il ne lui servirait à rien de dissimuler, se vit forcée de lui conter l'aventure de sa fille de la manière qu'elle l'avait apprise d'elle : mais lui, moins crédule et moins indulgent que sa femme, répondit incontinent qu'il était impossible que Violante ne connût point l'auteur de sa grossesse ; qu'absolument il voulait savoir la vérité ; qu'il ne ferait grâce à sa fille qu'autant qu'elle la lui dirait ; qu'autrement elle pouvait se disposer à mourir sans miséricorde. La mère fit de son mieux pour apaiser son mari et pour l'engager à se contenter de ce qu'elle lui avait dit. Mais tout fut inutile : il s'approche, l'épée à la main, de sa fille, qui, pendant ce dialogue, avait mis au jour un garçon ; et, sans pitié pour son état, il lui dit qu'il fallait ou se résoudre à mourir sur l'heure, ou à lui déclarer le père de l'enfant. La peur de la mort porta Violante à trahir son amant : elle avoua tout, mais non sans avoir longtemps combattu. Émeri devint si furieux, en apprenant le nom du complice, qu'il dit cent

injures à sa fille, et qu'il eut bien de la peine à s'empêcher de lui passer son épée au travers du corps. Il remit à un autre moment sa vengeance. Après avoir exhalé une partie de sa colère en imprécations, il remonte à cheval, et s'en retourne à Trapani. Son premier soin, en arrivant, fut d'aller trouver messire Conrard, qui rendait alors, au nom du roi, la justice dans cette ville. Il lui porta plainte contre Pierre, qui fut arrêté sur-le-champ. On le mit à la question pour avoir son aveu ; les tourments lui firent tout avouer. Ce malheureux fut condamné à être pendu, après qu'il aurait été préalablement fouetté dans tous les carrefours de la ville. Cet arrêt mit la joie dans le cœur d'Émeri ; mais il ne satisfaisait point sa vengeance. Il voulut se défaire en un même jour, et de sa fille et de son affranchi et de leur enfant. Dans ce noir dessein, il mêle du poison dans du vin, et le remet avec une épée nue entre les mains d'un domestique fidèle : va, lui dit-il, va trouver Violante, et dis-lui de ma part d'opter sur l'heure entre ces deux genres de mort, ou le fer ou le poison, sinon je lui ferai subir publiquement le supplice qu'elle mérite. Quand tu te seras acquitté de cette commission, tu prendras l'enfant qu'elle a mis au monde, tu lui briseras la tête contre le mur, et tu le jetteras ensuite à la voierie. Le barbare !... Le domestique plus prompt au mal qu'au bien partit incontinent, sans montrer la moindre répugnance.

Cette atrocité devait être commise le jour même, et c'était celui de l'exécution de Pierre. On avait été le prendre dans son cachot, et il avait déjà reçu cent coups de fouet, lorsqu'en le menant au lieu du supplice, on le fit passer devant une fameuse auberge où étaient alors trois Arméniens de distinction, que leur roi envoyait à Rome pour négocier auprès du pape une affaire de grande importance. Ils se proposaient de passer quelques jours dans cet endroit, où tous les gentilshommes de la ville s'empressaient de leur faire la cour. Ces ambassadeurs entendant venir le criminel, se mirent à la fenêtre pour le voir. Il était nu de la ceinture jusqu'au cou, et avait les mains attachées derrière le dos. Phinée, l'un des ambassadeurs, vieillard vénérable et fort considéré, le regardant avec attention, aperçut sur son estomac une grande marque rougeâtre, de celles que la nature fait, et que les dames appellent ici des *roses* et des *envies*. Cette

marque lui rappela aussitôt le souvenir d'un de ses enfants que des corsaires lui avaient enlevé il y avait quinze ans, sur la mer de Laïazzo : il n'en avait eu depuis aucunes nouvelles. Il jugea que s'il vivait encore, il serait à peu près du même âge que le patient. Cette double ressemblance lui fit penser que ce pourrait bien être son fils lui-même. Pour éclaircir son doute, il imagina de l'appeler par son nom de Théodore. Pierre, s'entendant nommer, lève incontinent la tête. Les sergents s'arrêtent, par respect pour l'ambassadeur, qui demande alors au patient d'où il est et quel est son père. Je suis d'Arménie, répondit Pierre, fils d'un nommé Phinée, et j'ai été conduit ici par je ne sais quelles gens. Phinée ne doutant plus, après cette réponse, que ce ne fût son fils, courut l'embrasser, suivi de ses collègues, au milieu des exécuteurs et des sergents qui l'escortaient. Il le couvrit d'un riche manteau, et obtint de l'officier qu'on suspendrait l'exécution jusqu'à nouvel ordre. Il avait appris, par la voix publique, le sujet pour lequel ce malheureux avait été condamné à être pendu. Suivi des autres ambassadeurs et de tous les seigneurs de sa suite, il alla trouver messire Conrard. Celui, lui dit-il, que vous avez condamné comme esclave, est libre ; c'est moi qui suis son père, et il est prêt à épouser celle qu'on prétend qu'il a séduite. Ayez donc la complaisance de faire surseoir à l'exécution jusqu'à ce qu'on ait su les intentions de la demoiselle, afin que si elle l'accepte pour son époux on ne puisse point vous reprocher d'avoir jugé contre l'esprit de la loi. Le gouverneur, surpris d'apprendre que celui qui avait toujours passé pour esclave fût fils de l'ambassadeur, eut honte de la trop grande précipitation qu'il avait montrée dans cette affaire, reconnut que Phinée avait raison, et lui accorda ce qu'il demandait. Il envoya chercher Emeri, à qui il conta ce qui venait de se passer. Celui-ci, fort étonné de l'événement, ne doutant pas que les ordres barbares qu'il avait donnés n'eussent été exécutés, se reprocha amèrement d'avoir été si vite, et envoya néanmoins sur-le-champ un autre homme à toute bride pour en empêcher l'exécution, s'il en était encore temps. Le courrier arriva par bonheur assez tôt ; il trouva le domestique à côté du lit de Violante, tenant l'épée d'une main, et le poison de l'autre, occupé à presser cette infortunée à se décider à mourir par l'un ou par l'autre. Il lui signifia les

nouveaux ordres de son maître, et Violante en fut quitte pour la peur. Son bourreau partit incontinent avec le courrier qu'on lui avait dépêché, et rendit compte à son maître de ce qui s'était passé.

Émeri, au comble de la joie, va trouver l'ambassadeur Phinée, s'excuse du mieux qu'il peut de la dureté qu'il avait exercée contre son ancien esclave, lui en demande mille pardons, et l'assure que si Théodore veut épouser sa fille, il sera enchanté de la lui donner. Phinée accueillit avec amitié ses excuses, et lui dit qu'il voulait si bien que son fils épousât sa fille, qu'en cas de refus de sa part il consentait que l'arrêt eût son entière exécution. Les deux pères ainsi d'accord, allèrent trouver Théodore, qui n'était pas encore revenu des frayeurs de la mort. A peine lui eurent-ils annoncé qu'il ne tenait qu'à lui d'avoir Violante pour femme, qu'il oublia tous ses maux pour faire éclater sa joie. Il répondit qu'il ne demandait pas mieux, et qu'il allait être, par cette faveur, le plus heureux des hommes. On envoya pareillement savoir de Violante, si elle voulait Théodore pour époux. La belle, qu'on avait instruite de tout ce qui était arrivé, passa de la douleur à la plus vive satisfaction, et répondit qu'on ne pouvait pas lui faire un plus grand plaisir que de l'unir à Théodore. Tout étant ainsi disposé, le mariage fut arrêté le même jour, et consacré par une fête des plus brillantes, au grand contentement de tous les citoyens. La célébration des noces fut remise au retour de Phinée, qui ne pouvait différer plus longtemps son départ pour Rome. Violante, qui avait donné une nourrice à son enfant, ne tarda pas à se rétablir, et redevint plus belle que jamais. Elle fut à peine relevée de ses couches que Phinée fut de retour de Rome. Elle s'empressa de lui rendre les devoirs qu'on doit à un beau-père. L'ambassadeur, charmé d'avoir une bru si belle et si honnête, la traita comme sa propre fille, et fit célébrer ses noces avec une magnificence dont on n'avait pas vu d'exemple depuis longtemps. Quelques jours après, il remonta sur sa galère, emmenant avec lui son fils, sa belle-fille et leur enfant. Ils arrivèrent à Lajasse, sans aucun accident, où les deux époux coulèrent une vie tranquille et délicieuse dans le sein de l'amour.

NOUVELLE VIII. — L'ENFER DES AMANTES
CRUELLES.

Aussitôt que madame Laurette eut cessé de parler, madame Philomène, par ordre de la reine, prit la parole, et commença ainsi : Si la compassion, mes aimables Dames, est une vertu qu'on loue beaucoup dans notre sexe, la cruauté en revanche est un vice qu'on ne nous pardonne point, et que la justice divine punit toujours rigoureusement. C'est ce que je vais vous faire voir par une nouvelle aussi touchante qu'agréable, afin que vous appreniez, par cet exemple, à n'être point cruelles.

Il y avait autrefois à Ravenne, ville très ancienne de la Romagne, un grand nombre de gentilshommes, parmi lesquels on distinguait un jeune homme nommé Anastase des Honnêtes, qui, par la mort de son père, et celle d'un de ses oncles dont il avait hérité, se trouvait puissamment riche. Il était déjà dans l'âge de se marier, lorsqu'il devint amoureux d'une jeune fille de messire Paul des Traversaires, d'une maison bien plus ancienne et plus illustre que la sienne. Il ne désespéra pas néanmoins de s'en faire aimer, et mit tout en usage pour lui plaire ; mais il eut la douleur de voir ses soins mal accueillis ; on ne lui tenait compte de rien, et plus il était attentif à faire sa cour, plus la belle se montrait dédaigneuse. Elle était si sottement fière de sa naissance qu'elle eût cru s'avilir en aimant un homme d'une noblesse moins ancienne que celle de sa maison. Aussi Anastase ne put-il jamais parvenir à se rendre agréable à ses yeux ; il suffisait qu'il parût désirer une chose pour qu'elle la refusât. Ces rigueurs soutenues désespéraient le jeune homme, au point qu'il lui vint plusieurs fois l'idée de se donner la mort. Il l'aurait même fait s'il n'eût cru flatter par là son inhumaine. Il crut donc qu'il ferait mieux de l'abandonner, de ne plus penser à elle, ou

de n'y penser que pour tâcher de la haïr. Vain projet : un cœur fortement épris ne renonce pas facilement à l'objet qui l'a enflammé; plus il trouve de résistance, plus le feu qui l'agite devient violent. Anastase ne pouvant donc se détacher de l'ingrate, continue ses folles dépenses et ses assiduités. Ses parents, qui voyaient dépenser inutilement son bien et sa santé, lui représentèrent son extravagance, et lui conseillèrent de quitter Ravenne jusqu'à ce que l'absence l'eût guéri d'une passion qui ne pouvait manquer de le ruiner, et peut-être de le conduire au tombeau. Ce malheureux amant ne put prendre de longtemps sur lui de suivre un avis aussi sage; mais enfin, pressé, sollicité par tous ses amis, il leur promit de s'éloigner de Ravenne, et fit de grands préparatifs de voyage, comme s'il eût été question d'aller en France, ou en Espagne, ou dans quelque autre pays éloigné. Quand tout fut disposé, il part avec quelques-uns de ses amis, et s'en va à une campagne, nommée Chiarcio, qui n'est qu'à une lieue et demie de Ravenne. Il y fit dresser plusieurs tentes qu'il meubla magnifiquement, et dit à ses amis qu'il voulait demeurer là, et qu'ils pouvaient retourner à la ville s'ils le jugeaient à propos. Fixé dans ce lieu champêtre, il ne songea qu'à mener une vie joyeuse, faisant plus de dépense que jamais et tenant table ouverte à tous allants et venants. C'était tous les jours nouvelle compagnie et nouveaux plaisirs.

Pendant qu'il cherchait ainsi à dissiper son chagrin, loin de l'objet qui le causait, un vendredi du commencement de mai qu'il n'avait personne, et qu'il se promenait, accompagné de quelques domestiques, les cruautés de sa maîtresse lui revinrent dans l'esprit, et l'occupèrent si fort qu'il ordonna à ses gens de le laisser seul pour pouvoir rêver plus à son aise. Sa rêverie le mena insensiblement jusque dans un bois planté de pins. Il avait fait plus d'un quart de lieue dans cette forêt, sans s'en apercevoir, et l'heure du dîner était déjà passée, lorsque tout occupé de celle qu'il aimait, il crut entendre la voix d'une femme qui poussait des plaintes et des cris douloureux. Ce bruit l'arrache à sa profonde rêverie : il lève la tête, prête une oreille attentive, et est fort surpris de voir que les cris partent du milieu du bois. Il le fut bien davantage lorsque, après avoir porté ses regards de tous côtés, il vit venir à lui, à travers des brous-

sailles, une belle et jeune femme nue, échevelée, ayant le bas de son corps déchiré et sanglant, poursuivie par deux gros mâtins qui la mordaient presque à chaque moment, et dont l'approche lui faisait jeter des cris lamentables. Un moment après il vit paraître un cavalier fort basané, monté sur un cheval noir, le visage enflammé de colère, tenant une lance à la main, courant après elle, l'accablant d'injures, et la menaçant de la tuer. Ce spectacle remplit tout à la fois le cœur d'Anastase d'étonnement, d'horreur et de pitié. Ému de compassion pour cette femme, son premier mouvement fut de la secourir; mais se trouvant sans armes, il coupe une branche d'arbre et se met au-devant des chiens. Le cavalier lui cria de loin : Anastase, c'est en vain que tu voudrais défendre cette méchante femme; il faut qu'elle subisse la punition qu'elle mérite. Dans ce même moment, les chiens l'ayant saisie par les flancs, la renversèrent à terre. Le cavalier descend presque aussitôt de cheval, et s'approche de cette infortunée. J'ignore qui vous êtes, lui dit Anastase, et d'où vous me connaissez; mais je ne saurais m'empêcher de vous dire que c'est une grande lâcheté à un homme armé de vouloir tuer une femme nue, et sans défense, et de la faire ainsi chasser comme une bête féroce. Vous avez beau vouloir m'arrêter, je la défendrai de toutes mes forces, dût-il m'en coûter la vie. Tu sauras, mon cher Anastase, répliqua le cavalier, que je naquis dans la même ville que toi; et je me souviens que tu étais encore bien jeune lorsque tu fus nommé Gui des Anastases. Tu sauras aussi que j'étais alors plus amoureux de cette femme que tu ne l'es aujourd'hui de la fille de Paul des Traversaires. Elle me traita si cruellement, et avec tant de fierté, que je me tuai de désespoir du même javelot que tu vois, et je fus condamné aux enfers. Cette ingrante ne jouit pas longtemps du plaisir que lui causa ma mort; elle mourut bientôt après: et parce qu'elle ne s'était point repentie de m'avoir traitée avec tant de rigueur et de cruauté, elle fut damnée aussi bien que moi. Il nous a été imposé pour peine, à elle de fuir devant moi, et à moi qui l'ai tant aimée pendant ma vie, de la poursuivre comme ma plus grande ennemie dans l'équipage où tu me vois. Toutes les fois que je l'atteins, je la perce de cette lance, je lui arrache le cœur, ce cœur qui fut toujours dur et insensible pour moi, et j'en fais ensuite

la curée à ces chiens, comme tu vas le voir dans un moment. Cette opération faite, il plaît à la justice divine de la ressusciter un moment après : alors elle se relève, recommence à fuir tout de nouveau ; et moi, précédé de ces gros mâtins, je continue à la poursuivre. Tous les vendredis à la même heure, je l'atteins ici, où je lui fais subir le supplice dont je viens de parler. Ne pense pas que nous soyons en repos les autres jours : je ne cesse point de la suivre et je l'éventre dans tous les lieux où elle a fait ou machiné quelque chose contre moi. De son plus tendre ami, je suis devenu son persécuteur et son bourreau : ce qui durera autant d'années qu'elle m'a fait souffrir de mois. Laisse-moi donc exécuter la volonté du souverain vengeur du crime, et ne t'avise point d'y mettre obstacle, parce que tes efforts seraient inutiles et qu'il pourrait t'en mal arriver. Anastase entendant un pareil discours, sentit plusieurs fois ses cheveux se dresser sur sa tête. Les derniers mots surtout l'intimidèrent si fort qu'il recula de frayeur. Il s'arrêta toutefois pour voir ce qui arriverait, et frémissant d'horreur, il vit le cavalier, tenant sa lance en arrêt, fondre comme un lion enragé sur cette malheureuse, qui, à genoux et les mains levées vers le ciel, lui demandait à grands cris miséricorde. Il lui enfonça de toute sa force sa lance dans l'estomac, et la perça d'outre en outre. Il lui ouvrit ensuite le sein, lui arracha le cœur et les entrailles, et les jeta aux chiens affamés qui les dévorèrent incontinent. Un moment après, cette jeune victime se relève et se remet à fuir du côté de la mer, les chiens toujours attachés à sa poursuite. De son côté, le cavalier remonte à cheval, et court de nouveau après elle avec tant de vitesse qu'Anastase les eut bientôt perdus de vue.

Il est aisé de se figurer la situation où un pareil spectacle dut le plonger. Son cœur était partagé entre l'horreur et la compassion. Revenu à lui-même, il pensa que cette aventure pourrait lui être utile, puisque la scène s'en renouvelait tous les vendredis. Il en remarqua le lieu et s'en retourna chez lui tout pensif.

Deux ou trois jours après, il envoya querir à Ravenne plusieurs de ses parents et de ses amis. Vous m'avez longtemps pressé, leur dit-il, de ne plus songer à l'inhumaine qui me déteste et de cesser les folles dépenses que j'ai faites à son sujet ; me voilà enfin une fois pour toutes prêt à suivre

votre conseil, si vous voulez m'accorder la grâce que je vais vous demander : c'est d'engager messire Paul des Traversaires, sa femme, sa fille, et autant de leurs parents qu'il sera possible, à venir dîner dans ma solitude vendredi prochain. Je vous ferai connaître ce jour-là les raisons qui m'engagent à les attirer chez moi. La chose paraissant facile aux amis d'Anastase, ils lui promirent de lui donner cette satisfaction, et ne furent pas plutôt retournés à la ville qu'ils se mirent en devoir de la lui procurer. La demoiselle seule fit quelque difficulté ; cependant elle se laissa gagner par les autres dames qui devaient être de la partie.

Pendant ce temps-là, Anastase avait fait dresser des tentes dans le bois planté de sapins. La table fut mise précisément vis-à-vis l'endroit où s'était passée la scène effrayante dont il avait été témoin. Il plaça les convives de manière que sa maîtresse se trouvât la plus à portée de voir ce spectacle. Le repas fut des plus magnifiques et des plus somptueux. Il était déjà fort avancé lorsqu'on entend des cris plaintifs poussés par une femme. Tout le monde est étonné, et chacun demande ce que c'est. Les cris redoublent : on se lève, on regarde de tous côtés, et bientôt on aperçoit la jeune fille poursuivie par les chiens et par le cavalier. D'abord grandes menaces de la part des spectateurs contre les chiens, et ensuite contre l'homme qui semblait les exciter ; mais celui-ci leur ayant parlé comme à Anastase, les fit non seulement reculer, mais les glaça de surprise et de crainte, lorsqu'il renouvela en leur présence ce qui s'était passé le vendredi précédent. Les dames de la compagnie, dont plusieurs étaient parentes, soit du cavalier, soit de la jeune fille, et qui se souvenaient encore de l'amour malheureux et de la triste fin du jeune homme, furent aussi touchées de ce spectacle douloureux que si elles en eussent été le sujet. Mais il n'y en eût point qui le fût autant que la maîtresse d'Anastase : elle avait tout vu et n'avait perdu aucune parole du récit du cavalier. Il lui fut facile de juger que cette aventure l'intéressait plus que toute autre, en se rappelant la dure insensibilité avec laquelle elle avait reçu les soins et les assiduités d'un jeune homme qui l'adorait. Elle en fut si frappée qu'il lui semblait déjà qu'elle fuyait devant lui, et que les chiens la poursuivaient et lui déchiraient les fesses. Elle passa le reste du jour dans de profondes rêveries, et la nuit dans de cruelles

appréhensions : enfin elle ne put recouvrer sa tranquillité qu'après s'être reproché son inhumanité et s'être résolu de passer de la haine à l'amour. Elle ne s'en tint point là. A peine fut-il jour, qu'elle envoya secrètement à Anastase une servante qui avait sa confiance, pour le prier de la venir voir, et l'assurer qu'elle était décidée à le payer du plus tendre retour. Anastase s'étant rendu à l'invitation, la belle lui dit d'un air passionné qu'elle était prête à faire tout ce qui pourrait lui être agréable. Le jeune homme répondit qu'il était enchanté de ces nouveaux sentiments, et que comme ses intentions avaient toujours été honnêtes, il ne voulait rien d'elle que par la voie du mariage. La demoiselle, qui ne demandait pas mieux, admira sa générosité, et se chargea d'en faire elle-même la proposition à son père et à sa mère, qui consentirent de bonne grâce à cette union. Les noces furent célébrées bientôt après, et les deux époux vécurent longtemps ensemble et dans la plus parfaite intelligence. Tel fut l'heureux effet de cette peur ; mais le plus remarquable de l'histoire, c'est que depuis cette aventure les dames de Ravenne furent plus douces, plus sensibles, et beaucoup plus complaisantes pour leurs amants.

NOUVELLE IX. — LE FAUCON.

Quand madame Philomène eut achevé sa nouvelle, la reine voyant que c'était à elle à raconter la sienne, à cause du privilège réservé à Dionéo, dit d'un air riant : c'est donc maintenant à moi, Mesdames, à vous entretenir. L'histoire que je vais vous dire est en partie semblable à celle que vous venez d'entendre : elle vous fera voir combien vos complaisances et vos bons procédés ont de pouvoir sur les cœurs et les esprits bien faits, et vous apprendra à être libérales quand il s'agit de récompenser des hommes qui méritent de l'être, sans attendre que la fortune dispose de vos biens ; car

elle ne les distribue point avec discernement, mais le plus souvent au premier venu et à celui qui en est le moins digne.

Je commencerai par vous dire que je tiens l'anecdote dont je vais vous parler, de Cappe de Bourguèse Dominique, un de nos compatriotes, qui vivait il n'y a pas longtemps, dont la mémoire est encore en grande vénération parmi nous, et qui mérite de vivre éternellement dans l'estime des hommes, plutôt par ses qualités personnelles et ses vertus que par la noblesse de ses ancêtres. Ce bon seigneur, étant déjà sur ses vieux jours, prenait plaisir à s'entretenir souvent avec ses voisins des événements passés, et il narrait avec une grâce, un ordre, une facilité d'expression dont personne n'a jamais été doué comme lui. Parmi les différentes histoires qu'il racontait, voici celle qu'il se plaisait à répéter le plus souvent.

Il y eut autrefois à Florence un jeune gentilhomme fort riche, nommé Frédéric, fils de messire Philippe d'Albérigni, d'une maison illustre. L'art et la nature n'avaient rien épargné pour en faire un jeune homme accompli ; il n'avait point son pareil parmi la jeune noblesse toscane. Il devint amoureux, comme c'est assez l'ordinaire de ceux de son âge et de son rang, d'une dame de condition, nommée Jeanne, qui, de son temps, passait pour l'une des plus belles et des plus aimables femmes de Florence. Il n'épargna rien pour s'en faire aimer : festins, joutes, tournois, présents magnifiques, tout fut employé ; mais la dame, aussi vertueuse que belle, se souciait très peu d'être l'objet de toutes ces folles dépenses, et n'en méprisait pas moins le galant. Frédéric ne se rebuta point ; il continua le même train, et fit tant, par ses prodigalités déplacées, que, de tous ses grands biens, il ne lui resta plus qu'une petite métairie, dont le revenu modique suffisait à peine pour le faire vivre, et ne conserva de sa magnificence passée qu'un faucon, excellent pour la chasse. Quoique plus amoureux que jamais de celle pour qui il s'était ruiné, voyant qu'il ne pouvait plus vivre décemment à la ville, il prit le parti de se retirer à la métairie qui lui restait. Il y chassait avec son faucon le plus souvent qu'il pouvait, autant pour tâcher de s'étourdir sur la misère qu'il n'imputait qu'à lui-même que pour ne point s'abaisser à demander du secours à personne.

Il menait depuis quelque temps ce nouveau genre de vie, lorsque le mari de madame Jeanne tomba malade et mourut. Il n'eut que le temps de faire son testament, par lequel il institua son fils, déjà un peu grand, héritier de tous ses biens, qui étaient immenses ; et en cas que l'enfant vint à mourir sans hoir légitime, les substitua à sa femme, qu'il avait aimée avec tendresse.

La belle saison étant venue, la veuve alla, selon sa coutume, passer l'été à la campagne, à une maison qu'elle avait dans le voisinage de celle de Frédéric. A la faveur du voisinage, le petit enfant qui se plaisait à rôder eut bientôt fait connaissance avec lui ; il le visitait fréquemment, aimant à s'amuser avec ses chiens et ses oiseaux. Il eut occasion de voir son faucon, dont il avait beaucoup entendu parler. Cet oiseau lui plut tellement qu'il en eut envie ; mais il n'osait le demander, sachant que Frédéric lui était fort attaché. Le chagrin de ne pouvoir posséder ce qu'il désirait le mina si fort qu'il en tomba malade. Il fit connaître à sa mère la cause de son mal en ces termes : Ah ! ma chère maman, si vous pouviez me faire avoir le faucon de Frédéric, je sens que je serais bientôt guéri. La dame fut quelques moments à rêver et à réfléchir sur ce qu'elle devait faire : elle savait que Frédéric l'avait longtemps aimée, qu'il s'était ruiné en son honneur, et qu'elle s'était toujours montrée insensible à ses empressements. Comment, disait-elle en elle-même, comment oser demander ce faucon, qui est, dit-on, le meilleur qu'il soit possible de voir, et qui d'ailleurs fait vivre et subsister son maître ? Serais-je assez peu raisonnable pour vouloir en priver un gentilhomme qui n'a dans ce monde d'autre plaisir que celui-là ? Ces réflexions la tenaient dans une grande perplexité, quoiqu'elle fût bien certaine d'avoir l'oiseau, si elle le demandait. Ne sachant donc que répondre à son fils, elle garda le silence ; mais l'enfant, toujours malade, toujours chagrin, refuse tout ce qu'on lui offre, et dit qu'il veut avoir le faucon. Enfin, l'amour maternel l'emportant sur toute considération, sa mère, résolue de le satisfaire à quelque prix que ce fût, prend le parti de lui dire qu'il aura cet oiseau, et se détermine effectivement à aller elle-même le demander. Ne te chagrine plus, lui dit-elle, songe seulement à te rétablir ; je te promets que la première chose que je ferai demain matin sera d'aller chercher le

faucon pour te l'apporter. Cette promesse fit tant de plaisir à l'enfant que le soir même il se trouva beaucoup mieux. Le lendemain, la dame, accompagnée seulement d'une autre femme, alla, en se promenant, à la petite maison de Frédéric. Lorsqu'elle y arriva, il était par hasard dans son jardin occupé à le faire arranger, parce que ce jour-là le temps n'était guère propre pour la chasse au faucon. Elle se fait annoncer, disant qu'elle désire lui parler. On se figure aisément quelle dut être sa surprise lorsqu'on lui dit le nom de la dame qui le demandait. Transporté de joie, il court au plus vite la recevoir et la salue très respectueusement du plus loin qu'il l'aperçoit. Madame Jeanne, de son côté, va au-devant de lui, et le salue de la manière la plus honnête et la plus gracieuse. Après les compliments d'usage : Seigneur Frédéric, lui dit-elle, je viens ici pour vous récompenser des soins que vous avez perdus lorsque vous m'aimiez un peu plus que de raison ; et la récompense, c'est que je viens avec madame vous demander à dîner. Il ne me souvient pas, Madame, lui répondit-il avec douceur et modestie, d'avoir fait aucune perte pour vous ; au contraire, vous m'avez procuré de si grands avantages, que si jamais on m'a reconnu quelque mérite, c'est aux sentiments que vous m'avez inspirés que j'en ai l'obligation. La grâce que vous me faites aujourd'hui m'est si précieuse et flatte si fort mon cœur que, quoique je sois pauvre, je ne voudrais pas la changer contre les biens que j'ai perdus.

Après lui avoir fait ce compliment, il la reçut dans son petit réduit, et la conduisit ensuite dans son jardin. Ne sachant qui lui donner pour lui faire compagnie, il la laissa avec la jardinière et la dame qui l'avait accompagnée, pendant qu'il était allé préparer le dîner. Cet honnête gentilhomme n'avait jamais si bien senti les désagréments de la pauvreté que dans ce moment, où il se trouvait si peu en état de recevoir une personne si chère à son cœur : il aurait voulu la régaler, et il se trouvait ce jour-là dépourvu de tout. Il enrageait de dépit, maudissait sa fortune, et courait çà et là comme un homme qui ne sait où donner de la tête. Le plus fâcheux, c'est qu'il n'avait ni sou ni maille, ni effets sur lesquels il pût emprunter. Cependant l'heure du dîner approchait et il n'avait encore rien préparé, quoiqu'il en eût eu tout le temps. Il ne savait à quoi se résoudre, lors-

que, jetant les yeux sur son faucon, qui se tenait tranquillement perché dans sa loge, il se détermine à en faire le sacrifice, pour avoir du moins quelque chose d'honnête à servir à la charmante veuve qui l'honorait de sa visite. Il le prend donc, lui tord le cou, le plume et le met à la broche. Quand tout fut prêt, il retourna gaiement au jardin pour engager la dame et sa compagnie à venir se mettre à table. Le repas fini, et après une assez longue conversation des plus amusantes, madame Jeanne crut qu'il était temps de lui découvrir le motif de sa visite, et lui parla en ces termes :

Si vous vous souvenez encore, seigneur Frédéric, de tout ce que vous avez fait pour moi, et de ma grande retenue, qui vous a peut-être fait penser que j'avais l'âme dure et sauvage, je ne doute pas que vous ne soyez étonné de ma présomption, lorsque vous apprendrez le véritable sujet qui m'a amenée chez vous. Cependant si vous aviez des enfants, ou que vous en eussiez eu, comme vous connaissiez alors quelle est la force de la tendresse paternelle, je suis assurée que vous m'excuseriez. Mais vous n'en avez point ; et moi qui en ai un, je ne puis me soustraire aux lois communes à toutes les mères : c'est ce qui me force, contre toute raison, contre ma propre volonté, à vous demander une chose que je sais que vous estimez beaucoup et à bon droit, puisqu'elle est la seule consolation que la fortune vous ait laissée : en un mot, c'est votre faucon que je vous demande. Mon fils est malade ; il a une si grande envie de l'avoir que je crains fort, si je ne lui apporte, que sa maladie n'empire et que le chagrin ne le fasse mourir : c'est pourquoi je vous conjure, non par votre amitié, car vous ne m'endez point, mais par cette bonté de cœur, cette bienfaisance généreuse qui ne s'est jamais démentie, et qui vous distingue si supérieurement des autres hommes ; je vous conjure, dis-je, de m'accorder la grâce que je vous demande. Mon fils vous devra la santé, peut-être la vie, et vous allez par ce bienfait acquérir des droits éternels sur son cœur et sur le mien.

Fédéric ne pouvant satisfaire les désirs de la dame, puisqu'elle avait mangé ce qu'elle lui demandait, se mit à pleurer avant de pouvoir répondre une seule parole. La dame crut que le chagrin de perdre son faucon était la cause de

ses larmes : elle fut sur le point de se rétracter ; cependant elle attendit la réponse qu'il lui ferait quand il aurait cessé de pleurer. Madame, lui dit-il, depuis le premier moment que j'ai été épris de vos charmes, j'ai reconnu que la fortune m'a été contraire en bien des choses, et je me suis plaint de ses rigueurs ; mais tous les revers que j'ai éprouvés ne sont rien en comparaison de ce qu'elle me fait souffrir aujourd'hui ; il m'en restera toujours une vive amertume dans l'âme. Eh ! pouvait-elle me porter un coup plus sensible, plus cruel, quand je considère que vous vous êtes donné la peine de vous rendre en cette chaumière, où vous n'auriez certainement pas daigné venir quand j'étais riche, et que vous me demandez une chose qu'il m'est absolument impossible de vous donner ? Cruelle fortune, ne cesseras-tu donc jamais de me persécuter ! J'ai souffert patiemment toutes mes disgrâces ; mais je vous avoue, Madame, que celle-ci m'accable : je n'ai plus de faucon. Aussitôt que vous m'avez fait la grâce de me dire que vous veniez dîner avec moi, sensible à cette grande faveur, j'ai pensé qu'il fallait, selon mon petit pouvoir, vous offrir un mets plus délicat que ce qu'on sert ordinairement pour d'autres personnes. Je me suis souvenu du faucon ; j'ai pensé qu'il serait assez bon pour vous être présenté ; je l'ai tué sans balancer, quelque excellent qu'il fût pour la chasse, et vous l'ai fait servir à dîner. Mais puisque vous désiriez l'avoir vivant, je ne me consolerais jamais de vous l'avoir donné à manger. Je ne le vois que trop, il est de ma malheureuse destinée de ne pouvoir rien faire qui vous soit agréable. Après ces paroles, pour la convaincre qu'il était loin de lui en imposer, il fit apporter les plumes, les serres et le bec de l'oiseau.

Madame Jeanne le blâma fort d'avoir tué un faucon d'un tel prix pour le lui servir à manger ; mais dans le fond de son âme, elle lui sut un gré infini de sa générosité, que le malheur et la misère n'avaient pu lui faire perdre. Je vous tiendrai compte toute ma vie, lui dit-elle ensuite, de ce sacrifice, de quelque manière que la Providence dispose de mon fils. Se voyant donc sans espoir d'avoir le faucon, elle prit congé de Frédéric, le remercia de son honnêteté et de ses bonnes intentions, et s'en retourna fort triste, rêvant à ce qu'elle dirait à son enfant pour le consoler du malheur qui était arrivé. Elle le trouva plus malade et eut la douleur

de le voir mourir quelques jours après, soit que le chagrin de n'avoir pu avoir le faucon eût empiré son état, soit que sa maladie fût mortelle de sa nature.

Cette mort affligea beaucoup la dame. Après avoir donné quelques jours à ses larmes, elle se vit sollicitée, par ses frères, à se remarier, parce qu'elle était encore jeune et fort riche. Elle n'en avait pas trop envie; mais se voyant tous les jours pressée par ses parents et ses amies, elle se ressouvint de l'honnêteté, de la constance, de la générosité de Frédéric, qui avait tué son faucon pour lui donner à diner. Je demeurerais volontiers veuve, dit-elle à ses parents, si cela vous faisait plaisir; mais puisque vous voulez que je me remarie, je vous préviens que je n'accepterai jamais pour époux que Frédéric d'Albérigni. Que dites-vous là, s'écrièrent ses frères, en se moquant d'elle? Parlez-vous sérieusement? nous ne pouvons le croire. Ignorez-vous que ce gentilhomme est aujourd'hui dans la plus affreuse misère? Je le sais, répliqua-t-elle; mais j'aime mieux un homme qui ait besoin de richesses, que des richesses qui aient besoin d'un homme. Ses frères la voyant décidée à ne pas prendre d'autre mari que celui-là, ne pouvant d'ailleurs se dissimuler que Frédéric ne fût un très honnête gentilhomme, consentirent qu'elle l'épousât, tout pauvre qu'il était. Le mariage se fit avec beaucoup de magnificence. Le nouvel époux, que l'adversité avait rendu sage, se voyant, pour la seconde fois, à la tête d'une grande fortune, devint économe, et passa avec celle qu'il avait si longtemps aimée, des jours heureux dans les plaisirs et dans la plus tendre et la plus parfaite union.

NOUVELLE X. — LE COCU CONSOLÉ.

La reine ayant achevé le récit de sa nouvelle, tous bénirent le ciel d'avoir enfin récompensé la constante générosité de Frédéric. Dionéo, qui n'attendait jamais qu'on lui commandât de parler, prit la parole en ces termes :

Je ne sais si c'est un vice d'éducation parmi les hommes, ou si c'est un travers qu'ils tiennent de la nature, d'être frappés plus vivement et d'une manière plus agréable des actions déshonnêtes et criminelles, que de celles qui sont décentes et louables. Ce qui est certain, mes belles Dames, c'est que les gaillardises que je vous ai débitées jusqu'à présent ne m'ont été inspirées que par le désir que j'ai de vous égayer et de vous divertir plus que ne le font les autres. Je vais tâcher de le faire encore par la nouvelle que vous allez entendre. Je ne vous cacherai point, Mesdames, que le sujet n'en est pas trop honnête à certains égards ; mais il pourra vous amuser, et c'est assez pour que je vous la raconte sans crainte. Vous pourrez faire, d'ailleurs, en l'écoutant, ce que vous faites quand vous vous trouvez dans un jardin émaillé de fleurs, ou à la vue d'une belle rose, vous avancez vos mains délicates pour la cueillir, en laissant de côté les épines. Vous laisserez également à l'écart l'infamie d'un des personnages dont je vais vous entretenir, pour ne vous amuser que des fourberies galantes de sa femme, et prendre part au malheureux événement qui l'a démasquée aux yeux de son méprisable mari.

Il n'y a pas longtemps qu'à Pérouse vivait un homme fort riche, nommé Pierre Vinciolo, fort connu pour aimer les plaisirs ; mais soupçonné d'indifférence pour ceux que les femmes procurent. Afin de détruire dans l'esprit de ses compatriotes ces soupçons qui n'étaient que trop fondés, il prit le parti de se marier, et épousa une demoiselle bien propre à le ramener dans le bon chemin. Elle était jeune, grande, robuste, les yeux vifs, le poil ardent, d'une complexion, en un mot, qui eût demandé deux maris au lieu d'un. Malheureusement pour elle, celui qu'elle venait d'épouser n'était rien moins que disposé à bien remplir les devoirs naturels du mariage ; son goût et son penchant l'éloignaient des femmes ; de sorte qu'il ne couchait avec la sienne que le moins qu'il pouvait, et seulement pour lui donner le change sur le vice honteux dont il était entiché. Cette conduite ne contentait point la dame, qui était gourmandée par son tempérament. Comme elle ne pouvait soupçonner son mari d'impuissance, puisqu'il était vigoureux et à la fleur de son âge, elle se douta de sa dépravation

et commença à se fâcher. Elle débuta par les reproches et finit par des injures. C'étaient tous les jours nouveaux débats, nouvelle guerre dans le ménage : enfin voyant que toutes ces querelles n'aboutissaient qu'à altérer sa santé, sans pouvoir réformer son indigne mari, elle résolut de le punir de son indifférence. Puisque ce malheureux, dit-elle en elle-même, ne me rend point le devoir auquel il est obligé par le mariage, et qu'il m'abandonne ainsi à la fleur de mon âge pour satisfaire un mauvais penchant, il est juste que je me pourvoie de quelque galant qui me dédommage des plaisirs dont il me prive. Je ne lui ai apporté une bonne dot, et ne l'ai accepté pour mari que parce que j'ai cru qu'il était homme, et qu'il aimait ce que les autres aiment et doivent aimer. Il savait que j'étais femme ; il ne devait donc pas me prendre puisqu'il n'aimait pas mon sexe. O l'infâme ! Non, je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir ainsi trompée. Si j'avais voulu renoncer aux plaisirs du monde, je me serais faite religieuse ; mais puisque je n'y ai point renoncé, pourquoi en serais-je privée ? Dois-je laisser passer ma jeunesse sans jouir de son plus bel apanage ? Quand je serai vieille, on ne voudra plus de moi. Mettons donc le temps du jeune âge à profit, afin de nous épargner des regrets inutiles quand cet heureux âge sera passé. Il m'en donne lui-même l'exemple. Mon infidélité sera moins criminelle que la sienne : je ne blesserai que les lois de convention, au lieu que lui blesse en même temps ces lois et celles de la nature.

La tête remplie de ces louables idées, elle ne songea qu'aux moyens d'exécuter son projet, en tâchant néanmoins de ne pas se compromettre dans l'esprit de son mari. Elle s'adressa, pour cet effet, à une vieille entremetteuse, qu'on aurait prise pour une sainte, à n'en juger que par l'extérieur. Cette femme avait toujours le chapelet au poing, et passait la plus grande partie du temps dans les églises : elle n'ouvrait la bouche que pour bénir le seigneur, louer la vie des saints, ou parler des plaies de S. François : en un mot, on l'aurait canonisée sur sa mine. La belle prit son temps pour s'ouvrir à cette bonne hypocrite : elle lui conta son cas et ce qu'elle se proposait d'exécuter. Ma fille, répondit la vieille béate, j'approuve votre dessein, et quand votre mari serait moins coupable, vous feriez très bien de mettre à profit les instants précieux de votre jeunesse. Pour toute

femme qui a du jugement, il n'est point de regret plus cuisant que celui d'avoir perdu le fruit de ses belles années. Une femme âgée n'est bonne à rien ; je le sais par ma propre expérience. Dieu sait aussi si je regrette tous les moments que j'ai perdus quand j'étais dans mon printemps. Ce n'est pas que je n'aie tiré ma bonne part des plaisirs de la vie, je n'ai pas été si sotté de m'en sevrer ; mais j'aurais pu en prendre encore davantage ; et quand je m'en souviens, vous ne sauriez croire combien je me reproche de ne l'avoir pas fait. A présent que je suis vieille, personne ne me regarde ; on trouve que je ne suis bonne à rien, et j'aurais de la peine à trouver quelqu'un qui voulût seulement me donner un verre d'eau, ou le recevoir de ma main. Il n'en est pas ainsi des hommes ; ils ont mille ressources à tout âge, et sont bons à mille choses, même à celle qui nous touche le plus : car j'ai remarqué que les vieux, à cet égard, valent souvent mieux que les jeunes. Pour nous autres femmes, nous ne sommes bonnes que pour l'œuvre amoureuse et pour faire des enfants ; ce n'est que pour cela qu'on nous aime, et ce n'est même que pour cette fin que la nature nous a créées. Vous n'en douterez point, si vous faites attention que nous sommes toujours prêtes à cette jolie besogne, tandis que les hommes sont privés de cette faculté : aussi une femme est-elle capable d'épuiser plusieurs galants, tandis que plusieurs galants peuvent à peine rassasier une seule femme. Puisque donc nous ne sommes dans ce monde que pour les plaisirs amoureux, vous ferez très sagement, je vous le répète, de payer votre mari de la même monnaie qu'il vous paie, afin que lorsque vos charmes seront éclipsés, vous n'ayez pas à vous reprocher de n'avoir pas profité de votre temps. Nous n'avons d'avantages et de plaisirs ici-bas qu'autant que nous savons en prendre, surtout nous autres femmes qui sommes moins libres que les hommes. Songez, ma fille, que lorsque la fraîcheur de votre teint aura fait place aux rides de l'âge, vous serez délaissée de tout le monde : on vous fuira comme un objet ennuyeux et dégoûtant, et vous vous verrez reléguée à la cuisine pour y tenir compagnie au chat, ou pour y compter les pots et les écuelles. On fera alors des plaisanteries sur votre figure ; on s'amusera de vos défauts, et on poussera peut-être la raillerie et l'insulte jusqu'à vous chanter la chanson dont le

refrain est : *Aux jeunes les bons morceaux, et les rebuts aux vieilles*. Pour faire court, ma chère dame, et ne pas abuser plus longtemps de votre patience, j'ose vous dire que vous ne pouviez pas vous adresser mieux qu'à moi pour seconder votre projet. Il n'y a point d'homme si haut placé, à qui je ne dise tout ce qu'il faut ; ni si sauvage ou si dur, que je n'apprivoise ; ni si retors, que je ne puisse amener à mes fins : vous n'avez donc qu'à me faire connaître celui que vous trouvez à votre gré, et reposez-vous sur moi pour le reste. Toute la grâce que je vous demande, est de vous souvenir de moi dans l'occasion : je suis une pauvre femme qui ai besoin qu'on me fasse du bien. Si vous soulagez ma misère, je vous servirai avec zèle ; vous pouvez même être assurée d'avoir part désormais à toutes mes prières, afin que le Seigneur vous comble de ses grâces, et fasse paix et miséricorde à tous vos amis trépassés.

Tel fut le long discours de la vieille. Il tardait à la jeune femme qu'elle eût achevé de parler, pour lui dire que si elle venait à rencontrer un jeune homme qui passait fréquemment dans son quartier, et dont elle lui fit le portrait, elle tâchât de l'aborder pour savoir s'il serait homme à profiter d'une bonne fortune. Après cette instruction, elle lui donna un morceau de viande salée et la congédia.

La bonne vieille sut si bien s'y prendre qu'elle ne tarda point à lui amener le jeune homme. Quelques jours après, elle lui en procura un second, puis un troisième, puis d'autres encore, selon la fantaisie de la jeune dame, qui, à ce qu'on voit, aimait le changement. Elle ne laissait pas de prendre des mesures pour dérober son nouveau genre de vie à la connaissance de son mari, quelques torts qu'il eût envers elle.

Comme elle était de bon appétit, elle multipliait et prolongeait tant qu'elle pouvait les visites des galants, afin de mettre le temps à profit, selon le bon conseil de la vieille entremetteuse. Un jour que son mari fut invité à souper chez un de ses amis, nommé Hercolan, elle crut devoir profiter de l'occasion pour engager la vieille à lui amener un jeune homme des plus beaux et des mieux faits de Pérouse, ce que celle-ci fit incontinent. La dame et le nouveau galant se sont à peine mis à table pour souper, que Vinciolo frappe à la porte, et crie qu'on lui ouvre. La belle, enten-

dant la voix de son mari qu'elle n'attendait pas si tôt, se crut perdue. Elle se met néanmoins en devoir de cacher l'amoureux, qui ne savait trop non plus que devenir. Soit qu'elle n'eût pas le temps de le cacher mieux, soit que la surprise l'empêchât de raisonner, elle le fit mettre dans une espèce de galerie, attendant à la salle où ils soupaient, sous une cage à poules, qu'elle couvrit d'un sac qu'elle avait fait ce jour-là. Pendant ce temps la servante, qui, comme on le sent très bien, était dans sa confiance, enferme ce qui était sur la table; et, cela fait, elle court ouvrir la porte à Vinciole. Quoi, vous voilà déjà, lui dit sa femme? Vous avez eu bientôt soupé. Je n'ai rien fait moins que cela, répondit le mari. Vous m'étonnez, reprit-elle; et d'où vient que vous n'avez pas soupé? Un accident qui a mis toute la maison d'Hercolan en désordre nous en a empêché. A peine nous étions-nous mis à table, lui, sa femme et moi, que nous avons entendu éternuer à quatre pas de nous. On y a fait peu attention la première fois; mais nous avons été fort surpris d'entendre le même bruit cinq ou six fois de suite, et même davantage. Ne voyant personne autour de nous, nous ne savions que penser, et nous étions dans le plus grand étonnement: alors Hercolan, qui était déjà de mauvaise humeur contre sa femme de ce qu'elle nous avait fait attendre un peu de temps à la porte, lui a demandé en colère ce que cela voulait dire. Comme elle ne lui répond rien et qu'elle paraît embarrassée, il se lève de table et va vers un escalier tout proche de la chambre où nous étions, sous lequel était un petit réduit fait de planches, d'où il lui a semblé que partait l'éternuement. La porte de cette espèce de cabinet, comme il y en a dans presque toutes les maisons, n'a pas été plutôt ouverte, qu'il en est sorti une puanteur insupportable. Nous avons déjà senti cette mauvaise odeur, et Hercolan s'en était plaint; mais sa femme s'était excusée, en disant que ce n'était autre chose que la vapeur d'un peu de soufre qu'elle avait brûlé pour blanchir du linge qu'elle avait étendu dans cet endroit, afin qu'il reçût la fumée qui y restait encore. Cette fumée s'étant un peu dissipée, Hercolan regarde dans cette cachette, et aperçoit celui qui avait éternué, et qui venait d'éternuer encore par la force du minéral dont la vapeur lui montait à la tête, et qui avait failli l'étouffer. Se tournant alors vers sa femme, je

vois à présent, lui a-t-il dit, pourquoi tu nous as tenu si longtemps à la porte. Ce procédé mérite une récompense, et je suis trop équitable pour te la refuser : elle sera si bonne que je me flatte que tu t'en souviendras toute ta vie. La femme, sur cela, a pris la fuite, et s'est sauvée je ne sais où, sans chercher seulement à se justifier. Hercolan, sans prendre garde qu'elle s'évadait, a dit plusieurs fois à l'éternueur de sortir promptement de sa niche; mais, comme il était plus mort que vif, il n'a pas branlé pour cela : il l'a pris par la jambe, et l'a traîné dehors; après quoi il est allé prendre son épée, à dessein de le tuer. La crainte d'être enveloppé dans un meurtre m'a fait courir au-devant de lui, et je l'ai empêché de lui porter le moindre coup. Mes cris et le bruit que je faisais pour défendre le coupable ont attiré quelques voisins qui, voyant le jeune homme à demi-mort, l'ont emporté je ne sais où. Voilà quel a été notre souper. J'avais à peine avalé le premier morceau lorsque cette scène a commencé : ainsi, juge si je dois avoir faim.

La dame connut par ce récit qu'elle n'était pas la seule femme qui eût des amoureux malgré les dangers auxquels ils s'exposent. Elle eût voulu, de tout son cœur, excuser la femme d'Hercolan; mais comme il lui semblait qu'en blâmant les fautes d'autrui elle se procurerait plus de facilité pour cacher les siennes, elle se mit à déclamer contre elle en ces termes : Voilà assurément une belle conduite ! Qui l'aurait cru ? Je la regardais comme la plus honnête, la plus vertueuse, la plus sainte de toutes les femmes. Fiez-vous après cela à ces dévotes qui ne font les mijaurées que pour mieux cacher leur jeu ! Mais qui pourrait tenter d'excuser celle-là, qui n'est ni jeune ni mal mariée. Il faut convenir qu'elle donne là un bel exemple aux autres femmes. Maudite soit l'heure où elle vint au monde ! puisse cette femme impure être elle-même un objet de malédiction, puisqu'elle vit dans le crime et dans le désordre ! L'indigne créature ! elle est la honte et l'opprobre de notre sexe. Est-ce donc là la récompense qu'elle réservait à l'honnêteté de son mari, de cet homme généralement respecté, qui avait pour elle toutes les complaisances et tous les égards possibles ? L'ingrate n'a pas craint de le déshonorer, pour prix de ses bienfaits, et de se déshonorer elle-même sans pudeur ! Des femmes de cette trempe mériteraient d'être brûlées vives sans miséricorde.

Après avoir parlé de la sorte, et n'oubliant pas que son galant était encore sous la cage, elle dit à son mari qu'il était temps d'aller se coucher. Le mari, qui avait plus envie de manger que de dormir, lui demanda s'il n'était rien resté de son souper. De mon souper! répondit-elle : vraiment, nous avons coutume de faire grande chère quand tu n'y es pas. Tu me prends, je crois, pour la femme d'Hercolan... Va te coucher, te dis-je, tu mangeras demain de meilleur appétit.

Ce soir-là même, les fermiers de Vinciolo lui avaient apporté des denrées d'une de ses métairies, et avaient mis leurs ânes, sans les abreuver, dans une petite écurie qui joignait la galerie où le galant était en cage. Il arriva qu'un de ces ânes, pressé par la soif, se détacha et sortit de l'écurie, flairant par ci par là pour trouver de l'eau. Courant ainsi de côté et d'autre, il passa près de la cage sous laquelle était le jeune amoureux, et lui marcha sur les doigts qui débordaient un peu; car le pauvre diable avait été forcé, par la forme de la cage, de se tenir courbé sur le ventre, et de coller ses mains contre terre pour se soutenir avec moins de fatigue. La douleur qu'il sentit lui fit pousser un grand cri. Vinciolo l'entendit, et fut fort étonné, voyant qu'il ne pouvait venir d'ailleurs que de chez lui. Il sort de la chambre; et comme le galant continuait à se plaindre, parce que l'âne avait toujours les pieds sur ses doigts, il crie qui est là, et court droit à la cage. Il la lève, et trouve l'oiseau qui tremblait de tous ses membres dans la crainte que le mari irrité ne lui fit mal passer son temps. Mais Vinciolo l'ayant reconnu pour lui avoir fait longtemps et inutilement sa cour, se borna à lui demander ce qu'il venait faire dans sa maison. Il n'en eut, pour toute réponse, sinon qu'il le suppliait de ne lui faire aucun mal. Lève-toi, lui dit-il alors, et ne crains rien; mais à la condition que tu me diras comment et pourquoi tu es venu ici; ce que le jeune homme fit incontinent. Le mari, aussi joyeux d'avoir trouvé l'Adonis, que sa femme en était triste et affligée, le prit par la main, et le mena à son infidèle, qui était dans une crainte et un saisissement qu'il n'est pas possible d'exprimer. Eh bien! ma chère femme, lui dit-il en l'abordant, comment justifierez-vous ce trait-ci? Etes-vous d'avis, à présent, qu'on brûle toutes les femmes de la trempe de celle d'Hercolan? Fallait-il déclamer avec

tant de vivacité contre elle, quand vous étiez aussi coupable ? Faites-vous plus d'honneur à votre sexe ? Vous ne l'avez blâmée avec tant de hauteur que pour mieux cacher votre ieu. Voilà comme vous êtes faites vous autres femmes : vous ne valez pas mieux les unes que les autres. Je voudrais que le diable vous emportât toutes tant que vous êtes.

La belle voyant que de prime abord il ne l'avait maltraitée que de paroles, et jugeant qu'elle en serait quitte à meilleur marché qu'elle n'avait cru, ne douta point que son mari ne fût bien aise de tenir dans ses filets un aussi beau garçon. Cette idée la ranima un peu, et elle lui répondit sans paraître émue : Tu voudrais que le diable nous emportât toutes ! J'en suis très persuadée, et cela ne m'étonne aucunement, puisque tu abhorres notre sexe : mais grâce à Dieu il n'en sera rien. J'ajoute, puisqu'il faut enfin s'expliquer, que tes imprécations ne m'effraient point. Au bout du compte, peux-tu raisonnablement te plaindre de ma conduite ? Il y a bien de la différence entre la femme d'Hercolan et la tienne : celle-là est une bigote, une hypocrite, une véritable *mégère*, à qui son mari ne laisse pas d'accorder tout ce qu'elle demande : elle ne jeûne de rien, toute vieille qu'elle est. Il en est le contraire de moi. Je conviendrai, sans peine, qu'en fait de vêtements et de parures, tu me laisses peu de choses à désirer : mais ne faut-il que cela à une femme de mon âge ? Tu sais combien il y a de temps que tu ne m'as fait la moindre caresse... J'aimerais mieux aller pieds nus et mal vêtue, pourvu que tu fisses bien le service conjugal, que d'être la mieux parée de toute la ville. Ecoute, Pierre, puisqu'il faut te parler sincèrement, je veux bien que tu saches une bonne fois que je suis femme comme les autres ; ce qu'elles désirent, je le désire aussi : comme elles j'ai des passions, et je dois, comme elles, chercher à les satisfaire. Si tu t'y refuses, peux-tu trouver mauvais que j'aie recours à d'autres ? Au moins te fais-je honneur dans mes goûts, puisque je ne m'abandonne, comme tant d'autres, ni à des valets, ni à des malotrus. Tu ne saurais nier que le galant que j'ai choisi ne soit un joli garçon.

Le mari qui, comme je l'ai déjà fait entendre, n'estimait guère les femmes, et qui commençait à se lasser du clabaudage de la sienne, l'interrompt en lui disant : Allons, ma femme, n'en parlons plus, tu auras lieu d'être contente de

moi sur tout ceci : tu sais que je suis bon diable, ainsi plus de reproches de part ni d'autre. Tout ce que je demande, c'est à souper ; car je crois que ce beau jeune homme n'a pas fait meilleure chère que moi. Cela est très vrai, répliqua la commère, nous ne faisons que nous mettre à table, lorsque malheureusement pour nous, vous avez frappé à la porte. Dépêche-toi donc, reprit Vinciolo, donne-nous à souper, j'arrangerai ensuite les choses de manière que tu n'auras pas à te plaindre. La bonne dame voyant son mari apaisé, fit aussitôt remettre la nappe et servir les mets qu'elle avait fait apprêter, et soupa tranquillement avec l'infâme cocu et le jeune galant. De vous apprendre ce qui se passa, après le repas, entre ces trois personnages, c'est ce que je ne saurais faire. Je vous dirai seulement que le lendemain les nouvelles de la place de Pérouse étaient fort embarrassés de décider lequel du mari ou de la femme ou du galant avait passé la nuit d'une manière plus agréable.

Concluons de là, mes belles Dames, qu'à qui nous joue un tour, il faut en jouer un autre, et lui rendre, comme on dit, chou pour chou. Si cela n'est pas possible dans le moment, on doit en saisir l'occasion dès qu'elle se présente.



Quand la nouvelle de Dionéo fut finie, les dames se gardèrent bien d'en rire, plutôt par pudeur et par bienséance que pour avoir pris peu de plaisir à l'entendre. La reine voyant que la fin de son règne était arrivée, se leva, salua la compagnie, ôta sa couronne de laurier, et la mit d'un air tout à fait gracieux sur la tête de madame Élise, en lui disant : C'est à présent à vous, Madame, de nous commander.

Madame Élise reçut cet honneur avec une noble modestie. Elle fit ensuite ce qu'avaient fait les reines qui l'avaient précédée ; et après avoir ordonné au maître d'hôtel ce qu'il devait faire pendant la durée de son gouvernement, elle parla ainsi : Vous avez souvent entendu dire, comme moi, que par un bon mot, une heureuse saillie, ou par une repartie piquante, plusieurs sont venus à bout de rabattre le caquet des insolents, ou d'échapper au danger dont ils étaient menacés. C'est là, ce me semble, un beau sujet à traiter ; et comme

il peut être d'un grand usage pour la conduite, je veux, puisqu'il m'appartient de parler ainsi, je veux que demain il soit l'objet de nos nouvelles; c'est-à-dire qu'on y traite de ceux ou de celles qui, par quelque bonne plaisanterie, ont su se venger lorsqu'on cherchait à les humilier, ou qui, par un tour inattendu, ou par une réplique faite à propos, ont évité des pertes, se sont tirés d'embarras et ont fermé la bouche aux railleurs.

Tous applaudirent à cette proposition, et dirent qu'ils s'exerceraient avec plaisir sur un pareil sujet; alors la reine se leva, et laissa à chacun la liberté de faire ce qu'il jugerait à propos jusqu'à l'heure du souper. La compagnie se dispersa comme à l'ordinaire; les uns allèrent d'un côté, ceux-ci de l'autre, chacun selon son goût. Quand le soleil fut couché, la compagnie se réunit, et la reine fit servir le souper. Après qu'on se fut levé de table, on se mit à chanter et à jouer de divers instruments, au son desquels on exécuta plusieurs danses. La reine ordonna ensuite au joyeux Dionéo de régaler l'assemblée d'une jolie chanson. Il débuta aussitôt par celle-ci : *Dame Aldrude, levez la queue, car j'apporte bonne nouvelle...* Toutes les dames se mirent à rire : la reine même ne put s'en empêcher; mais elle l'interrompit pour lui commander de laisser celle-là et d'en dire une autre. Madame, lui dit-il, si j'avais une cymbale pour m'accompagner, je chanterais celle-ci : *Levez votre chemise, madame Lappe*; ou bien cet autre : *Sous l'olivier l'herbe est menue*. Aimez-vous mieux que je chante : *L'eau de la mer me fait si grand mal au cœur...* Mais je n'ai point de cymbale; ainsi voyez quelle autre chanson vous voulez que je dise. Celle-ci serait-elle de votre goût : *Sors dehors, qu'on te le coupe, comme à mon ami, sur-le-champ?*... — Non, non, dites-en une autre. — Je vais donc vous chanter celle-ci : *Dame Simone, entonne, entonne*. — Nous ne sommes pas en octobre... Encore une fois, répliqua la reine en riant, dites-nous-en une qui soit raisonnable; car nous ne voulons point de celle-là. — Vous n'en voulez point, Madame? eh bien, dites-moi donc celle que vous voulez; car j'en sais plus de mille. Celle-ci, par hasard, vous ferait-elle plaisir? *Ma coquille, si gentille, si je ne lui donne des coups de bec*; ou bien : *Va doucement, mon cher mari*; ou bien cette autre : *J'ai fait l'emplète d'un coq de cent livres*. La reine se mit alors un peu en colère,

quoique les autres dames se tinsent les côtes de rire, et lui dit : Trêve de badinage; c'est pousser trop loin la plaisanterie, et donnez-nous une jolie chanson, sans plus tarder, si vous ne voulez me fâcher tout de bon. A cette menace, Dionéo quitta le ton badin, et se mit à chanter ces couplets :

Amour, ce feu si vif et si doux à la fois,
Dont brillent les yeux de ma belle,
M'a rangé sous tes lois,
Et m'a fait pour toujours ton esclave fidèle.

Oui, c'est le feu de ses beaux yeux,
Qui, par les miens, en passant dans mon âme,
Vint, par un trait délicieux,
L'embraser le premier de ta divine flamme.
C'est par ce visage charmant,
Amour, que j'ai connu ta puissance suprême.
Je crois toujours la voir, et ma tendresse extrême
S'en occupe à chaque moment.
Non, je n'existe plus sous ton empire aimable,
Que par cet objet adorable,
Qui me fait soupirer et cause mon tourment.

Ainsi donc, soumis à ta loi,
Et brûlant sous ton joug d'une ardeur véritable,
J'attends cette grâce de toi,
Que la belle à mes vœux devienne favorable.
Peut-être ne sait-elle pas
Mes désirs, mes transports, mes soupirs et mes larmes,
Et la foi que mon cœur, enflammé par ses charmes,
Veut lui garder jusqu'au trépas.
Hélas! si tes rigueurs m'ôtent toute espérance,
Plein de trouble et d'impatience,
Je vivrai malheureux en d'éternels combats.

O mon aimable souverain,
Toi qui sais captiver l'âme la plus rebelle,
Du feu qui brûle dans mon sein,
Amour, fais-lui pour moi sentir quelque étincelle.
Je me consume de langueur,
Tout prêt à succomber sous le poids de mes chaînes.
Dieu puissant, hâte-toi de soulager mes peines;
Peins-lui l'excès de mon ardeur :
Dis-lui que je nourris un feu qui me dévore,
Que je meurs, que je l'adore.
Je puis tout espérer aidé de ta faveur.

La reine et les autres dames louèrent beaucoup ces couplets et la grâce avec laquelle Dionéo les avait chantés. Ils furent suivis de plusieurs autres chansons également passionnées ; après quoi la reine envoya tout le monde se coucher.

FIN DE LA CINQUIÈME JOURNÉE.

SIXIÈME JOURNÉE

Il était déjà grand jour lorsque la reine, qui s'était levée la première, fit éveiller les autres dames et les trois gentilshommes. On alla se promener sur le gazon encore humide en s'entretenant de différentes choses. La conversation tomba insensiblement sur les nouvelles qu'on avait racontées la veille : on parla des plus plaisantes, et l'on rit beaucoup de certains traits qu'on prit plaisir à se rappeler. La chaleur commençait à se faire sentir ; on fut d'avis de s'en retourner au château : on trouva le déjeuner tout préparé sur des tables couvertes de fleurs. Après une courte toilette, on se remit à table pour dîner, par ordre de la reine, qui jugea à propos de l'avancer un peu afin d'éviter la grande chaleur. Le repas fini, on se mit à chanter quelques jolies chansons ; les uns allèrent faire leur méridienne, les autres jouèrent aux échecs, tandis que Dionéo et madame Laurette continuèrent de chanter en s'accompagnant. L'heure du cercle étant venue, la reine les fit tous appeler, et l'on se réunit auprès de la belle fontaine. Chacun avait déjà pris la place qu'il avait affectée, et l'on allait commencer la première nouvelle, lorsqu'on entendit les domestiques qui faisaient beaucoup de bruit dans la cuisine, ce qui n'était pas encore arrivé. La reine fit venir le maître d'hôtel pour savoir ce qui causait ce grand tapage. C'est Licisque et Tindare qui se querellent ensemble, mais j'ignore quel est le sujet de leur dispute, car au moment où Madame m'a envoyé chercher, je ne faisais que d'arriver pour les faire taire. Allez leur dire, ajouta-t-elle, de venir me parler sur-le-champ. Quand ils furent en sa présence, elle leur demanda

la cause de leur dispute. Tindare voulait parler le premier ; mais Licisque, femme déterminée et déjà d'un certain âge, l'arrêta en disant d'un ton fort animé : Mais voyez donc ce gros butor qui s'avise de vouloir parler avant moi ! Tais-toi, insolent, et laisse-moi dire. Puis se tournant du côté de la reine : Madame, continua-t-elle, ce grand imbécile que vous voyez veut savoir mieux que moi ce qu'était la femme de Sycophante, comme si je ne l'avais pas autrefois fréquentée. Il prétend que la première nuit qu'elle coucha avec son mari, monsieur Bidaut ne pénétra dans la sombre caverne de la montagne que par la force des armes et après avoir répandu beaucoup de sang. Je soutiens, moi, que cela n'est pas vrai, mais qu'il y entra librement et à la grande satisfaction de ceux qui étaient dedans : mais ce garçon-là est si bête qu'il est persuadé que les jeunes filles sont assez sottes pour perdre leur temps à attendre l'effet des promesses que font les pères et les mères de les marier bientôt, tandis qu'il se passe presque toujours trois ou quatre ans avant de voir ces promesses s'effectuer. Vraiment elles seraient bien dupes si elles s'en tenaient là. Je dois savoir, ce me semble, ce que je dis, puisque je ne parle que par expérience, et d'après le dire de toutes mes amies et voisines. Aucune n'a donné ses prémices à son époux. Je sais, de plus, les bons tours que la plupart des femmes mariées jouent à leurs maris ; et cette brute veut m'apprendre à connaître les femmes, comme si je n'étais née que d'hier.

Pendant que Licisque parlait ainsi, les dames étouffaient de rire. La reine, qui se possédait un peu plus, eut beau vouloir l'interrompre et lui imposer silence à plusieurs reprises, elle ne cessa de parler jusqu'à ce qu'elle eût achevé de dire tout ce qu'elle avait sur le cœur. Quand elle eut mis fin à son plaidoyer, la reine se tourna du côté de Dionéo : Voilà précisément, lui dit-elle, une matière qui est de votre ressort. Comme vous êtes très versé sur ces sortes de points, je vous donnerai celui-là à décider, quand chacun de nous aura conté sa nouvelle. Ce point-là est tout décidé, ma belle Dame, répondit-il, je n'ai pas besoin d'en entendre davantage pour dire que Licisque a raison. Oui, je suis intimement persuadé qu'elle dit vrai, et que Tindare n'est qu'une grosse bête. A ces paroles, Licisque se prit à rire ; et, se tournant vers Tindare : Je te le disais bien que tu n'étais

qu'un ignorant. Soutiendras-tu encore que tu en sais plus que moi ? Au moins n'ai-je pas perdu mon temps en venant ici. Vois comme tout le monde se moque de toi... Si la reine, d'un ton sévère, n'eût ordonné à cette femme de se taire, sous peine d'être fouettée, elle n'eût pas cessé de parler jusqu'à la nuit. Quand on fut délivré de son babil et de sa présence, la reine commanda à madame Philomène de dire la première sa nouvelle. Cette dame obéit incontinent, et parla ainsi.

NOUVELLE I. — LE MAUVAIS CONTEUR.

De même que les étoiles font l'ornement du ciel, que les fleurs font celui des prairies et des jardins, et que les bosquets décorent agréablement les collines, de même les pensées choisies, les bons mots et les saillies font la beauté et l'ornement du discours. Il semble que ces sortes de traits ingénieux qui se font admirer par leur vivacité, devraient être plus communs chez notre sexe naturellement vif et sensible ; mais, par une fatalité que je ne puis concevoir, rien n'est plus rare que de voir des femmes se distinguer par de bons mots et des saillies. C'est sans doute la faute de l'éducation qu'on nous donne. Je ne pousserai pas plus loin mes réflexions à cet égard ; madame Pampinée en a dit assez l'autre jour sur cette matière. Je me contenterai de vous raconter la manière adroite et polie dont s'y prit une dame de bonne famille pour redresser un gentilhomme qui lui contait une histoire d'une façon ennuyeuse et pitoyable. Cette anecdote vous prouvera que les plus petites choses ont de l'agrément quand elles sont dites à propos.

Il n'y a pas longtemps qu'il y avait dans notre bonne ville de Florence une dame de condition très aimable et parlant

bien, nommée Horette, et femme de messire Geri Spina. Pendant son séjour à la campagne, où elle passait six mois de l'année, elle fit le projet, avec plusieurs dames et plusieurs messieurs qu'elle avait eus la veille à dîner chez elle, d'aller voir un sien parent ou ami dont la maison de plaisance était voisine de la sienne. La moitié de la bande était à pied, et l'autre à cheval. Comme elle était du nombre des premiers, et qu'elle paraissait un peu fatiguée, un des cavaliers lui offrit de la prendre en croupe, et de lui conter, chemin faisant, la plus jolie histoire du monde. La dame accepte l'offre, et voilà mon homme qui commence son récit. Or, vous saurez que ce gentilhomme était aussi propre à raconter des histoires qu'à porter une épée au côté. Il s'embrouille, il répète, il se reprend, il veut recommencer, il s'embarrasse de nouveau, confond les noms ; en un mot, il ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il doit dire. Madame Horette qui, à travers ce galimatias, comprit que le fait dont il s'agissait était intéressant, souffrait cruellement de le voir estropié de la plus étrange manière. Elle patienta quelque temps ; mais voyant enfin que le conteur s'embarrassait de plus en plus, et désespérant de le voir sortir du désordre où il s'était jeté, elle ne put se contenir, et prit le parti de lui dire brusquement : Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien me laisser descendre : votre cheval est trop rude pour moi. Le cavalier qui ne manquait pas d'intelligence, quoiqu'il sût mal raconter, comprit fort bien ce que cela voulait dire : il laissa là l'histoire qu'il avait si mal commencée et plus mal continuée, parla d'autres choses, et finit par amuser la dame qu'il avait d'abord si fort ennuyée.

NOUVELLE II. — LE BOULANGER.

L'historiette de madame Philomène fut généralement applaudie. La reine commanda à madame Pampinée de

suivre l'ordre établi. Celle-ci prit aussitôt la parole en ces termes :

Je ne sais, mes aimables Dames, laquelle est plus bizarre et plus blâmable, ou de la nature qui met souvent une belle âme dans un vilain corps, ou de la fortune, qui condamne à des professions viles des personnes qui ont l'âme noble et élevée. C'est ce que nous avons été plusieurs fois à portée de voir, et en dernier lieu, dans Ciste, notre concitoyen, dont la fortune n'a fait qu'un boulanger, malgré la noblesse et la grandeur de ses sentiments. Je blâmerais autant la nature que la fortune, si je ne savais que la première est infiniment sage, et que l'autre a de bons yeux, quoique les sots la représentent aveugle. Je remarque qu'elles se conduisent en cela comme les hommes qui cachent leurs trésors dans les plus vilains endroits de leur maison, dans la persuasion qu'ils y seront en plus grande sûreté que partout ailleurs, et pour s'en servir dans le besoin. On dirait que la fortune se fait un plaisir de contrarier l'autre, en refusant les honneurs et les richesses à ceux que la première a le plus favorisés de ses dons. Vous trouverez la preuve de ceci dans l'action de Ciste le boulanger, qui eut le talent de faire rentrer en lui-même messire Geri Spina, mari de cette même dame Horette qui a fait le sujet de la nouvelle précédente. Cette nouvelle m'a rappelé le souvenir de celle-ci, qui ne sera pas longue.

Le pape Boniface ayant quelques affaires à démêler avec la république de Florence, y envoya des ambassadeurs. Ils allèrent loger chez messire Geri Spina, qui jouissait d'un grand crédit auprès du souverain pontife. Geri fit de son mieux pour leur rendre le séjour de Florence agréable, et les accompagnait partout. Ils passaient presque tous les matins dans la rue de Notre-Dame d'Ughi, où demeurait un célèbre boulanger, nommé Ciste. Quoique cet homme eût amassé beaucoup de bien à faire du pain, et qu'il eût des sentiments bien supérieurs à sa profession, il ne voulut jamais la quitter. Il ne laissait pas de vivre dans la plus grande aisance, d'avoir bonne table, et la cave garnie des meilleurs vins qu'on recueillit dans la Toscane et ses environs. Comme il voyait passer chaque jour devant sa boutique messire Geri et les ambassadeurs de sa sainteté, à des heures où la grande

chaleur commençait à se faire sentir, il crut qu'il serait très honnête à lui de les inviter à boire de son bon vin ; mais comme il connaissait la distance qu'il y avait entre les ministres d'un grand souverain et un boulanger, il craignit de leur en faire la proposition. Il pensa donc à trouver un moyen pour les engager à s'inviter eux-mêmes. Dans cette idée, à l'heure à peu près qu'il croyait que Geri et les ambassadeurs passeraient, il se faisait apporter devant sa porte un seau fort propre plein d'eau fraîche, un petit vaisseau de terre de Bologne également fort propre, plein de son excellent vin, et deux verres bien rincés et extrêmement clairs. Là, en veste et en tablier de toile fort blanche et toujours propre, assis sur un petit banc, après avoir toussé et craché avec mesure, il buvait, au moment qu'il les voyait venir, ses deux verres de vin avec une délectation qui faisait envie. Messire Geri ayant vu ce manège deux jours de suite, lui dit à la troisième fois : Eh bien ! Ciste, est-il bon ? Excellent, Monsieur, répondit le boulanger en se levant ; mais le moyen de vous le persuader, si vous n'en goûtez vous-même ? Messire Geri, soit à cause de la grande chaleur, soit qu'il eût couru plus qu'à l'ordinaire, soit enfin que le plaisir avec lequel il voyait boire le boulanger lui donnât envie d'en faire autant, se tourne alors vers les ambassadeurs et leur dit en souriant : Je suis d'avis, messieurs, que nous goûtions le vin de cet honnête homme ; peut-être ne nous en repentirons-nous pas. Ils s'approchent aussitôt de Ciste, qui les conduit dans son arrière-boutique et les prie de s'asseoir. Il fait retirer leurs domestiques qui s'avançaient pour servir leurs maîtres, en leur disant qu'il était aussi bon échanton que bon boulanger : et après avoir rincé quatre petits verres, il verse lui-même à boire à Geri et aux ambassadeurs, qui furent si contents de son vin qu'ils avouèrent que depuis longtemps ils n'en avaient bu d'aussi bon, et lui promirent de revenir en boire tous les jours ; ce qu'ils firent très exactement.

Quand les ministres du pape eurent terminé leurs négociations, et qu'ils se disposaient à s'en retourner à Rome, messire Geri leur donna un repas splendide, où il invita la plupart des notables de Florence. Ciste y fut pareillement invité ; mais il refusa constamment de s'y rendre. Geri voyant cela, envoya lui demander un flacon de son bon vin,

afin d'en donner un demi-verre à chaque convive au commencement du repas. Le domestique qui avait été le chercher, fâché de ce qu'il n'en était pas resté pour lui, s'avisait, en retournant chez le boulanger, de se munir d'une grande bouteille, le priant de la remplir. A la vue de ce grand flacon, Ciste lui dit : Tu te trompes, mon ami, ce n'est certainement point ici que ton maître t'envoie. Le valet eut beau lui protester qu'il ne se trompait pas, il n'en put tirer d'autre réponse, et retourna vers son maître, à qui il rapporta ce que Ciste lui avait répondu. Retourne chez lui, dit Geri ; s'il te fait la même réponse, demande-lui où est-ce qu'il pense que je t'envoie. Le domestique obéit, et dit à Ciste : Soyez assuré que c'est ici que mon maître m'envoie. Cela n'est pas possible, répondit le boulanger, tu te trompes assurément. Où m'envoie-t-il donc, s'il vous plaît ? reprit le domestique. A la rivière d'Arno, répliqua Ciste. Sur le rapport de l'émissaire, messire Geri voulut voir le flacon ; et le trouvant d'une grandeur démesurée : Ciste a raison, s'écria-t-il ; et après avoir fait de vifs reproches à son valet, il lui ordonna de prendre un vaisseau raisonnable et d'y retourner. Ciste ne voyant plus le grand flacon ; je connais à présent, dit-il, que c'est ici que ton maître t'envoie, et lui remplit de grand cœur celui qu'il avait apporté. Le même jour il fit remplir un tonneau du même vin, et le fit porter chez messire Geri, où il se rendit peu d'instant après. Ne croyez pas, Monsieur, lui dit-il en l'abordant, que j'aie été étonné de la grande cantine de ce matin ; mais vous ayant fait voir ces jours passés, par mes petites bouteilles, que ce vin n'était pas pour les valets, j'ai cru devoir vous en faire ressouvenir. Maintenant que je vous ai envoyé ce qu'il restait de cette pièce, vous en disposerez comme bon vous semblera. Je vous prie seulement de l'accepter d'aussi bon cœur que je vous le donne. Messire Geri reçut le présent de Ciste avec toutes les démonstrations de la reconnaissance. Depuis ce jour, il fut de ses amis, et disait souvent que c'était grand dommage qu'un aussi grand homme passât sa vie dans le métier de boulanger.

NOUVELLE III. — LE MARI AVARE OU LA REPARTIE.

Après que madame Pampinée eut achevé son récit, et qu'on eut loué l'esprit et la générosité du boulanger, madame Laurette, par ordre de la reine, prit aussitôt la parole et s'exprima ainsi :

Il faut convenir, mes aimables compagnes, qu'il serait difficile de rien ajouter à ce qu'on a déjà dit sur les bons mots et les reparties. Je me bornerai donc à vous rappeler que ces sortes de traits d'esprit sont d'autant plus agréables qu'ils laissent davantage à deviner ; c'est ce qui fait le mérite de ceux qui ont fourni le sujet des deux dernières nouvelles, et ce qui caractérise celui qui terminera celle que je vais vous raconter.

Un seigneur catalan, nommé messire Diégo de la Rata, grand maréchal des armées de Robert, roi de Naples, vint visiter Florence, lorsque le sage et vertueux messire Antoine Dorso en était encore évêque. Comme ce seigneur était aussi galant que bel homme, sa principale occupation, pendant son séjour dans notre bonne ville, était de faire sa cour aux dames. Il devint amoureux, entre autres, d'une nièce du frère de l'évêque, qui passait pour une beauté rare. Le mari de cette belle dame, quoique riche et de naissance, avait des sentiments fort bas et un très vilain caractère. Son vice dominant était une avarice sordide. Le maréchal, qui connaissait le personnage, tant par la voix publique que d'après ses propres observations, ne fit pas de difficulté de lui offrir cinq cents ducats pour qu'il le laissât coucher une nuit avec sa femme, que notre avare tenait de court. La proposition ayant été acceptée sans beaucoup de cérémonies, le rusé catalan, qui voulait punir le mari de sa lâcheté, fit dorer des pièces de monnaie connues sous le nom de popolins, qui avaient cours alors dans la Toscane ; et après avoir passé la nuit avec la belle, qui ne fut sans doute point con-

sultée, et qui dut le prendre pour son mari, il remit à celui-ci les prétendus ducats dont il avait pris soin de se munir. J'ignore si le catalan indiscret se vanta de sa bonne fortune ou si le mari, en se plaignant de la tromperie, fit connaître lui-même sa turpitude; ce qui est certain, c'est que l'aventure fut sue de toute la ville, et que les plaisants en rirent beaucoup. L'évêque, en homme sage, fit semblant de ne rien savoir; il reçut le catalan comme d'ordinaire, et ils étaient souvent ensemble. Un jour de Saint-Jean, qu'ils se promenaient tous deux à cheval par la ville, ils s'arrêtèrent dans la rue où l'on faisait les courses. Ils s'approchèrent d'un groupe de dames qui s'amusaient à voir les coureurs, et se trouvent à côté d'une jeune et belle femme, nouvellement mariée, que vous pouvez avoir tous connue, et que la peste vient de nous enlever. C'était madame Nonne de Pulci, cousine de messire Alesso Rinucci, logée près de la porte Saint-Pierre. Cette dame, outre la jeunesse et la beauté, avait beaucoup d'esprit, et parlait avec autant de grâce que de facilité. L'évêque, qui la connaissait un peu, la fit voir au grand maréchal. Un moment après, le prélat oubliant sa prudence ordinaire, adresse la parole à cette dame; et, frappant sur l'épaule du catalan, que dites-vous de ce cavalier, madame Nonne? Pourriez-vous bien en faire la conquête? La belle, croyant que ces paroles attaquaient son honneur, et jugeant qu'elles ne pouvaient que donner des impressions désavantageuses sur son compte à ceux qui les avaient entendues, répondit promptement, et sans chercher à se justifier: « Peut-être aussi, Monseigneur, aurait-il de la peine à faire la mienne: en tout cas, je puis vous assurer que si je me laissais vaincre, ce ne serait pas pour de la fausse monnaie ». Le prélat et le catalan, tous deux piqués au vif de cette repartie, l'un pour s'être conduit si peu honnêtement à l'égard d'une femme honnête, l'autre comme parent ou allié du mari avare et crapuleux, se retirèrent tout confus, sans oser rien répliquer.

NOUVELLE IV. — LE CUISINIER.

Madame Laurette avait cessé de parler, et toute la compagnie avait applaudi à la repartie de madame Nonne, lorsque la reine commanda à madame Néphilie de conter sa nouvelle. Quoique les bons mots, dit aussitôt cette dame, soient le fruit d'une imagination vive, cependant le hasard en fournit quelquefois à des gens bornés qui ne les eussent jamais trouvés s'ils avaient eu le loisir de les chercher longtemps. Je vais vous en donner un exemple dans la nouvelle que voici.

Vous pouvez avoir entendu dire ou avoir vu par vous-mêmes, que messire Conrard, citoyen de Florence, a toujours été homme de grande dépense, libéral, magnifique, aimant beaucoup les chiens et les oiseaux, pour ne rien dire de ses autres goûts. Un jour, à la chasse au faucon, il prit une grue près d'un village nommé Perctola. La trouvant jeune et grasse, il ordonna qu'on la remit à son cuisinier pour la rôtir et la servir à son souper. Notez bien que ce cuisinier, vénitien d'origine, et qui portait le nom de Quinquibio, était un sot accompli. Il prend la grue et la fait rôtir de son mieux. Elle était sur le point d'être cuite et répandait une excellente odeur, lorsqu'une femme du quartier, nommée Brunette, dont Quinquibio était amoureux, entra dans la cuisine. L'agréable fumée qu'exhalait l'oiseau qu'on venait d'ôter de la broche fait naître à cette femme l'envie d'en manger, et aussitôt de prier instamment le cuisinier de lui en donner une cuisse. Celui-ci se moque d'elle, et lui répond en chantant : *Vous ne l'aurez pas, dame Brunette, vous ne l'aurez pas de moi.* Si vous ne me la donnez, répliqua la femme, je vous jure que vous n'aurez jamais rien de moi. Après plusieurs paroles de part et d'autre, Quinquibio, qui ne voulait pas déplaire à sa maîtresse, coupe la cuisse et la

lui donne. Il y avait ce jour-là au logis grande compagnie à souper. La grue fut servie avec une seule cuisse. Un des convives, qui fut le premier à s'en apercevoir, ayant montré de l'étonnement, messire Conrard fit appeler le cuisinier, et lui demanda ce qu'était devenue l'autre cuisse. Le vénitien, naturellement menteur, répondit effrontément que les grues n'avaient qu'une jambe et une cuisse. Crois-tu donc que je n'ai jamais vu d'autres grues que celle-ci ? — Ce que je vous dis, Monsieur, est à la lettre ; et si vous en doutez encore, je me fais fort de vous le prouver dans celles qui sont en vie. Tout le monde se mit à rire de cette réponse ; mais Conrard ne voulant pas faire plus grand bruit à cause des étrangers qu'il avait à sa table, se contenta de répondre au lourdaud : puisque tu te fais fort, coquin, de me montrer ce que je n'ai jamais vu ni entendu dire, nous verrons demain si tu tiendras ta parole ; mais parbleu, si tu ne le fais pas, je t'assure que tu te souviendras longtemps de ta bêtise et de ton opiniâtreté ; qu'il n'en soit à présent plus question : retire-toi.

Le lendemain, messire Conrard, que le sommeil n'avait point calmé, se leva à la pointe du jour, le cœur plein de ressentiment contre son cuisinier. Il monte à cheval, le fait monter sur un autre pour qu'il le suive, et va vers un ruisseau, sur le bord duquel on voyait toujours des grues au lever de l'aurore. Nous verrons, lui disait-il en chemin, de temps en temps, d'un ton de dépit, nous verrons lequel de nous a raison. Le vénitien voyant que son maître n'était pas revenu des premiers mouvements de sa colère, et qu'il allait se trouver confondu, ne savait comment faire pour se disculper. Il aurait volontiers pris la fuite, s'il eût osé, tant il était épouvanté des menaces du gentilhomme. Mais le moyen, n'étant pas le mieux monté ? Il regardait donc de tous côtés, croyant que tous les objets qu'il apercevait étaient autant de grues qui se soutenaient sur deux pieds. Arrivés assez près du ruisseau, il fut le premier à en voir une douzaine, toutes appuyées sur un pied, comme elles font ordinairement quand elles dorment. Il les montre aussitôt à son maître, en lui disant : Voyez donc, Monsieur, si ce que je vous disais hier au soir n'est pas vrai : regardez ces grues, et voyez si elles ont plus d'une jambe et d'une cuisse. Je vais te faire voir qu'elles en

ont deux, répliqua messire Conrard; attends un peu; et s'étant approché, il se mit à crier, hou! hou! hou! A ce bruit les grues de s'éveiller, de baisser l'autre pied, et de prendre ensuite la volée. Eh bien, maraud, dit alors le gentilhomme, les grues ont-elles deux pieds? Que diras-tu, maintenant? Mais, Monsieur, repartit Quinquibio, qui ne savait plus que dire, mais vous ne criâtes pas hou, hou, hou, à celle d'hier au soir; car si vous l'aviez fait, elle aurait mis à terre, comme celles-ci, l'autre pied. Cette réponse ingénue plut si fort à messire Conrard qu'elle désarma sa colère; et ne pouvant s'empêcher d'en rire: Tu as raison, Quinquibio, lui dit-il, j'aurais dû vraiment faire ce que tu dis: va, je te pardonne; mais n'y reviens plus. C'est ainsi que par une repartie tout à fait plaisante, le cuisinier esquiva la punition et fit sa paix avec son maître.

NOUVELLE V. — RIEN DE PLUS TROMPEUR QUE LA MINE.

La repartie du cuisinier vénitien fit beaucoup rire la compagnie. La reine voyant que madame Néphile n'avait rien à dire, ordonna à Pamphile de commencer son récit. Pamphile obéit sur-le-champ, et voici comment il s'exprima.

De même que la fortune place dans des professions viles des gens d'un grand mérite, comme nous l'a fait voir madame Pampinée, de même la nature se plaît quelquefois à loger de grands et sublimes esprits dans de vilains corps. On en a vu un exemple, entre autres, dans deux de nos concitoyens dont je vais vous entretenir en peu de mots.

Messire Forêt de Rabata était un petit homme fort mal fait, ayant le visage plat et le nez camus comme celui d'un chien terrier: il était en un mot si affreux que, l'eût-on

comparé au plus difforme des Baronchi, on l'aurait trouvé encore fort laid. Cependant avec sa difformité, il fut un si grand jurisconsulte, que les savants de son temps l'ont regardé comme un code vivant de droit civil.

Giotto, fameux peintre, n'était guère moins laid. Celui-ci avait une imagination si vive pour saisir tous les rapports des objets, pour en rendre les moindres nuances, que ses ouvrages faisaient illusion, et qu'on prenait pour la nature ce qui n'en était qu'une imitation, tant son pinceau était énergique et plein de vérité. C'est lui qui ressuscita la peinture de l'état de langueur et de barbarie où l'avaient plongée des peintres sans goût et sans talent, plus jaloux de charmer les yeux des ignorants et de gagner de l'argent que de plaire aux connaisseurs et d'acquérir de la gloire : aussi le regarde-t-on comme une des lumières de l'école florentine. Ce qui relevait infiniment son mérite, était une modestie fort rare dans les gens de son état. Il avait l'ambition d'être le prince des peintres, et néanmoins il ne voulait point qu'on lui donnât seulement le nom de maître. Mais son humilité ne faisait qu'augmenter l'éclat de ses talents, qui lui attiraient chaque jour des envieux parmi les autres peintres, et même parmi ses propres élèves.

Ces deux hommes aussi mal faits, et d'une figure aussi désagréable l'un que l'autre, avaient leur bien dans un village près de Florence, nommé Maguel. Après y avoir passé quelques jours de la belle saison, comme ils s'en retournaient à Florence, ils se rencontrèrent à moitié chemin, aussi mal montés et aussi mal habillés l'un que l'autre. Tandis qu'ils cheminaient ainsi ensemble au petit pas, ils furent surpris par une de ces grosses pluies d'été qui viennent tout à coup et finissent quelquefois de même. Pour se mettre à couvert, ils entrèrent dans la chaumière d'un paysan qu'ils connaissaient. Cependant la pluie ne discontinuait point. Impatientés d'attendre, et voulant arriver de jour à la ville, ils empruntèrent chacun à ce paysan un vieux manteau de bure grise et un méchant chapeau, ne trouvant rien de meilleur, et se remirent en chemin. Après avoir marché quelque temps fort mouillés et fort crottés, l'orage se dissipa. Messire Forêt, écoutant Giotto, qui était beau parleur, s'avisa de le regarder avec affectation de pied en cap ; et le trouvant si laid et si mal accoutré, sans songer qu'il n'était pas plus beau lui-

même, il se mit à rire, et lui dit : Pensez-vous que si nous rencontrions à présent quelqu'un qui ne vous eût jamais vu ni connu, il vous prit pour le plus excellent peintre du monde ? Oui, Monsieur, répliqua Giotto dans le moment, s'il pouvait croire, en vous examinant des pieds jusqu'à la tête, que vous savez seulement votre a, b, c. Le jurisconsulte se voyant battu des mêmes armes dont il avait attaqué son compagnon de voyage, demeura bouche close, et reconnut son imprudence. Cette anecdote, dont je puis garantir la vérité, nous apprend qu'il ne faut jamais railler les autres, quand on fournit soi-même matière à la raillerie.

NOUVELLE VI. — LA GAGEURE.

Les dames riaient encore de la prompte et sage repartie de Giotto, lorsque la reine commanda, par un signe, à madame Flamette de parler. Cette dame obéit, et commença ainsi :

Pamphile, en parlant des Baronchi, que vous ne connaissez peut-être pas de vue, m'a fait souvenir d'une anecdote non moins plaisante que celle que vous venez d'entendre : elle vous prouvera combien la noblesse de cette famille est ancienne. Cette nouvelle n'est point étrangère au sujet que nous traitons. La voici :

Il y a fort peu de temps qu'on connaissait à Florence un jeune homme nommé Michel Scalse. Il avait l'esprit si enjoué, si fécond en facéties de toute espèce, que la jeunesse de la ville recherchait avec empressement sa société. Un jour qu'il était à Montigni, avec plusieurs de ses amis, la conversation tomba sur l'ancienneté et la noblesse des maisons de Florence. Les uns disaient que celle des Uberti méritait la préférence à cet égard ; les autres prétendaient que c'était la maison des Lamberti ; un autre soutenait qu'il

y en avait de plus anciennes que celle-là, et les nommait : chacun, en un mot, parlait selon son idée et son intérêt. Scalse, après avoir entendu leurs divers sentiments : Vous êtes tous dans l'erreur, leur dit-il en souriant, et vous ne savez ce que vous dites. Je prétends moi, que la famille la plus ancienne, et par conséquent la plus noble, non seulement de Florence, mais du monde entier, ou du moins, pour ne pas exagérer, de toute la Toscane, est la famille des Baronchi. Tous les savants et tous ceux qui les connaissent comme moi, sont de mon sentiment. Afin que vous ne confondiez point, je parle des Baronchi, nos voisins, qui logent près de Notre-Dame-la-Majeure.

Les compagnons de Scalse, qui avaient d'abord cru qu'il voulait parler de quelques Baronchi qu'ils ne connaissaient point, voyant qu'il était question de ceux qu'ils connaissaient pour n'être pas d'une famille fort ancienne, se mirent à rire, et lui demandèrent s'il disait cela sérieusement. Nous connaissons aussi bien que toi les Baronchi, et c'est nous prendre pour des benêts que de nous dire qu'ils sont les plus anciens nobles de la ville. Eh bien ! messieurs, vous ne les connaissez pas, répliqua-t-il, puisque vous n'êtes point de mon avis. Au reste, je vous prends si peu pour des benêts, et je suis si persuadé de la vérité de ce que j'avance, que je suis prêt à gager avec qui voudra le souper pour nous six, et de m'en rapporter même à la décision de qui bon vous semblera. La gageure acceptée par un nommé Neri Vanniri, on convint de s'en rapporter au jugement de Pierre le Florentin, dans la maison de qui ils étaient. Ils vont tous le joindre dans l'instant, pour avoir le plaisir de voir perdre Scalse et de le plaisanter.

Le maître du logis était, quoique jeune, un homme sage et de grand sens. Après avoir entendu Neri, il se tourne vers son adversaire, et lui demande comment il prouvera ce qu'il avance. Je le prouverai si bien que vous serez forcé d'avouer, vous et les autres, que j'ai raison. Puis il ajouta : Plus une famille est ancienne, plus elle est noble, de l'aveu de ces messieurs : or la famille des Baronchi est la plus ancienne de Florence ; donc elle est la plus noble de toutes. Il ne me reste donc, pour gagner la gageure, qu'à prouver l'ancienneté des Baronchi. Voici ma preuve. Tous les hommes sont l'ouvrage de Notre-Seigneur. On voit évidem-

ment qu'il a fait les Baronchi lorsqu'il n'était encore qu'apprenti peintre, et qu'il n'a fait les autres hommes qu'après qu'il est devenu maître dans l'art de la peinture. Pour vous en convaincre, comparez les Baronchi aux autres hommes : vous trouverez de la justesse, de la proportion, de la régularité dans les traits de ceux-ci, tandis que ceux-là ne vous paraîtront qu'ébauchés. Et véritablement, l'un a le visage long et étroit, l'autre démesurément large : celui-ci est camus, celui-là a un nez d'un pied de long ; l'un a le menton long et crochu, une mâchoire d'âne ; l'autre l'a court et plat, et sa figure ressemble au minois d'un singe. Il en est dans cette famille qui ont un œil plus gros ou plus bas que l'autre : enfin les visages de ces messieurs ressemblent à ceux que font les enfants qui commencent à dessiner. Il est donc clair que notre Seigneur n'était pas grand peintre quand il les fit ; d'où vous devez nécessairement conclure qu'ils sont plus anciens, et par conséquent plus nobles que les autres hommes.

Pierre le juge, Neri le parieur, et tous les autres, se rappelant que les Baronchi étaient tels qu'on venait de les dépeindre, rirent aux éclats d'un si plaisant argument, et convinrent d'une voix unanime que Scalse avait gagné. On ne se lassait point de crier, en se retirant : il a raison, il a raison, les Baronchi sont les plus anciens et les plus nobles de Florence ! D'où je conclus moi, que lorsque Pamphile a voulu exprimer la raideur amère de messire Forêt, il ne pouvait donner une plus forte idée de sa difformité qu'en disant qu'il aurait encore paru laid auprès de l'un des Baronchi.

NOUVELLE VII. — LA FEMME ADULTÈRE OU LA LOI RÉFORMÉE.

Madame Flamette avait déjà fini son récit, et l'on riait encore du singulier argument dont s'était servi Scalse pour

ennoblir par dessus tous les autres les Baronchi, lorsque la reine commanda à Philostrate de débiter sa nouvelle.

Mes belles Dames, dit alors ce jeune amoureux, il est beau sans doute de savoir toujours bien parler; mais je pense qu'il est encore plus beau de savoir parler à propos. C'est ce que fit une femme de condition dont je vais vous entretenir : elle parla si à propos et si bien dans un cas très urgent que, non seulement elle fit rire tous ceux qui l'entendirent, mais qu'elle évita, par ce moyen, la mort qui la menaçait, comme vous l'allez voir.

Dans la ville de Prato, il y avait autrefois contre les femmes une loi bien rigoureuse, pour ne pas dire injuste et cruelle. Par cette loi, celles qui étaient surprises par leurs maris en adultère devaient être brûlées vivantes sans miséricorde. Il n'y avait pas longtemps que cette dure loi avait été publiée, lorsqu'une dame nommée Philippe, jeune, jolie, et de complexion fort amoureuse, fut surprise une nuit dans sa chambre, par Renaut de Bugliési, son mari, entre les bras d'un jeune et beau gentilhomme de la même ville, nommé Lazarin Quassaglioti, qu'elle aimait plus que sa propre vie. Le mari, justement indigné d'un tel affront, eut toutes les peines du monde à retenir son ressentiment, qui le poussait à les tuer l'un et l'autre ; mais la crainte qu'il eut pour sa propre vie, l'empêcha de tenter l'aventure. Il crut d'ailleurs qu'il serait assez vengé par la mort de l'infidèle ; et comme il avait autant de preuves qu'il lui en fallait pour constater le délit, il alla, dès la pointe du jour, sans prendre le conseil de personne, l'accuser devant le juge et la fit assigner. Les parents et les amis de la dame, qui la regardaient déjà comme une femme perdue sans ressource, lui conseillèrent de ne pas comparaître, et de prendre la fuite : mais comme elle avait l'âme grande et courageuse, ainsi que l'ont ordinairement les personnes qui savent bien aimer, elle préféra mourir en héroïne, après avoir confessé la vérité, plutôt que de vivre honteusement en exil, et de faire voir, par cette fuite, qu'elle était indigne d'un amant aussi aimable que celui avec lequel elle avait été surprise. Elle parut donc devant le juge, accompagnée d'un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui l'exhortaient à nier le fait, et lui demanda avec un visage

serain et d'un ton ferme ce qu'il voulait d'elle. Le juge la voyant jeune et belle, et jugeant par sa fermeté qu'elle n'avait pas moins de grandeur d'âme que d'agrément et de beauté, commença à s'intéresser à son sort, à craindre qu'elle n'avouât le fait, et qu'en conséquence il ne fût obligé de la condamner à mort. Ne pouvant toutefois différer l'interrogatoire, il lui dit en avocat plutôt qu'en juge : Votre mari, Madame, que vous voyez ici présent, se plaint de vous, et dit qu'il vous a surpris en adultère. Il demande que vous soyez punie selon la loi ; mais je ne puis vous condamner si vous ne confessez vous-même le crime. Voyez maintenant ce que vous avez à répondre, et dites-moi ce qui en est. Il est vrai, Monsieur, répondit-elle, sans rien rabattre de sa fierté, que Renaut est mon mari, et qu'il m'a trouvée entre les bras de Lazarin, que j'aime et que j'estime de tout mon cœur : je n'ai garde de nier un pareil fait. Mais, Monsieur, vous êtes trop éclairé pour ne pas savoir que les lois qu'on crée dans un État doivent être communes aux délinquants, ou faites du moins avec le consentement des personnes qu'elles touchent de plus près. C'est ce qu'on n'a point pratiqué dans la création de celle dont il s'agit. Non seulement elle n'est que contre nous autres, malheureuses femmes, qui, en amour, pouvons pourtant beaucoup mieux que les hommes satisfaire à plusieurs ; mais même aucune femme n'a été consultée lorsqu'on la créa, et aucune ne l'a acceptée. Cette loi ne peut donc qu'être injuste et mauvaise. Si vous voulez l'exécuter aux dépens de ma vie et de votre conscience, vous en êtes le maître ; mais avant de prononcer, je vous supplie de m'accorder une grâce ; c'est de demander à mon mari, si toutes les fois qu'il a voulu goûter avec moi les plaisirs amoureux, je me suis jamais refusée à ses désirs. Renaut, sans attendre que le juge lui fit cette question, répondit que cela était vrai ; qu'il ne pouvait que louer la bonne volonté et la complaisance de sa femme sur cet article. La dame reprenant aussitôt la parole dit au juge : Je vous demande donc, Monsieur, après que mon mari a pris de moi tout ce qu'il a voulu et qui lui était nécessaire, ce que je devais et ce que je dois faire du reste ? Fallait-il le jeter aux chiens ? N'était-il pas plus raisonnable d'en gratifier un gentilhomme aimable, qui m'aime plus que lui-même, que de le laisser perdre ou gâter ?

Cette affaire avait fait un si grand bruit qu'elle avait attiré au palais presque tous les habitants de Prato. Une si plaisante apologie fit rire tous les assistants, qui crièrent tous d'une voix que madame Philippe avait raison : de sorte qu'avant qu'on sortît, la loi, par l'avis du juge, fut interprétée, modifiée, disant qu'elle devait seulement s'entendre des femmes qui, pour de l'argent ou pour un sordide intérêt, seraient infidèles à leurs maris. Renaut, confus d'avoir échoué dans sa folle entreprise, se retira au bruit des huées; et la dame, délivrée de la peine du feu, s'en retourna triomphante dans sa maison.

NOUVELLE VIII. — LA MIGNARDE RIDICULE.

Le commencement de la nouvelle de Philostrate avait causé un peu de honte aux dames de la compagnie : la rougeur qui leur monta au visage en était un vrai signe, mais s'étant un peu aguerries, elles se regardèrent réciproquement, ne purent s'empêcher de sourire, et finirent par l'écouter avec plaisir. Quand le récit en fut achevé, la reine se tourna du côté de madame Émilie, et lui commanda de raconter la sienne. Cette dame poussa aussitôt un long soupir, comme si elle venait de s'éveiller, et parla ainsi :

Mes chères Dames, comme j'ai été pendant quelque temps livrée à des réflexions qui ont porté mon esprit loin de cette aimable assemblée, à qui j'en demande pardon, je vous prie de ne pas vous offenser de la brièveté de ma nouvelle. Je vous prierais même de vouloir bien m'en dispenser, s'il était possible; mais puisqu'il faut absolument obéir aux ordres de notre souveraine, je vais vous entretenir, comme je le pourrai, de la sotte délicatesse d'une jeune demoiselle, et vous rapporter un mot plaisant et fort bien placé, qui lui fut dit par son oncle, et dont elle aurait pu faire son profit,

si elle eût eu assez d'intelligence pour en comprendre le sens et s'en faire l'application.

Fresco de Chelatico avait une nièce à laquelle on avait donné, par mignardise, le nom de Fanchonnette. Elle était jolie, bien faite, et avait un air assez noble; mais ce n'était pourtant pas de ces jolies femmes qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir: au contraire, son orgueil et sa fierté la rendaient souvent insupportable. Elle se donnait même les airs de dédaigner les hommes, de mépriser les femmes, de ne trouver rien d'aimable dans les autres, sans considérer qu'elle avait plus de défauts que personne. Impertinente, inquiète, capricieuse, on ne faisait jamais rien qui fût à son gré. Avec un esprit contrariant au suprême degré, et beaucoup d'autres défauts, elle ne laissait pas de s'estimer autant et plus que si elle eût été une princesse du sang royal de France. Quand elle sortait, tout l'infectait, et elle avait presque toujours le mouchoir au nez: en un mot, c'était un précieux ridicule dans toutes les règles. Un jour, étant sortie et rentrée dans le même quart d'heure, et poussant mille petites exclamations de dédain, qu'elle accompagnait d'autant de grimaces affectées, elle alla s'asseoir auprès de son oncle. D'où vient donc, Fanchonnette, lui dit-il, qu'aujourd'hui, jour de fête, vous voilà sitôt de retour? Je n'ai rien vu qui me plaise, mon oncle, répondit-elle d'un air mignard. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût en cette ville autant d'hommes si mal bâtis, et autant de femmes si maussades que j'en ai rencontré aujourd'hui. Tout ce qui s'est offert à ma vue m'a paru vilain et dégoûtant; et comme il n'y a personne au monde à qui les objets désagréables donnent plus d'ennui qu'à moi, je suis rentrée pour ne les point voir. Fresco, qui ne pouvait plus souffrir les affectations de sa nièce, lui dit d'un air sérieux: puisque les personnes désagréables te déplaisent si fort, le moyen, ma fille, de t'épargner ce chagrin, est de ne te regarder jamais au miroir. Cette demoiselle, dont l'ignorance et la bêtise égalaient la vanité, et qui néanmoins croyait en savoir autant que Salomon, ne comprit point ce que voulait dire son oncle, et elle lui répondit qu'elle voulait se mirer comme les autres; et elle demeura bête et mignarde toute sa vie.

NOUVELLE IX. — LE PHILOSOPHE ÉPICURIEN.

A peine madame Émilie eut-elle fini sa petite nouvelle, que la reine, qui ne voulait pas violer le privilège de Dionéo, voyant qu'il ne restait plus qu'elle à parler, commença ainsi :

Je puis vous assurer, mes aimables Dames, que vous m'avez volé tout au moins deux nouvelles, dont je me proposais de vous raconter la plus amusante. Il m'en reste par bonheur une autre qui n'a pas encore été dite. Vous y trouverez un bon mot, le plus piquant et le plus énergique que je connaisse.

Il y avait autrefois à Florence plusieurs belles et louables coutumes, que l'ambition et l'amour des richesses en ont entièrement bannies. Par une de ces coutumes, entre autres, il y avait dans chaque quartier une coterie composée de personnes choisies. Chaque membre de cette société donnait à son tour un repas à ses camarades, où il était permis d'inviter des étrangers de mérite, quand il s'en trouvait dans la ville. Tous ceux de la coterie s'habillaient, au moins une fois l'an, d'une manière uniforme ; et les plus nobles et les plus riches se promenaient ensemble à cheval dans les rues, et donnaient quelquefois des tournois ou d'autres spectacles analogues aux exercices militaires.

Parmi ces différentes coteries, on distinguait celle de messire Brette Brunelesqui, dans laquelle il avait voulu attirer un jeune homme nommé Guido, fils de messire Cavalcanti. Il n'oublia rien pour faire cette bonne acquisition, parce qu'il connaissait tout le mérite de ce jeune homme, qui, à beaucoup d'esprit, joignait l'amour des sciences et de la philosophie. Mais ce n'était pas là ce qui le faisait le plus rechercher de messire Brette et des autres personnes de la coterie. Guido était naturellement fort enjoué, beau parleur, extrêmement honnête, habile à toutes

sortes d'exercices, faisant toutes choses avec beaucoup plus de grâce et de facilité que les autres, fort riche, et l'homme du monde qui savait le mieux distinguer le mérite et lui rendre hommage. Tout ce qu'on fit pour l'engager à entrer dans cette coterie n'ayant pas réussi, Brette et ses compagnons s'imaginèrent que l'amour de la philosophie lui faisait préférer la solitude à la société. Comme il passait pour avoir beaucoup d'estime pour Épicure, et pour tenir un peu au sentiment de ce philosophe, ceux qui n'étaient pas d'humeur à lui rendre justice disaient qu'il n'étudiait que pour se convaincre qu'il n'y a point de Dieu.

Ce jeune philosophe, revenant un jour de l'église de Sainte-Michel-d'Orte, passa par le cours des Adimari, et aboutit à l'église Saint-Jean, qui était pour lors environnée de ces tombeaux de marbre qu'on voit aujourd'hui à Sainte-Réparée. Il s'arrêta devant ces mausolées, et lisait diverses épitaphes, lorsqu'il fut aperçu par messire Brette, qui traversait à cheval, avec sa compagne, la place de Sainte-Réparée. Brette ne l'eut pas plutôt vu, au milieu de ces tombeaux, qu'il proposa à ses compagnons d'aller l'agacer. Ils piquent des deux comme s'ils eussent voulu l'assaillir, et sont presque sur lui avant qu'il ait eu le temps de les voir. Pourquoi refuses-tu, Guido, lui dirent-ils en l'abondant, d'entrer dans notre coterie ? Crois-tu pouvoir trouver des raisons suffisantes pour anéantir l'existence de Dieu ; et quand tu y réussirais, en seras-tu plus avancé ? Guido se voyant surpris et enveloppé : Je suis chez vous, Messieurs, leur dit-il, vous pouvez violer les droits de l'hospitalité et me faire tout ce qu'il vous plaira. Comme il était fort agile, il s'appuie aussitôt d'une main sur un de ces tombeaux assez élevé, et prenant son élan, il se jette d'un saut de l'autre côté, et se retire tranquillement.

Les cavaliers se regardant l'un l'autre, un peu surpris du saut qu'ils avaient vu faire, s'écrièrent : est-ce donc là l'homme dont on vante tant l'esprit et le savoir ? Et où est la justesse de sa réponse ? Il est chez nous, dit-il ! le lieu où il est ne nous appartient pas plus qu'à lui et qu'aux autres citoyens ; il est commun à tout le monde. Il faut sans doute qu'il ait perdu l'esprit. C'est vous qui l'avez perdu, dit alors messire Brette, si vous ne comprenez pas ce qu'il vient de dire. Il nous a dit honnêtement et en peu de mots

l'injure du monde la plus piquante. Ces tombeaux, si vous y faites attention, sont les maisons des morts ; et quand il dit que c'est notre maison, il veut nous faire entendre que nous et les autres ignorants sommes semblables aux morts, en comparaison de lui et des autres savants. Il a pu donc dire à cet égard qu'il était chez nous.

Chacun comprit alors le sens des paroles de Guido, et chacun en eut un peu de confusion. Aucun d'eux n'eut jamais plus envie de l'agacer ; et Brette passa toujours dans leur esprit pour un homme doué d'un bon entendement.

NOUVELLE X. — LE FRÈRE QUÊTEUR OU LE CHARLATANISME DES MOINES.

Dionéo voyant que chacun avait dit sa nouvelle, n'attendit pas l'ordre de la reine pour conter la sienne. Il pria ceux qui louaient encore le bon mot du philosophe Guido de faire silence ; après quoi il commença ainsi :

Quoiqu'on m'ait laissé la liberté de vous entretenir des objets que je jugerai les plus convenables et les plus propres à vous amuser, je ne m'écarterai point aujourd'hui du sujet proposé par notre souveraine. Mon dessein est donc, mes belles Dames, de vous raconter de quelle manière un moine de l'ordre de Saint-Antoine se tira d'un piège que lui avaient malignement tendu deux de ses compagnons de bouteille, et par quelle présence d'esprit il sut éviter la honte que ces deux jeunes gens croyaient lui avoir ménagée. Si pour vous mettre bien au fait de toutes les circonstances de cette nouvelle, vous me trouvez un peu long, je vous prie de considérer que le soleil n'est qu'au milieu de son cours, et que par conséquent le temps de la promenade est encore fort éloigné.

Certalde, comme vous pouvez l'avoir ouï dire, est un village de la vallée d'Else, dépendante de l'État de Toscane. Quoique ce village soit aujourd'hui fort peu considérable, il n'a pas laissé d'être autrefois habité par un grand nombre de gentilshommes et de gens aisés. Un religieux de Saint-Antoine, nommé frère Oignon, et conventuel de Florence, avait coutume d'y aller tous les ans une fois, pour y recueillir les aumônes des sots et des imbéciles. Il s'y rendait d'autant plus volontiers qu'il trouvait la quête abondante, et qu'il y était bien reçu, moins pour l'estime qu'on faisait de sa personne qu'à cause peut-être du nom qu'il portait, parce que le terroir de ce canton produit les meilleurs oignons de toute la Toscane. Ce frère Oignon, d'une petite taille, au visage enluminé, au poil roux, avait l'humeur fort enjouée et quelquefois un peu gaillarde. Il était dans le fond fort ignorant; mais il parlait si bien et si facilement, que qui ne l'aurait pas connu de près, l'aurait pris pour un grand orateur, pour ne pas dire pour un Cicéron ou pour un Quintillien : aussi était-il aimé et bien reçu de tous les gens du pays.

Etant donc allé à Certalde, selon sa coutume, au mois d'août, un dimanche matin, vers l'heure que le peuple des environs venait à la messe de la paroisse, il s'avança proche la porte de l'église, et parla en ces termes aux hommes et femmes qui étaient assemblés : Vous savez, Messieurs et Dames, que vous êtes dans l'usage de donner tous les ans aux pauvres religieux de Saint-Antoine, de vos blés et de vos revenus, les uns peu, les autres beaucoup, chacun selon ses facultés et sa dévotion, afin que le bienheureux saint Antoine ait soin de votre bétail; vous avez même coutume de faire chaque année du bien à ceux qui sont affiliés à notre congrégation. Je viens donc ici, par l'ordre de mon supérieur, recueillir les effets de votre charité ordinaire : ainsi donc, par la grâce de Dieu, vous êtes avertis de vous rendre ici cet après-midi, aussitôt que vous entendrez le son des cloches; je vous prêcherai et ferai baiser la sainte croix, selon la manière accoutumée, dans ce même endroit, devant la porte de l'église; et parce que je vous connais très dévots à monsieur le baron Saint Antoine, mon patron, je vous montrerai, par grâce spéciale, une très belle et très sainte relique que j'ai jadis apportée moi-même de la Terre-Sainte. C'est une des

plumes de l'ange Gabriel. Il la laissa tomber dans la chambre de la vierge Marie, quand il vint lui annoncer qu'elle concevrait et enfanterait le sauveur du monde.

Après cet avertissement, le bon religieux prit congé de l'assemblée, et entra dans l'église pour y entendre la messe.

Pendant ce temps-là, deux drôles fins et découplés, l'un appelé Jean de la Bragonière, l'autre Blaise Pissin, qui avaient entendu ce qu'il venait de dire au peuple assemblé, complotèrent de lui faire pièce, quoiqu'ils fussent de ses amis et de sa compagnie. La plume prétendue de l'aile de l'ange Gabriel les avait fait beaucoup rire; ils résolurent de la lui enlever, pour jouir ensuite de son embarras quand il voudrait la montrer au peuple. Frère Oignon dina ce jour-là au château. Quand ils surent qu'il était à table, ils se rendirent aussitôt à l'auberge où il logeait, et convinrent que l'un amuserait le valet du moine, tandis que l'autre chercherait la plume dans le sac du frère quêteur, se faisant d'avance un plaisir de voir la manière dont il s'y prendrait pour s'excuser devant ses auditeurs, auxquels il s'était engagé à la montrer.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire que je vous fasse connaître le valet que l'ami de Blaise s'était chargé d'amuser tandis que Jean fouillerait dans le sac du religieux. Vous saurez d'abord que son nom était analogue à sa personne. On l'appelait Gucchio Baléna, comme qui dirait gros animal; plusieurs le désignaient par le nom de Gucchio-Lourdaud; d'autres ne le nommaient jamais que Gucchio-Cochon. Il avait la figure si grotesque que le peintre Lipotopo, qui a fait tant de caricatures, n'en imagina jamais de plus singulière ni de plus bizarre. Quant à la lame, elle répondait parfaitement au fourreau: son esprit était aussi épais que son corps. Frère Oignon, qui se plaisait souvent à égayer ses amis des sottises de ce valet, avait coutume de dire qu'il lui connaissait neuf défauts si considérables, qu'un seul aurait suffi pour éclipser ou ternir toutes les qualités, toutes les vertus qu'on a vu briller dans Salomon, Aristote, Sénèque, si ces grands hommes en eussent été atteints. Représentez-vous d'après cela quel homme ce devait être que ce garçon? Quand on demandait à frère Oignon quels étaient les neuf défauts qu'il trouvait en lui, il répondait par ces trois mauvais vers de sa façon :

Il est paresseux, gourmand et menteur,
Ivrogne, médisant, voleur,
Sans esprit, raison ni valeur.

Outre ces vices, il en a plusieurs autres que je ne dis pas, ajoutait le moine. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il veut se marier partout où il se trouve, et louer une maison pour y établir un ménage complet : parce qu'il a la barbe noire, forte et assez bien fournie, il se croit beau garçon, et s'imagine que toutes les femmes qui le regardent sont amoureuses de lui ; et si l'on voulait le laisser faire, il courrait après elles, comme les chiens après les lièvres. Il faut cependant convenir qu'il me sert avec beaucoup de zèle ; car personne ne me parle jamais en secret qu'il ne veuille savoir ce qu'on me dit ; et s'il arrive que quelqu'un me demande quelque chose, il a tant peur que je ne sache point répondre, qu'il est le premier à dire *oui* ou *non*, selon qu'il le juge convenable... Mais reprenons le fil de notre histoire.

Frère Oignon avait laissé cet habile valet à son logis, avec ordre de prendre bien garde que personne ne touchât à son bagage, et surtout à la besace où il tenait ses reliques. Mais Gucchio-Lourdaud, qui se plaisait plus dans les cuisines que le rossignol ne se plaît dans les verts feuillages, surtout quand il savait qu'il y avait quelque servante, était descendu dans celle de l'auberge, où il avait vu une grosse cuisinière, mal faite, rabougrie, avec deux horribles tétasses longues et pendantes, et un visage large, ratatiné, plus hideux que celui du plus laid des Baronchi. Cette vilaine créature enfumée, suante et toute barbouillée de graisse, ne laissa pas de lui paraître ragoûtante. L'empressement avec lequel il était allé la joindre fit qu'il laissa la chambre de frère Oignon ouverte, et son petit bagage exposé à l'abandon. Quoiqu'on fût alors dans le mois d'août, et par conséquent au fort de la chaleur de l'été, il s'assit auprès du feu, et commença d'entrer en conversation avec cette servante, qui se nommait Nute. Il débuta par lui dire qu'il était gentilhomme par procureur, et qu'il avait plus de mille écus, sans y comprendre ceux qu'il devait bientôt donner pour achever d'acquitter certaines dettes. Il n'y eut point de bien qu'il ne lui dit de sa personne ; et sans faire attention qu'il portait un chapeau

plein de crasse et rongé des bords : que son habit était tout déchiré, tout rapiécé de morceaux de différentes étoffes ; que sa culotte, percée en plusieurs endroits, laissait voir sa cuisse noire et velue comme celle d'un sanglier ; que ses souliers s'en allaient en lambeaux, il ajouta, comme s'il eût été un gros seigneur, qu'il voulait l'habiller tout de neuf et la retirer du service ; que sans avoir de grands héritages, il se faisait fort de lui procurer une honnête aisance : en un mot, il n'y eut point de magnifiques promesses qu'il ne lui fit. Mais comme rien n'annonçait en lui qu'il fût en état d'en effectuer aucune, il ne réussit qu'à se faire moquer de lui, et à passer pour un véritable fou dans l'esprit de la servante.

Blaise Pissin et Jean Bragonière, ravis de trouver Guccio-Cochon occupé à en conter à la cuisinière du logis, entrèrent sans peine dans la chambre du religieux. La première chose qui leur tomba sous la main fut précisément la besace où était la plume. Ils l'ouvrent, la fouillent, et trouvent une petite boîte, enveloppée dans je ne sais combien de morceaux de taffetas, et dans la boîte une plume de la queue d'un perroquet vert. Ils ne doutent point que ce ne soit celle que le moine avait promis de faire voir aux habitants de Certalde, et ils s'en emparent. Il eût été d'autant plus facile au frère Oignon de persuader au peuple de cet endroit que cette plume avait appartenu aux ailes de l'ange Gabriel, que les perroquets étaient alors peu connus : le luxe d'Égypte n'était point encore passé en Toscane, comme il y est venu depuis, et où il fait tous les jours tant de progrès pour le malheur de l'État. Mais quand ces sortes de plumes auraient été connues de quelques personnes, il n'est pas moins vrai qu'il eût été aisé au moine de faire accroire aux habitants de ce canton que celle-là avait appartenu à l'ange Gabriel. Non seulement les oiseaux rares n'y étaient point connus, mais je suis persuadé qu'on n'y avait jamais entendu parler de perroquets. La pure simplicité des mœurs anciennes régnait encore parmi eux.

Après que les deux jeunes gens eurent pris la plume, pour ne pas laisser la boîte vide et mieux surprendre le frère quêteur, ils s'avisèrent de la remplir de charbons qu'ils trouvèrent dans la cheminée.

Ceux et celles qui avaient entendu l'avertissement de frère

Oignon, ne furent pas sitôt sortis de la grand'messe, qu'ils se hâtèrent d'arriver chez eux, pour en porter la nouvelle à leurs amis, parents et voisins. L'heure arrivée, on accourt en foule au lieu du rendez-vous. Quand le moine eut diné, et qu'il eut pris une heure de repos pour mieux digérer, instruit de la multitude de paysans qui l'attendaient avec impatience, et dont une partie s'était rendue au château pour l'engager à venir plus tôt, il envoya dire incontinent à Guccio-Baléna de sonner les clochettes, et d'apporter sa besace. Le valet avait de la peine à quitter sa cuisine et la cuisinière, qu'il espérait toujours pouvoir gagner ; mais enfin il obéit.

Après que tout le peuple fut réuni, frère Oignon, qui ne s'aperçut point qu'on eût touché à sa besace, commença sa prédication, et dit mille choses sur le respect dû aux saintes reliques. Quand il fut question de montrer la plume de l'ange Gabriel, il fit allumer deux cierges, ôta son capuchon, développa tout doucement la petite boîte, et l'ouvrit ensuite avec beaucoup de respect, après avoir dit quelques mots en l'honneur de l'ange Gabriel et de sa relique. Surpris de n'y trouver que du charbon, il fronça le sourcil de dépit : mais il ne se déconcerta pas : il ne soupçonna point son valet de lui avoir joué ce mauvais tour, parce qu'il n'avait pas assez bonne opinion de son esprit. Il ne lui fit même point de reproches d'avoir mal gardé sa besace ; il ne s'en prit qu'à lui-même d'en avoir confié la garde à un homme qu'il connaissait si paresseux, si peu obéissant, et si dépourvu de toute espèce d'intelligence. Mais levant les yeux et les mains vers le ciel, il s'écria de manière à être entendu de tout le monde : Bénie soit à jamais, ô mon Dieu, ta puissance, et que ta volonté soit faite en tout temps et en tous lieux ! Après cette exclamation, il referme la boîte ; et se tournant vers le peuple : Messieurs et Dames, leur dit-il d'un ton assez élevé, pour que tous les auditeurs pussent l'entendre, je dois vous dire que j'étais encore fort jeune, lorsque je fus envoyé par mon supérieur chez les Orientaux, avec ordre de faire toutes les découvertes qui pourraient être avantageuses à notre pays en général et à notre couvent en particulier. Je partis de Venise, je passai par le Bourg des Grecs, et après avoir traversé le royaume de Garbe et de Balduque, j'arrivai quelque temps après en Parion, non sans être fort altéré, comme vous pouvez le croire ; et de là je vins en Sardaigne. Mais qu'ai-je

besoin de vous détailler ici les divers pays que j'ai parcourus? Il me suffira de vous dire, que lorsque j'eus passé le bras de Saint-George, et que j'eus traversé la Truffie et la Bouffie, qui sont des pays très habités, je passai dans la terre de Mensonge, où je rencontraï beaucoup de moines et d'autres ecclésiastiques qui fuyaient tous la peine et le travail, le tout pour l'amour de Dieu, et qui s'inquiétaient fort peu de la peine des autres, à moins qu'il ne leur en vint quelque profit, ne dépensant d'autre argent dans ce pays que de la monnaie sans coin. J'allai de là dans la Brusse, où les hommes et les femmes vont en patins par-dessus les montagnes, où l'on est en usage d'habiller les cochons de leurs propres boyaux. Un peu plus loin, j'ai trouvé un peuple qui portait le pain dans des tonneaux, et le vin dans des sacs. Après avoir quitté ce peuple, j'arrivai aux montagnes de Bacchus, où toutes les eaux coulent en descendant, et je pénétrai si avant dans ce pays que je me trouvai en très peu de temps dans l'Inde-Pastenade, où, j'en jure par l'habit que je porte, je vis voler les couteaux, chose qu'on ne saurait croire, à moins de l'avoir vue. Maso del Seggio, gros marchand, que je trouvai là occupé à casser des noix et à en vendre les coquilles au détail, pourra vous confirmer cette vérité si vous le rencontrez jamais. Quant à moi, ne trouvant pas ce que j'allais chercher partout, je rebroussai chemin pour ne pas voyager par eau, et revins par la Terre-Sainte, où le pain frais ne vaut que quatre deniers la livre, et où le pain chaud se donne pour rien. Je n'y fus pas plutôt arrivé que je rencontraï le digne patriarche de Jérusalem, qui, pour honorer l'habit du baron monsieur saint Antoine, que j'ai toujours porté dans mes voyages, me fit voir toutes les saintes reliques dont il est dépositaire. Elles étaient en si grand nombre, qu'il me faudrait trop de temps pour vous parler de toutes: cependant, pour vous faire plaisir, je vous dirai un mot des plus remarquables. Il me montra entre autres choses un doigt du Saint-Esprit, aussi frais, aussi sain que s'il venait d'être coupé; le museau du Séraphin qui apparut à saint François; un ongle de Chérubin; une des côtes du *Verbum Caro*; plusieurs lambeaux des habillements de la Sainte-Foi catholique; quelques rayons de l'étoile qui apparut aux mages d'Orient; une petite fiole pleine de la sueur de saint Michel, lorsqu'il se battit contre

le Diable ; la mâchoire du Lazare que Jésus-Christ ressuscita, et plusieurs autres choses non moins curieuses. Et comme je lui fis présent de quelques reliques que j'avais doubles, et qu'il avait inutilement cherchées, il me donna en récompense une des dents de Sainte-Croix ; une petite bouteille remplie du son des cloches du magnifique temple de Salomon, et la plume de l'ange Gabriel dont je vous ai parlé. Il me donna aussi un des patins de saint Guérard de Grande-Ville, dont j'ai fait présent depuis peu à Guérard de Bousi, établi à Florence, qui a beaucoup de vénération pour cette sainte relique ; enfin, il me donna des charbons sur lesquels fut grillé le bienheureux saint Laurent. J'apportai toutes ces reliques à Florence avec beaucoup de dévotion et de respect. Il est vrai que mon supérieur ne m'a pas permis de les exposer en public, qu'auparavant il n'eût été bien prouvé qu'elles étaient véritablement les reliques dont elles portaient le nom : mais depuis qu'on en est assuré par les lettres qu'on a reçues du patriarche de Jérusalem, et par différents miracles que ces reliques ont opérés, j'ai la permission de les faire voir ; et comme je ne veux les confier à personne, je les porte toujours avec moi. Or, vous saurez que, pour conserver précieusement la plume de l'ange Gabriel, je la tiens dans une petite boîte ; et les charbons qui servirent à rôtir saint Laurent, je les tiens aussi dans une autre boîte, qui ressemble si fort à la première que je les prends souvent l'une pour l'autre. C'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui ; car, croyant emporter avec moi celle où est la plume, j'ai pris celle où sont les charbons. Au reste, je ne regarde point cette équivoque comme un pur hasard ; je la considère plutôt comme un effet de la volonté de Dieu, lorsque je fais réflexion que la fête de saint Laurent est dans deux jours : ainsi la Providence a voulu que, pour réveiller en vous la dévotion que vous devez à ce saint martyr, et pour vous disposer à célébrer dignement sa fête, je vous fisse voir aujourd'hui les charbons bénis qui ont servi à son martyre, au lieu de la plume de l'ange Gabriel, dont la fête est encore éloignée.

Découvrez donc vos têtes, mes chers enfants, et venez voir avec respect cette auguste relique. Je dois vous dire que quiconque sera marqué de ce charbon en forme de croix, le feu ne le brûlera point de toute l'année, à moins qu'il ne le sente.

Après ce discours de vrai charlatan, il chanta un cantique à la louange de saint Laurent, ouvrit la boîte, et montra à cette sotte multitude les charbons qu'elle renfermait. Quand il eut donné le temps à tout le monde de les voir et de les admirer, chacun s'empressa de s'en faire marquer, et donna une offrande plus forte que de coutume. Frère Oignon, de son côté, fut libéral de croix, et n'épargna point ses charbons à marquer les habits de toile blanche des hommes, et les voiles des femmes, leur faisant entendre qu'à mesure qu'ils s'usaient dans ses doigts, ils croissaient dans la boîte, comme il l'avait éprouvé dans une autre occasion : de sorte qu'ayant ainsi croisé tous les habitants de Certalde, à son très grand profit, il s'applaudit en lui-même d'avoir eu l'esprit de se moquer de ceux qui avaient cru lui faire pièce en lui dérobant la plume. Les voleurs avaient assisté à la prédication, et furent si contents de la défaite que frère Oignon avait trouvée, et de la tournure plaisante qu'il avait donnée à la chose, qu'ils manquèrent de se démonter les mâchoires à la chose, qu'ils manquèrent de se disperser, ils rejoignirent le moine, lui apprirent ce qu'ils avaient fait, et lui rendirent sa plume, dont il ne tira pas moins de profit l'année suivante qu'il venait d'en tirer des charbons.

Cette nouvelle fit le plus grand plaisir à toute la compagnie, qui s'en amusa longtemps. Le voyage de frère Oignon, les prétendues reliques qu'il avait vues à Jérusalem, celles qu'il en avait apportées, la sottise des habitants de Certalde, tout fournit matière à rire. Quand on se fut assez diverti du charlatanisme de ce moine facétieux, la reine se leva de dessus son siège ; un moment après, elle ôta sa couronne, et la posa d'un air riant sur la tête de Dionéo. Il est temps, lui dit-elle aussitôt, que tu saches ce que c'est que d'avoir à gouverner des femmes ; dans cette intention, je te fais roi, et t'exhorte à nous gouverner de manière que nous ayons toutes lieu d'être satisfaites de ton règne.

Après que Dionéo eut remercié madame Élise de l'avoir choisi pour souverain : Il faut convenir, dit-il, que je suis

un plaisant roi, puisque celui des échecs a encore plus d'autorité que je n'en ai. Certes, vous verriez beau jeu, mes belles Dames, si vous étiez réellement disposées à m'obéir, comme un véritable roi veut et doit être obéi. Je vous ferais goûter des plaisirs!... des plaisirs, Mesdames, sans lesquels les autres ne sont rien... Mais laissons ces choses-là à part : je gouvernerai du mieux qu'il me sera possible.

Il fit appeler ensuite le maître d'hôtel, comme on l'avait pratiqué à chaque changement de souveraineté, et lui ordonna ce qu'il devait faire tant que son règne durerait. Puis se tournant vers la compagnie : Mes aimables Dames, dit-il, on a épuisé tant de sujets dans les différentes nouvelles qu'on a racontées jusqu'à présent, que si Licisque ne fût venu cet après-midi, j'aurais eu de la peine à en trouver un qui fût amusant et qui n'eût pas été déjà traité. Vous devez vous souvenir qu'elle a dit qu'aucune de ses amies ni de ses voisines n'avait son pucelage le jour de ses noces, et que non contentes de s'être amusées étant filles, la plupart avaient encore joué de bons tours à leurs maris ; ce qu'elle savait à n'en pouvoir douter. Or, laissant de côté le premier article, je pense que l'autre peut faire la matière de nos premiers récits, et qu'il serait difficile de trouver un meilleur sujet à traiter pour la journée de demain : c'est pourquoi j'entends qu'on n'en choisisse point d'autre, et j'ordonne, en ma qualité de roi, que les nouvelles qu'on doit raconter pendant la durée de mon règne, ne roulent que sur les tromperies que les femmes galantes ont faites à leurs maris, que ces infidélités soient parvenues ou non à la connaissance de ces derniers.

Ce sujet ne parut pas honnête, mais au contraire très indécent à la plupart des dames ; c'est pourquoi elles le prièrent de vouloir bien en assigner un autre. Dionéo ne crut pas devoir se rendre à leurs prières. Je connais, Mesdames, leur dit-il, tout aussi bien que vous, ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas. Le sujet que j'indique n'a rien qui doive offenser votre vertu ; ainsi vous me permettrez de ne point le changer. Il est bien permis de s'entretenir de ce que l'on veut, pourvu qu'on se conduise honnêtement. Faites attention à la corruption qui règne aujourd'hui dans presque toutes les classes de citoyens :

songez que les lois n'ont plus de frein ; que les juges, qui devraient les faire respecter, ont abandonné leurs sièges ; qu'une affreuse licence s'est emparée de tous les esprits ; que presque personne à présent ne craint ni Dieu, ni Diable, et que l'amour de la vie, dans ce temps de calamité, est l'unique objet dont tout le monde soit occupé. Je suis éloigné de vouloir vous porter à suivre ces malheureux exemples ; mais quand, pour vous distraire et distraire les autres, vous prendriez un peu de liberté dans vos propos, je ne vois pas le grand mal que vous feriez. Il vous est permis, pour égayer la conversation, de déroger quelquefois à l'austère décence que votre sexe vous impose : on ne saurait vous en faire un crime tant que vos actions seront honnêtes et irréprochables. Votre honneur n'a rien souffert jusqu'à présent de tout ce qu'on a pu dire d'un peu libre dans nos divers entretiens : soyez persuadées qu'il ne sera pas plus blessé de ce que nous pouvons dire encore. On connaît votre vertu : on sait que non seulement les discours les plus séduisants et les plus libres ne sont pas capables de vous détourner du chemin de l'honneur, mais que la crainte même de la mort ne serait pas capable de vous en faire écarter. Qu'avez-vous donc à redouter ? J'ose vous dire, au contraire, que si l'on savait que vous ne voulussiez point absolument vous entretenir quelquefois d'aventures gailardes, on ne manquerait pas de donner de mauvais motifs à cette extrême réserve. On croirait que vous n'osez en parler que parce que votre conduite est répréhensible à cet égard. D'ailleurs considérez, je vous prie, le bel honneur que vous me feriez en refusant de vous conformer à ce que j'ai prescrit en qualité de roi. Autant vaudrait que vous ne m'eussiez pas élu votre souverain, si après vous avoir donné l'exemple de la plus parfaite soumission vous ne vouliez point vous soumettre à mes ordres. Pas tant de délicatesse, je vous prie ; elle ne fut jamais plus mal placée. On ne doit rougir que de mal faire, et non de ce que les autres ont mal fait. D'où je conclus qu'il faut que vous vous disposiez à composer chacune votre nouvelle sur le sujet que j'ai assigné, et auquel les propos de Licisque ont tantôt donné lieu.

Ce discours convertit les dames, et elles promirent de se conformer à la volonté du roi, qui donna la liberté à cha-

cun de faire ce qu'il jugerait à propos et d'aller où il voudrait jusqu'à l'heure du souper.

Comme ce jour-là les nouvelles avaient été fort courtes, le soleil n'avait tout au plus parcouru que les deux tiers et demi de sa course. Dionéo demeura à l'ombre, et proposa une partie de jeu aux deux autres gentilshommes, qui l'acceptèrent. Tandis qu'ils jouent, madame Élise tire à part les autres dames : Depuis que nous sommes dans cette campagne, leur dit-elle, j'ai toujours eu envie de vous mener dans un endroit fort près d'ici ; mais l'occasion ne s'en est point présentée. Elle est à présent favorable, puisque le soleil est encore fort élevé. Je suis persuadée qu'aucune de vous n'a jamais été dans cet endroit, nommé la Vallée des Dames. Voyez si vous êtes d'humeur à y aller. Je puis vous assurer que vous ne serez pas fâchées de l'avoir vu. Toutes les dames répondent qu'elles veulent bien : elles prennent donc avec elles une des femmes de chambre, et se mettent aussitôt en route, sans en dire mot aux trois messieurs.

Après une demi-heure de marche, elles arrivent dans ladite vallée, où elles entrent par un sentier assez étroit, bordé d'un côté par un ruisseau très limpide. Leurs yeux furent agréablement surpris de la beauté du lieu. Les chaleurs de la saison n'en avaient point flétri la verdure. La plaine de cette belle vallée, selon le rapport que m'en a fait une de ces dames, formait un cercle de près d'une demi-lieue de tour ; jamais l'industrie humaine n'en eût fait un plus rond, plus parfait. Ce cercle était bordé par six collines. Sur le sommet de chacune, on voyait une charmante maison en forme de petit château, ce qui faisait le plus beau coup d'œil qu'il soit possible d'imaginer. Chaque colline allait en se rétrécissant, et aboutissait à la plaine par une pente insensible, à la manière de nos amphithéâtres de salles de comédie. Les coteaux les plus exposés au midi étaient tout couverts de vignes, d'oliviers, d'amandiers et d'autres arbres portant fruits. De petits bosquets et d'agréables prairies couvraient la partie exposée au nord. La plaine, qui n'avait pas d'autre entrée que celle par où les dames étaient arrivées, était ornée de sapins, de lauriers, de plusieurs pins, et tous ces arbres étaient plantés avec tant d'art qu'on eût pris cette plaine pour un vaste jardin. C'était de tous côtés des allées magnifiques, où le soleil avait de la peine à in-

roduire quelques-uns de ses rayons. Vers le milieu de ce paradis terrestre était une petite prairie émaillée de fleurs et environnée d'arbres d'une hauteur prodigieuse, qui en défendait l'entrée au soleil la plus grande partie du jour. Un ruisseau peu profond, mais rapide et argenté, serpentait dans les environs. Il descendait par une veine de rocher du haut d'une des collines, et faisait un bruit qui flattait agréablement l'oreille. Après avoir fait quelques tours auprès de la prairie, il formait un lac dans la plaine où l'on voyait du poisson en abondance. Cette espèce de vivier pouvait avoir trois pieds et demi de profondeur sur une quarantaine de large et une soixantaine de long. Il était si transparent qu'on eût pu compter les grains de sable qui tapissaient son fond. L'eau surabondante s'échappait par un petit ruisseau qui, cherchant les endroits les plus bas de la vallée, n'en sortait qu'après avoir fait mille détours, comme s'il eût eu regret de quitter un lieu si agréable.

Quand les dames en eurent parcouru et admiré toutes les beautés, elles formèrent le projet de se baigner. La chaleur qu'il faisait et la solitude du lieu les y invitaient. Dans ce dessein, elles dirent à la femme de chambre qui les avait suivies, d'aller se mettre en sentinelle à l'entrée de la vallée afin de les avertir dans le cas qu'elle vit venir quelque homme. Elles se déshabillèrent toutes sept aux bords du lac, et y entrent courageusement nues comme des vers. A travers l'eau claire et limpide de ce vivier, on eût pu voir leurs corps d'albâtre aussi facilement qu'on voit la rose vermeille à travers le vase du mince cristal qui la renferme. Après s'être amusées quelque temps à folâtrer, à courir çà et là après les poissons, qui difficilement pouvaient se cacher, et en avoir pris quelques-uns, elles sortirent de l'eau, s'essuyèrent les unes les autres, s'habillèrent, et s'en retournèrent au château au petit pas, ne s'entretenant que de la beauté du lieu qu'elles venaient de quitter, et des plaisirs qu'elles y avaient goûtés.

Arrivées de bonne heure au château, elles trouvèrent les trois messieurs qui jouaient encore, à la même place où elles les avaient laissés. Il faut convenir, leur dit madame Pampinée, que nous vous avons joué un bon tour. Quel tour, dit Dionéo ? Seriez-vous déjà plus libres dans vos actions que vous ne voulez l'être dans vos propos ? C'est la vérité,

sire, répliqua-t-elle; puis elle lui dit d'où elles venaient, et entra dans les plus grands détails sur la beauté du lieu, et lui raconta tout ce qu'elles y avaient fait. A ce récit, le roi témoigna la plus grande envie d'y aller avant la fin du jour. Dans cette idée, il ordonna au maître d'hôtel de servir promptement le souper. Au sortir de table, les trois gentilshommes, suivis de leurs domestiques, prirent le chemin de la vallée, et la trouvèrent effectivement digne de tous les éloges qu'on leur en avait fait. Après en avoir parcouru rapidement les principaux endroits, et s'y être baignés pendant une demi-heure, ils revinrent au château sur la brune, et trouvèrent les dames qui dansaient au chant de madame Flamette. La danse achevée, on s'entretint des beautés merveilleuses de la Vallée des Dames, et l'on convint généralement que c'était peut-être le plus bel endroit qu'il y eût sur la terre. Le roi fit appeler le maître d'hôtel : il lui signifia qu'ils iraient tous le lendemain dîner dans ce lieu ; qu'il n'avait qu'à prendre ses mesures en conséquence, et y faire même porter des lits de camp, dans le cas que quelqu'un voulût se reposer après le dîner. Il fit servir ensuite aux flambeaux une petite collation, après laquelle les danses recommencèrent. Quand on eut dansé assez de temps, le roi s'adressant à Madame Elise, lui dit d'un air poli et gracieux : Vous m'avez fait aujourd'hui l'honneur de me donner la couronne, il est juste que je vous choisisse à mon tour pour nous chanter une chanson. Votre voix est si belle et si gracieuse que c'est obliger toute la société que de vous engager à chanter. Je laisse à votre choix la chanson ; je ne doute pas qu'elle ne soit jolie. La dame sensible au compliment du roi, lui en témoigna sa reconnaissance en lui obéissant tout de suite. Voici la chanson qu'elle dit :

Dieu d'amour qui te fais un jeu de nous surprendre ;
 Ah ! si je puis me dégager
 Des filets que tu sus me tendre,
 Je connais trop bien le danger
 Pour m'y laisser jamais reprendre.

Je me suis enrôlée au printemps de mes jours,
 Imprudemment dans ta milice :
 Je croyais, tant j'étais novice,

Que la paix y régnait toujours.
 Ainsi sans craindre les alarmes,
 En entrant j'ai mis bas les armes;
 Mais toi, tyran déloyal, inhumain,
 Toi, que je présumais si tendre et si fidèle,
 Tu m'es venu faire soudain
 Une guerre injuste et cruelle.

Captive dans tes fers, et déplorant mon sort,
 Tu m'as forcé à reconnaître
 Pour mon vainqueur et pour mon maître
 L'ingrat qui doit causer ma mort.
 Tendre esclave sous ton empire,
 En vain je pleure et je soupire;
 Plainte, sanglots, rien ne peut le toucher,
 Rien n'excite en son cœur la pitié que j'implore.
 Hélas! son cœur est de rocher
 Pour une amante qui l'adore.

Nul ne paraît sensible à mes gémissements:
 Pour moi tout est sourd dans le monde;
 Tout aigrit ma douleur profonde,
 Et mes ennuis et mes tourments.
 En vain j'en cherche le remède,
 La mort que j'appelle à mon aide,
 Me laisse vivre en ce rude combat.
 Dieu puissant, tu peux seul mettre fin à mes peines;
 Amour! livre-moi mon ingrat
 Percé de traits et dans tes chaînes.

Si tu juges pourtant que c'est trop exiger,
 Du moins touché de ma souffrance,
 De quelque rayon d'espérance,
 Daigne, grand Dieu, me soulager.
 La grâce est légère et facile;
 Dès lors, plus libre et plus tranquille,
 On me verra briller par l'enjouement:
 J'aurai le cœur joyeux au milieu de nos belles,
 Et le front orné galamment
 De lis et de roses nouvelles.

Madame Élise donna beaucoup à penser à la compagnie par cette chanson plaintive et par les profonds soupirs dont elle avait terminé presque chaque couplet. Mais on eut

beau chercher les motifs qui pouvaient y avoir donné lieu, on ne put jamais les deviner.

Le roi qui était dans ses moments de belle humeur, fit ensuite appeler Pindaro, et lui commanda de jouer de la cornemuse. On exécuta plusieurs danses au son de cet instrument rustique; et quand on se fut ainsi amusé une bonne partie de la nuit, le roi dit à chacun d'aller se coucher.

FIN DE LA SIXIÈME JOURNÉE.

SEPTIEME JOURNÉE

Les étoiles ne paraissaient plus du côté de l'orient, excepté celle que nous appelons l'étoile du jour, lorsque le maître d'hôtel s'en alla avec tout le bagage dans la Vallée des Dames pour y préparer ce qui était nécessaire, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Dionéo. Celui-ci, éveillé par le bruit, ne tarda pas à se lever et à faire éveiller les dames et les deux gentilshommes. On se mit en chemin au soleil levant, moment agréable où la nature semble plus belle au mortel qui en jouit. Il leur parut n'avoir jamais entendu chanter les rossignols et les autres oiseaux aussi gaiement. Ils arrivèrent dans la vallée aux doux concerts de ces agréables habitants de l'air. Ils se promenèrent dans ce lieu charmant, dont ils contemplèrent à loisir les diverses beautés. On eût dit que tous les rossignols qu'ils avaient entendus sur la route s'étaient réunis dans cette plaine pour augmenter leurs plaisirs par leurs chants redoublés. La fraîcheur du matin leur fit trouver cet endroit plus délicieux encore qu'il ne leur avait paru la veille. Après qu'ils eurent déjeuné avec des fruits, des confitures et des vins excellents, jaloux d'imiter la gaité des rossignols, ils se mirent à chanter, et l'écho se plaisait à répéter fidèlement leurs accords. L'heure du diner venue, les tables furent dressées sous des berceaux où le soleil ne pouvait pénétrer. C'était fort près du petit lac où l'on s'était baigné la veille. On s'assit dans l'ordre qu'il plut au roi de prescrire ; et pendant qu'on dînait, les poissons qu'on voyait nager fournissaient matière aux propos les plus agréables. Au lever de table, on recommença à chanter et à se divertir par mille petits jeux.

Le maître d'hôtel, homme actif et intelligent, avait fait dresser dans un des plus beaux endroits de la plaine plusieurs tentes de ces serges qui nous viennent de France, et dans ces tentes plusieurs lits. Il fut libre à chacun d'aller s'y reposer. Plusieurs préférèrent jouer et causer à l'ombre. L'heure du repos étant passée, on éveilla ceux qui avaient été dormir et tout le monde se réunit pour raconter, à l'ordinaire, des nouvelles. Le roi fit asseoir toute la compagnie dans l'ordre accoutumé, sur un grand tapis qu'on avait étendu sur le gazon tout près de l'endroit où l'on avait diné. Il recommanda ensuite à madame Émilie de raconter sa nouvelle. Cette aimable dame se mit à sourire, et commença ainsi.

NOUVELLE I. — L'ORAISON CONTRE LES REVENANTS OU LA TÊTE D'ANE.

J'aurais bien désiré, sire, que toute autre que moi eût entamé la matière sur laquelle nous devons nous entretenir aujourd'hui ; mais puisqu'il vous a plu de me nommer la première, je vous obéirai sans murmurer, et tâcherai de dire quelque chose qui puisse tourner à l'utilité de ces dames ; car si elles sont aussi peureuses que je le suis moi-même des revenants et des esprits, quoique à la vérité je ne sache point ce que c'est, et que je n'aie encore pu trouver personne en état de m'en instruire, elles pourront apprendre dans ma nouvelle une excellente oraison pour les congédier et les mettre en fuite, si jamais il leur en apparaît quelqu'un.

Il y eut autrefois à Florence, dans la rue de Saint-Bran-casse, un fameux cardeur de laine, nommé Jean le Lorrain, homme beaucoup plus heureux que sage, puisque, malgré sa bêtise et sa grande simplicité, il était souvent nommé prévôt de tous les cardeurs du quartier Sainte-Marie-la-Nouvelle, lesquels étaient obligés d'aller tenir chez lui leurs assemblées. Il eut, outre cela, d'autres honneurs dans son corps, ce qui lui inspira tant de vanité qu'il se croyait de beaucoup au-dessus des autres hommes. Comme il n'était

pas mal à son aise, pour un homme de son état, il donnait souvent à diner aux pères de Sainte-Marie-la-Nouvelle, et faisait présent à l'un d'une culotte, à l'autre d'un capuchon, à celui-ci d'une soutane, à celui-là de quelques mouchoirs. Les bons moines lui enseignaient en récompense force bonnes oraisons, et lui donnaient tantôt le *Pater noster* en langue vulgaire, tantôt le cantique de saint Alexis; une autre fois les discours de saint Bernard, l'hymne de sainte Mathilde, et plusieurs autres choses de cette nature qu'il conservait précieusement pour le salut de son âme.

Ce bonhomme avait une femme belle et charmante, nommée Tesse, fille de Manucio de Cuculia, aussi prudente et aussi leurrée que son mari l'était peu. Elle n'ignorait pas sa supériorité sur lui à cet égard, et la commère se proposait d'en tirer parti dans l'occasion. L'esprit est un bon meuble; la nature ne nous l'a donné que pour nous en servir. Aussi s'en servit-elle.

Devenue amoureuse de Frédéric de Néri Pégoloti, beau garçon qui la guettait depuis longtemps, et qui par conséquent ne l'aimait pas moins, elle lui fit dire par sa servante d'aller la trouver à une maison de campagne, nommée Camérata, qu'elle possédait près de Florence, où elle avait coutume de passer l'été, et où son mari allait quelquefois souper et coucher avec elle pour s'en retourner le lendemain à sa boutique. Frédéric, qui ne désirait autre chose que de pouvoir joindre la belle, ne manqua pas de se trouver au rendez-vous. Il alla la voir le soir même; et comme le mari n'y vint point ce jour-là, le galant soupa tranquillement et coucha avec sa maîtresse, qui, comme on peut le croire, n'employa pas toute la nuit à dormir. Elle lui apprit, le tenant serré dans ses bras, une demi-douzaine des oraisons de son mari. Ces heureux amants se trouvèrent trop bien des plaisirs de cette nuit pour ne pas prendre des mesures pour les goûter aussi souvent qu'ils le pourraient sans danger. Il fut donc décidé, avant de se séparer, que, pour épargner à la servante la peine de l'aller chercher, Frédéric irait tous les jours à une maison de campagne qu'il avait au delà de celle de sa maîtresse par où il passait pour y aller; qu'en allant ou revenant il aurait soin de jeter un coup d'œil sur le coin d'une vigne voisine de la maison, où il verrait une lête d'âne sur la pointe d'un gros échalas; que lorsque le

museau de cette tête serait tourné du côté de la ville, ce serait signe que le mari serait absent, et qu'il ne tiendrait qu'à lui d'occuper sa place cette nuit ; que dans le cas que la porte se trouvât fermée, il frapperait trois coups, après lesquels il n'attendrait pas longtemps sans qu'on lui ouvrît : mais que si le museau était tourné du côté de Fiesole, cela voudrait dire que maître Jean était dans la maison et qu'il ne devait pas y entrer. Par le moyen de cet arrangement, la belle et le galant passèrent plusieurs nuits ensemble sans avoir besoin de commissionnaire pour s'avertir, et sans crainte d'être surpris. Mais un soir que Frédéric devait aller souper avec la dame qui l'attendait avec deux bons poulets rôtis, il arriva que maître Jean, qui ne comptait pas pouvoir, ce jour-là, se rendre auprès de sa femme, y alla pourtant, et fort tard, contre sa coutume. Tesse fut fort fâchée de sa visite. Pour l'en punir, elle ne lui servit à souper qu'un morceau de lard bouilli. Les deux chapons, plusieurs œufs frais et une bouteille de bon vin furent enveloppés, par son ordre, dans une serviette bien propre, et portés par sa confidente dans un jardin où l'on pouvait entrer sans passer par la maison. Tu poseras tout cela, lui dit-elle, au pied du pêcher où nous avons soupé plusieurs fois. Mais la précipitation avec laquelle cela fut fait, pour en dérober la connaissance au mari, jointe à la mauvaise humeur qu'elle avait déjà, fut cause qu'elle oublia de dire à la fille d'attendre Frédéric pour le renvoyer après lui avoir fait emporter le souper.

Quand le mari et la femme eurent tristement mangé leur morceau de lard, ils se couchèrent et la servante aussi. A peine furent-ils dans le lit que voilà le galant qui arrive et qui frappe doucement à la porte. Le mari l'entend d'abord, et la belle encore mieux, mais pour ne point donner des soupçons au cocu, elle fit semblant de dormir. Frédéric heurte une seconde fois. Jean, étonné, pousse sa femme et lui dit : entends-tu, Tesse ? quelqu'un heurte à la porte. Hélas ! répondit-elle, je n'en suis pas surprise : c'est un revenant, un esprit qui me fait une peur terrible depuis plusieurs nuits ; tellement qu'aussitôt que je l'entends je fourre ma tête dans les draps et n'ose me lever qu'il ne soit grand jour. Rassure-toi, ma femme, si c'est un esprit, il ne nous fera pas de mal : j'ai dit, en me mettant au lit, le *Te lucis* et

l'Intemerata. De plus, j'ai fait le signe de la croix aux quatre coins du lit ; ainsi, quelque pouvoir qu'il ait, nous n'avons pas à craindre qu'il nous nuise en aucune façon. La belle, peu contente d'avoir donné le change au bonhomme, craignant que son amant ne la soupçonnât de n'être pas à lui seul, résolut de se lever et de lui faire entendre qu'elle était avec son mari. Dans cette idée, elle dit à Jean : vos oraisons et vos signes de croix ne me rassurent pas beaucoup ; s'il faut vous parler net, je ne serai tranquille qu'après que nous l'aurons conjuré. Et comment le conjurer, répondit le benêt de mari ? Ne t'inquiète pas de cela, répliqua-t-elle. J'allai l'autre jour gagner mes indulgences à Fiesole : une sainte religieuse, à qui je fis part de ma peur, m'enseigna une oraison infailible pour conjurer et chasser à jamais les esprits et les revenants. Elle en a fait l'expérience et s'en est bien trouvée. J'aurais déjà éprouvé sa recette, mais je n'ai pas osé parce que j'étais seule. Maintenant que tu es avec moi, levons-nous, si tu m'en crois, et allons le conjurer, avant qu'il se retire de lui-même afin qu'il ne revienne plus. Jean y consentit. Ils se lèvent donc, et vont à la porte où Frédéric, plein d'impatience et de jalousie, commençait à soupçonner la fidélité de sa maîtresse. Tout en y allant, Tesse dit à son mari de cracher au moment où elle l'avertirait. Ce bonhomme le lui promit ; et quand ils furent près de la porte, elle commença son oraison, disant : Esprit, esprit qui cours ainsi la nuit, tu es venu ici la queue droite, retourne-t'en de même. Tu trouveras au jardin, au pied du gros pêcher, deux bons poulets, quantité d'œufs de ma poule, et une bouteille de vin ; prends ce qu'il te faudra, et retire-toi sans faire aucun mal ni à moi ni à Jean, mon mari, qui est ici. Après ces paroles, elle dit à Jean de cracher et Jean cracha. Frédéric, qui entendait tout cela, fut bientôt au fait ; ses soupçons se dissipèrent, et, malgré la mauvaise humeur que lui causait ce fâcheux contretemps, il eut bien de la peine à s'empêcher de rire quand il entendit cracher le mari par ordre de sa femme. Il disait alors en lui-même : puisse-t-il cracher les dents ! La conjuration ayant été répétée par trois fois, les conjurateurs retournèrent au lit. Frédéric, qui comptait souper avec sa maîtresse, et qui avait bien saisi le sens de l'oraison, courut au jardin et emporta chez lui les poulets, les œufs frais et le

vin, et soupa de fort bon appétit. Il ne tarda pas à revoir sa chère amante et rit beaucoup avec elle de l'enchantement.

Il est des gens qui prétendent que madame Tesse n'avait pas manqué de retourner le museau de la tête d'âne du côté de Fiesole, mais qu'un paysan, passant par la vigne, s'était amusé à lui faire faire plusieurs tours avec son bâton, et que le museau était resté tourné du côté de Florence. C'est ce qui trompa Frédéric. Aussi ces mêmes gens assurent-ils que la dame avait dit l'oraison de la manière que voici : « Esprit, esprit, retire-toi, et ne m'en veux point ; ce n'est pas moi qui ai tourné la tête de l'âne. Que Dieu punisse celui qui l'a fait. Je suis ici avec Jean, mon mari » ; et qu'ainsi Frédéric s'en était retourné chez lui sans souper. Mais une femme fort âgée, qui a été longtemps voisine de la femme du cardeur, m'a dit que l'une et l'autre circonstance sont également conformes à la vérité, selon qu'elle l'avait ouï raconter dans sa tendre jeunesse : mais que la dernière façon ne regardait point l'histoire de Jean Lorrain, mais bien celle de Jean de Nelle, à qui il était arrivé une pareille aventure. Celui-ci, comme vous pouvez l'avoir ouï dire, demeurait à la porte Saint-Pierre, n'était ni moins simple ni moins crédule que le premier. Ainsi on peut choisir, entre ces deux oraisons, celle qui plaira le plus, ou les adopter toutes deux, si on le juge à propos. On vient de voir qu'elles ont une grande vertu : les dames peuvent en faire usage dans l'occasion.

NOUVELLE II. — PERRONNELLE OU LA FEMME AVISÉE.

Les dames ne purent s'empêcher de rire en écoutant la nouvelle de madame Émilie, ni d'applaudir à la bonne et sainte oraison. Aussitôt que le récit de cette histoire fut achevé, le roi ordonna à Philostrate de conter la sienne. Ce jeune gentilhomme obéit et parla en ces termes :

Les tromperies, mes aimables Dames, que les hommes et particulièrement les maris font à votre sexe, sont si criantes et si multipliées, que quand il arrive à quelqu'une d'entre vous d'user de représailles, non seulement vous devriez être

bien aise de le savoir ou de l'entendre dire, mais vous devriez être les premières à le publier, pour apprendre aux hommes que s'ils ont de l'esprit et de la finesse, les femmes n'en ont pas moins. Cela ne pourrait tourner qu'à votre avantage; car, lorsqu'on sait qu'on a affaire à quelqu'un d'aussi fin que soi, on n'entreprend pas si légèrement de le tromper. Je ne doute pas en effet que si les hommes étaient instruits des tours qui vont faire le sujet de notre entretien, ils ne fussent plus circonspects à votre égard et plus attentifs à ne pas vous manquer, parce qu'ils verraient que rien ne vous est plus facile que de vous venger. Mon dessein est de vous faire part de la présence d'esprit d'une femme de basse condition, dans une circonstance très critique pour elle, et qui, par ce moyen, échappa au danger auquel elle s'était exposée.

Il n'y a pas longtemps qu'à Naples un maçon, qui n'était rien moins qu'à son aise, épousa une jeune et jolie fille, nommée Perronnelle. Les nouveaux mariés gagnaient péniblement leur vie, l'un à maçonner et la femme à filer. Un jeune homme vit un jour celle-ci, la trouva à son gré et en devint amoureux. Il l'accosta, lui parla, lui rendit des soins, et la sollicita de tant de manières qu'il lui fit approuver sa passion: il fut convenu que le galant guetterait le mari, qui sortait tous les jours de grand matin pour aller travailler, et qu'aussitôt après il rentrerait dans la maison, située dans une rue écartée et solitaire, nommée Avorio. Ce manège réussit plusieurs fois à la grande satisfaction du couple amoureux; mais il arriva un matin qu'après que le bonhomme fut sorti, et que Jeannet (c'était le nom du galant) fut entré, le mari, qui ne reparais-sait pas ordinairement de la journée, retourna chez lui. Il trouve la porte fermée; il heurte, et dit en lui-même, loué soit Dieu! s'il a voulu que je fusse pauvre, il m'a du moins fait rencontrer une bonne et honnête femme; voyez comme elle a fermé la porte, afin de se mettre hors de toute insulte et à couvert de la médisance. Perronnelle, qui reconnut son mari à sa manière de heurter: ah! mon ami, dit-elle à Jeannet, je suis perdue, voici mon mari. Je ne sais ce que cela veut dire, car il ne revient jamais à cette heure-ci: peut-être vous a-t-il vu entrer. Cachez-vous, je vous en sup-

plie, dans ce grand vaisseau de terre que vous voyez là. J'irai lui ouvrir pour voir ce qu'il veut, et je tâcherai de le renvoyer. Jeannet entre précipitamment dans cette espèce de tonneau, et la belle court ouvrir à son mari. D'où vient que vous revenez sitôt, lui dit-elle d'un ton renfrogné? vous rapportez vos outils; seriez-vous dans l'intention de ne pas travailler aujourd'hui? A quoi pensez-vous d'agir ainsi? comment vivre, comment avoir du pain? Croyez-vous que je serai d'humeur de mettre en gage mes cotillons et mes autres hardes pour favoriser votre paresse, moi qui, à force de filer nuit et jour, n'ai presque plus de chair aux ongles? Morbleu, détrompez-vous. Il n'y a pas de voisine qui ne se moque de moi, qui ne soit étonnée du mal que je me donne, et vous, vous revenez à la maison les bras croisés, dans le temps que vous devriez être au travail! A ces mots, elle se mit à pleurer. Malheureuse que je suis, ajouta-t-elle, sous quelle étoile faut-il que je sois née! je pouvais me marier à un très aimable et très honnête jeune homme; pour qui l'ai-je refusé? pour un ingrat qui ne fait aucun cas de moi. Les autres femmes en prennent à leur aise; elles se donnent du bon temps avec leurs amoureux; il n'y en a pas une qui n'en ait; quelques-unes en ont deux, d'autres en ont même jusqu'à trois: elles sont partout triomphantes, parées comme des divinités, brillantes comme des astres; et moi, parce que je suis bonne et que je ne songe point à ces folies, je me vois dans la peine et la souffrance. Pourquoi ne pas imiter les autres? Apprenez, mon mari, puisqu'il faut vous le dire, apprenez que si je voulais mal faire, les occasions ne me manqueraient pas. Je connais des jeunes gens qui m'aiment, et qui m'ont fait offrir de l'argent, des robes et des bijoux; mais Dieu me préserve d'avoir assez peu d'honneur pour jamais accepter de pareilles offres. Je suis fille d'une femme qui n'a jamais donné dans le travers, et je n'y donnerai pas non plus, s'il plaît au ciel, malgré ma pauvreté. Mais, mon cher, pourquoi revenir sitôt, au lieu d'être au travail? Au nom de Dieu, ma femme, ne te chagrine point, répondit le mari. Tu dois être persuadée que je connais ta vertu, et que je sais te rendre la justice qui t'est due. Il est vrai que je suis parti de bonne heure pour aller travailler; mais tu ne sais pas, et je l'ignorais moi-même, que c'est aujourd'hui la fête de saint Ga-

leri, que tout le monde chôme. Pour du pain, ne t'en inquiète pas : nous en avons d'assuré pour plus d'un mois. J'ai vendu à cet homme que tu vois ici avec moi le grand vaisseau de terre qui depuis longtemps ne fait que nous embarrasser. Il m'en donne cinq écus. Quoi ! toujours de nouvelles sottises, s'écrie alors Perronnelle ! vous qui êtes un homme, vous qui allez et courez partout, et qui devriez savoir le prix des choses, vous n'avez vendu ce tonneau que cinq écus ! Sachez donc que moi, qui ne suis qu'une petite femme, et qui n'ai fait que mettre le pied sur la porte, je l'ai vendu sept écus à un homme qui est entré il n'y a qu'un moment, et qui le visite pour voir s'il est en bon état. Le mari, fort content du marché qu'avait fait sa chère Perronnelle, dit à l'acheteur qu'il avait amené : puisque ma femme, pendant mon absence, a vendu le vaisseau, et qu'on lui en offre deux écus de plus que vous ne m'en donniez, vous pouvez vous retirer ; ce que le marchand fit sans insister davantage. Puisque vous voilà ici, continua Perronnelle, allez-vous-en là-haut pour finir le marché avec l'homme que j'ai fait monter.

Jeannet, qui écoutait de toutes ses oreilles, ayant entendu cette conversation, sortit vite du tonneau, et, comme s'il eût ignoré le retour du mari, se mit à crier : où êtes-vous donc, bonne femme ? Me voici, dit le mari qui montait : qu'y a-t-il pour votre service ? Je demande la femme avec qui j'ai fait le marché de ce tonneau. Vous pouvez agir avec moi, comme avec elle, répondit le maçon ; je suis son mari. Le vaisseau, reprit le galant, me paraît bon et entier ; mais on dirait qu'il vous a servi à tenir des ordures : il est tout barbouillé de je ne sais quoi de sec que je ne puis arracher avec les ongles ; je ne le prendrai point qu'il ne soit nettoyé. A cela ne tienne, dit alors Perronnelle, voilà mon mari qui le nettoiera dans l'instant. Volontiers, dit le maçon. Aussitôt, ayant mis bas son pourpoint et pris une ratissoire, il entre dans le vaisseau où il se fait donner une chandelle allumée. Il était en train de racler lorsque sa femme, comme si elle eût vouloir voir la façon dont il s'y prenait, mit la tête à la gueule du vaisseau, qui était beaucoup plus étroite que le ventre, et ayant passé un de ses bras jusqu'à l'épaule, lui disait, raclez ici, raclez là ; voilà un endroit que vous laissez. Pendant que la belle était dans cette posture, et qu'elle in-

diquait à son mari les endroits qui avaient besoin d'être nettoyés, le galant, qui n'avait pu achever à son aise la besogne qu'il avait commencée lorsque le mari était survenu, résolut de s'y remettre et de la finir comme il pourrait. Il s'approche de Perronnelle qui bouchait l'ouverture du tonneau, et, plein d'ardeur, il la saisit de la manière que les chevaux sauvages, animés par le feu de l'amour, assaillent les juments parthes, et fourbit ainsi son vaisseau pendant que son mari fourbissait l'autre. Les deux travailleurs achevèrent leur besogne presque en même temps. Perronnelle retira sa tête et son bras du tonneau pour laisser sortir son mari; et donnant la chandelle à Jeannet : voyez, lui dit-elle, s'il est assez nettoyé. Jeannet l'examina, le trouva tel qu'il désirait, le paya, et le fit porter chez lui.

NOUVELLE III. — LES ORAISONS POUR LA SANTÉ.

Philostrate ne put parler en mots assez couverts des juments parthes pour que les dames ne comprissent clairement ce qu'il voulait dire. Elles en rirent malgré elles à gorge déployée, faisant semblant toutefois de rire d'autre chose. Quand il eut achevé son récit, le roi commanda à madame Élise de commencer le sien. Charmantes Dames, dit-elle aussitôt d'un air délibéré, la manière de conjurer les esprits dont nous a parlé madame Émilie, m'a fait souvenir d'une nouvelle où il s'agit aussi d'une espèce d'enchantement. Quoiqu'elle ne soit pas, à beaucoup près, aussi agréable que celle que nous avons entendue, je vais néanmoins vous la conter parce que je n'en sais point qui soit plus relative à notre sujet.

Dans la ville de Sienne, un jeune homme, nommé Renaut, issu d'une famille très honnête, bien élevé, de jolie figure et fort bien fait, devint passionnément amoureux d'une jeune et belle femme nouvellement mariée. Il s'imagina que, s'il trouvait moyen de lui parler, il en obtiendrait bientôt tout ce qu'il voudrait. Dans ce dessein, il chercha un expédient qui le mit à portée de la voir et de l'entrete-

nir sans se rendre suspect au mari. Agnès était grosse de six ou sept mois : il mit dans sa tête de devenir son compère. Il accosta un jour le mari, qu'il connaissait, et lui témoigne son désir de la manière la plus polie et la plus adroite. Le mari, loin de soupçonner les vues de Renaut, accepta la proposition, et en parut même flatté. Le jeune homme, devenu compère d'Agnès, profita de l'occasion qu'il eut de la voir pour lui confirmer de bouche ce que ses soupirs et ses yeux lui avaient dit tant de fois auparavant. Il lui peignit la situation de son cœur, et ne manqua pas de lui dire que son repos, son bonheur, sa vie même, dépendaient du retour dont elle paierait ses sentiments.

La belle, qui n'était ni prude, ni bégueule, ne s'offensa point de la déclaration. Son amour-propre en parut même flatté ; mais comme elle était sage et qu'elle aimait son mari, elle ôta toute espérance à Renaut, et lui défendit de parler davantage d'amour. L'amant fit de nouvelles tentatives. Elles ne lui réussirent pas plus que la première. Il se fit moine de dépit ; et soit que l'état religieux lui convint, soit autre chose, il persista dans sa résolution, et demeura dans l'ordre. Il renonça sérieusement à l'amour et aux autres vanités du monde. Il tint bon quelque temps ; mais le démon, plus fort que sa dévotion, lui fit à la longue reprendre ses vieilles habitudes. Sa passion pour Agnès se réveilla, et il se livra à tous ses anciens penchants, sans vouloir pour cela quitter le froc. Au contraire, il se faisait un plaisir de se montrer en habit de religieux, toujours propre, toujours élégant : c'était en un mot un moine petit-maitre. On le voyait partout réciter des vers galants, chanter des couplets de sa façon, et faire mille autres gentillesses semblables. Mais qu'ai-je besoin de vous décrire le luxe de frère Renaut ? Il suffit de dire qu'il se conduisait comme font les moines d'aujourd'hui. Quels sont ceux en effet qui suivent l'esprit de leur état ? Hélas ! à la honte de ce siècle pervers et corrompu, les moines, vous le savez, ne rougissent pas de paraître dans le monde, gras, dodus, vermeils, délicats, recherchés dans leurs habits, et de marcher, non comme la modeste colombe, mais tels que des coqs orgueilleux qui lèvent avec fierté leur crête panachée. Leurs chambres sont pleines de pots de confitures, de dragées, d'eaux de senteurs, des meilleurs vins de Grèce et des

autres pays, de liqueurs, de fruits, d'ambroisie; de sorte qu'elles ressemblent plutôt à des boutiques d'épiciers ou de parfumeurs qu'à des cellules de religieux. Ils ne cachent même pas qu'ils sont sujets, pour la plupart, à la goutte, qui, comme on sait, ne s'attache guère à ceux qui jeûnent, qui sont tempérants, chastes, qui mènent une conduite sage et réglée, ainsi qu'il convient à des ecclésiastiques, et surtout à des moines. Pour moi, malgré l'indulgence qui m'est naturelle, je ne puis voir sans surprise et sans indignation combien ils ont dégénéré et combien ils dégènerent tous les jours. Saint Dominique et saint François n'avaient pas trois habits pour un; leurs habillements n'étaient pas de soie, ni de drap fin, ni de couleur recherchée, mais de grosse laine et de couleur naturelle, uniquement destinés à les défendre du froid, et non pour les faire paraître avec éclat. Dieu veuille remédier à ces abus en ouvrant enfin les yeux aux imbéciles qui les nourrissent et les engraisent de leurs charités!

Frère Renaut, revenu à ses premières inclinations, rendait de fréquentes visites à sa commère, et devenait chaque jour plus hardi. Il sollicita la dame avec plus d'onction, plus de persévérance qu'il ne l'avait fait autrefois. La bonne Agnès, qui avait eu le temps de se lasser de son mari, qui se voyait ainsi pressée, qui trouvait frère Renaut plus mûr, plus beau, plus musqué, depuis qu'il s'était fait moine, vaincue un jour par ses sollicitations, se retrancha dans ces expressions vagues dont se servent les femmes portées à accorder ce qu'on leur demande. Comment, frère Renaut, lui dit-elle, est-ce que les religieux font ces sortes de choses? Quand j'aurai ôté l'habit que vous me voyez, répondit le moine, je vous livre, Madame, un homme fait comme les autres. La belle, continuant de faire la petite bouche: Dieu me préserve, s'écria-t-elle, d'avoir une pareille condescendance. N'êtes-vous pas mon compère? le péché serait trop grand; et c'est ce qui m'empêche de céder à vos désirs. Belle raison pour vous en empêcher, répartit le paillard! j'avoue que ce serait un péché; mais quels péchés beaucoup plus grands le bon Dieu ne pardonne-t-il pas, lorsqu'on s'en repent? D'ailleurs, dites-moi, je vous prie, qui est plus proche parent de votre fils, ou votre mari qui l'a engendré, ou moi qui l'ai tenu sur les fonts de baptême? La dame répondit

que c'était son mari. Eh bien ! reprit le moine, cela empêche-t-il que vous ne couchiez avec lui ? Non, assurément, dit Agnès. Je puis donc y coucher aussi bien que lui, moi qui ne tiens pas de si près à votre fils. La belle, qui n'était pas habile en l'art de raisonner, et qui se déconcertait pour peu de chose, crut ou feignit de croire que le moine avait raison. Qui pourrait résister, compère, lui dit-elle, à votre éloquence ? Après cela elle se rendit, et consentit à tout ce qu'il voulut. On imagine bien que ce ne fut pas pour cette fois seulement. Le compère et la commère se retrouvèrent plusieurs autres fois, et avec d'autant plus d'aisance et de liberté que le compéage les mettait à l'abri de tout soupçon.

Un jour que frère Renaut était sorti avec un de ses compagnons, il crut, avant de rentrer au couvent, devoir passer chez sa commère. Il n'y avait avec elle dans la maison qu'une jeune et jolie servante. Le compère envoya son camarade au grenier avec cette petite fille pour lui enseigner sa patenôtre. Pour lui, il entra dans la chambre à coucher avec sa commère, qui tenait son petit enfant par la main, et ayant fermé la porte, ils s'assirent sur un petit lit de repos. Après s'être fait mutuellement quelques légères caresses, frère Renaut quitta son froc pour se livrer à de plus grandes. A peine ces heureux amants avaient-ils passé une demi-heure ensemble que le mari, qui venait de rentrer, se fit entendre à la porte de la chambre, heurtant et appelant sa femme. Je suis perdue, dit-elle alors ! voici mon mari. Il n'est pas douteux qu'il ne s'aperçoive à présent de notre commerce. Frère Renaut, sans capuchon et sans soutane, commence à trembler de son côté. Si j'avais seulement le temps de reprendre mes habits, nous trouverions quelque excuse ; mais si vous lui ouvrez, et qu'il me voie dans cet état, il n'y aura pas moyen d'en trouver. Habillez-vous promptement, dit la belle en se ravisant ; prenez ensuite votre filleul dans vos bras, et écoutez bien ce que je dirai à mon mari, afin que ce que vous direz, de votre côté, s'accorde avec ce que j'aurai dit ; dépêchez-vous seulement, et laissez-moi le soin de nous disculper. Cela dit : je suis à vous dans le moment, cria-t-elle à son mari. Elle court ensuite lui ouvrir la porte, et lui dit, d'un visage gai ; vous saurez, mon ami, que frère Renaut, notre compère, est

venu nous voir fort à propos. C'est un coup du ciel ; sans lui nous perdions aujourd'hui notre enfant. A ces derniers mots, le bonhomme de mari faillit se trouver mal. Il en fut tout interdit, et n'ouvrit la bouche que pour demander le malheur qui était arrivé. Hélas ! continua-t-elle, ce pauvre petit est tout à coup tombé dans une telle faiblesse que je le croyais mort. Je ne savais comment m'y prendre pour le faire revenir, lorsque frère Renaut est entré. Il l'a examiné, l'a pris entre ses bras : ce sont des vers, ma commère, m'a-t-il dit, qui lui montent au cœur, et qui l'étoufferaient si l'on n'y remédiait promptement. Ne vous chagrinez pas, je les enchanterai, et, avant que je sorte d'ici, ils seront tous morts, et vous verrez votre enfant aussi sain et aussi bien portant qu'avant sa faiblesse. Comme vous étiez nécessaire ici, continue la dame, pour dire certaines oraisons, et que la servante n'a pu vous trouver, frère Renaut les a fait dire à son compagnon au plus haut étage de la maison. Je suis entrée ici avec lui, parce que personne autre que le père ou la mère de l'enfant ne peut assister à cet enchantement. Nous nous sommes donc enfermés pour n'être interrompus par qui que ce fût. Il tient encore en ce moment notre cher fils entre ses bras, et il pense que lorsque son compagnon aura achevé de dire ses oraisons, tout sera fait ; car l'enfant est déjà beaucoup mieux.

Ce récit déconcerta tellement le pauvre benêt de mari, qui idolâtrait son fils, qu'il prit tout cela pour argent comptant. Hélas ! que je le voie, dit-il en soupirant. Gardez-vous en bien, reprit Agnès, vous gêneriez tout. Attendez encore un peu. Je vais savoir si vous pouvez entrer, ne vous étant pas trouvé au commencement ; je vous appellerai ensuite.

Frère Renaut, à qui ce récit, dont il n'avait rien perdu, avait donné le temps de s'habiller, prit l'enfant dans ses bras ; et, voyant que le mari avait donné dans le panneau, il cria tout haut : ma commère, n'est-ce pas le compère que j'entends ? C'est moi-même, mon révérend père, répondit le mari. Avancez donc, s'il vous plaît, reprit le moine. Le bonhomme s'étant approché : tenez, voilà votre enfant en parfaite santé. Tout ce que je demande, pour le service que je viens de vous rendre, c'est que vous fassiez mettre un enfant de cire, de la grandeur du vôtre, devant l'image

de saint Ambroise, par les mérites duquel le Seigneur vous a fait cette grâce. L'enfant voyant son père, courut aussitôt à lui et le caressa à sa manière. Le père le prit dans ses bras en pleurant de tendresse, et ne se lassait point de le baiser, ni de remercier le charitable compère qui l'avait guéri.

Le compagnon de frère Renaut, qui avait déjà enseigné à la jeune servante, non pas une seule, mais au moins quatre patenôtres, et qui lui avait fait présent d'une bourse de soie qu'il avait reçue d'une nonnain, n'eut pas plutôt entendu le mari qu'il sortit du grenier, et vint sur la pointe des pieds se mettre dans un endroit d'où il pouvait voir et entendre parfaitement ce qu'on faisait. Quand il vit que tout s'était bien passé, il entra dans la chambre en disant : frère Renaut, j'ai dit en entier les quatre oraisons dont vous m'avez chargé. — Tu as bien fait, mon cher confrère, et j'admire la force de ton haleine. Je voudrais en avoir une aussi bonne ; car je n'en avais encore dit que deux lorsque mon compère est arrivé. Mais le ciel a eu égard à ta peine et à la mienne, et a guéri l'enfant à ma grande satisfaction. Le bon cocu fit aussitôt apporter du meilleur vin avec des confitures, et traita du mieux qu'il lui fut possible les deux religieux, qui avaient besoin de réparer leurs forces. Il les accompagna ensuite jusqu'à la porte, et leur renouvela ses remerciements en leur disant adieu. Il n'eut rien de plus pressé que de commander la statue de cire, qu'on plaça effectivement devant un saint Ambroise, qui n'est pas celui de Milan.

NOUVELLE IV. — LE JALOUX CORRIGÉ.

Madame Élise n'eut pas plutôt achevé son récit que le roi commanda à madame Laurette de commencer le sien. O amour ! que ta puissance est grande, s'écria-t-elle aussitôt ! que tu sais entreprendre de grandes choses ! que tu sais bien tout prévenir ! quel est le philosophe, quel est le maître qui pourrait enseigner ces subterfuges, ces prévoyances, cette présence d'esprit que tu inspires dans le moment à ceux et à celles qui vivent sous tes lois ? Certainement il n'est point de science qui ne s'acquière lentement comparée à la tienne. Les nouvelles qu'on a racontées

jusqu'à ce moment en sont autant de preuves. A ces divers témoignages, mes aimables Dames, j'en ajouterai un nouveau, en vous rapportant le stratagème d'une femme d'un esprit très ordinaire ; stratagème, qu'à mon avis, nul autre que l'amour n'aurait pu suggérer.

Il y avait autrefois dans la ville d'Arezzo un homme riche, nommé Tofano, marié depuis peu à une jeune et belle demoiselle, nommée Gitta, dont il devint aussitôt extrêmement jaloux, on ne sait trop pourquoi. La femme, qui ne tarda pas à s'en apercevoir, en eut beaucoup de déplaisir, et se crut offensée. Elle lui demanda plusieurs fois le sujet de sa jalousie ; mais elle n'en tira jamais que ces raisons vagues que les hommes ont coutume d'alléguer en pareil cas. Fatiguée de se voir continuellement la victime d'une maladie d'esprit à laquelle sa conduite n'avait aucunement donné lieu, elle résolut de punir son mari, en lui faisant subir le sort qu'il redoutait, sans en avoir le moindre sujet. Dans ce dessein, elle jeta les yeux sur un jeune homme fort aimable, qui avait pour elle de l'inclination, et qu'elle avait dédaigné jusqu'alors. Elle lui fit savoir secrètement ses dispositions. Elle mit en peu de temps les choses en tel état qu'il ne leur manquait plus qu'une occasion favorable pour être parfaitement heureux. Entre les défauts de son mari, la belle avait remarqué qu'il aimait fort à boire : non seulement elle lui laissa suivre son penchant à cet égard, mais elle le favorisa de son mieux pour tourner au profit de l'amour les moments de liberté qu'elle aurait pendant son ivresse. Le jaloux s'accoutuma si fort au vin qu'elle l'enivrait quand elle voulait ; et, quand il était ivre, elle le faisait coucher. C'est par ce moyen qu'elle vint à bout de voir son amant et de passer avec lui les moments les plus agréables. Le succès de ce manège lui inspira une telle confiance que, non seulement elle le faisait venir chez elle, mais qu'elle allait quelquefois le trouver dans sa propre maison, qui n'était guère éloignée de la sienne, et où elle passait la plus grande partie de la nuit.

Cependant le mari s'étant aperçu que, lorsqu'elle le faisait boire, elle ne buvait jamais, commença à avoir des soupçons, et se douta de ce qui se passait. Pour s'en convaincre, il passa une grande partie du jour hors de chez

lui, sans boire, et se rendit le soir dans sa maison, chancelant et tombant, comme s'il eût été véritablement ivre. Il continua de jouer si bien son personnage que sa femme, donnant dans le panneau, crut qu'il n'était pas nécessaire de le faire boire davantage, et le fit coucher incontinent. Il ne fut pas plutôt au lit, et avait à peine fait semblant de s'endormir, que la femme sortit de la maison et courut chez son amant, où elle demeura jusqu'à minuit. Tofano, ayant entendu ouvrir la porte, se leva dans l'intention de surprendre sa femme avec quelque galant. Etonné de voir qu'elle était sortie, et ne doutant pas qu'elle n'eût été le faire cocu, il ferme la porte aux verrous, et va se poster à la fenêtre pour la voir revenir et lui faire connaître qu'il savait à quoi s'en tenir sur sa conduite. Il eut la patience d'y demeurer jusqu'à son retour, quoiqu'on fût au commencement de l'hiver. La belle, désolée de trouver la porte fermée, ne savait que devenir. Elle fit de vains efforts pour l'ouvrir de force. Son mari, après l'avoir laissé faire quelques moments : c'est temps perdu, ma femme, lui dit-il, tu ne saurais entrer. Tu feras beaucoup mieux de retourner à l'endroit d'où tu viens. Tu peux être assurée de ne remettre les pieds dans la maison que je ne t'aie fait la honte que tu mérites, en présence de tous tes parents et de tous nos voisins. La dame eut beau prier, solliciter pour qu'on lui ouvrît ; elle eut beau protester qu'elle venait de passer la soirée chez une de ses voisines, parce que les nuits étant longues, elle s'ennuyait d'être seule ; ses prières et ses protestations furent inutiles. Son original de mari avait absolument décidé dans son esprit étroit de dévoiler, aux yeux de tout le monde, la conduite irrégulière de sa femme et son propre déshonneur. La belle, voyant que les supplications ne servaient de rien, eut recours aux menaces. Si tu persistes à ne pas m'ouvrir, lui dit-elle, je t'assure que je t'en ferai repentir et que je me vengerai de ton opiniâtreté de la manière la plus cruelle. Et que peux-tu me faire, dit le mari ? Te perdre, reprit la femme, à qui l'amour venait d'inspirer une ruse infailible pour le déterminer à ouvrir... oui, te perdre ; car, plutôt que de souffrir la honte que tu veux me faire subir injustement, je me jetterai dans le puits qui est ici tout près ; et comme tu passes avec justice pour un brutal et un ivrogne, on ne manquera pas de dire que

c'est toi qui m'y as jetée dans un moment d'ivresse. Alors, ou tu seras obligé de t'expatrier et d'abandonner tes biens, ou tu t'exposeras à avoir la tête tranchée, comme homicide de ta femme, dont effectivement tu auras à te reprocher la mort. Cette menace ne fit pas plus d'effet sur l'âme de Tofano que les prières d'auparavant. Sa femme le voyant inébranlable : c'en est donc fait de moi, lui dit-elle ; Dieu veuille avoir pitié de mon âme et de la tienne. Je laisse ici ma quenouille dont tu feras l'usage qu'il te plaira. Adieu, mon mari, adieu.

La nuit était des plus obscures ; à peine eût-on pu distinguer les objets dans la rue. La femme va droit au puits, prend une grosse pierre et l'y jette de toute sa force, après s'être écriée : mon Dieu, ayez pitié de moi ! La pierre fit un si grand bruit à l'approche de l'eau que Tofano ne douta point que Gitta ne se fût réellement jetée dans le puits. La peur le saisit, il court chercher le seau avec la corde, sort précipitamment de la maison, et va droit au puits pour tâcher de l'en retirer ; mais la belle, qui s'était cachée près de la porte, ne voit pas plutôt son mari dehors qu'elle entre, referme la porte aux verrous et va se tapir à la fenêtre, d'où elle crie d'un ton à persuader qu'elle était de mauvaise humeur : c'est lorsqu'on boit le vin qu'il faut y mettre de l'eau, et non quand on l'a bu ! Qu'on juge de la surprise de Tofano. Il revint vite sur ses pas, et trouvant la porte fermée, il pria sa femme de lui ouvrir. Elle n'en voulut rien faire, et le laissa longtemps se morfondre, comme il l'avait fait à son égard. Le mari insistant et menaçant d'enfoncer la porte, la belle se mit à crier à pleine tête : maudit ivrogne, méchant garnement, je t'apprendrai à vivre. Tu ne rentreras pas de ce soir : je suis lasse de ta mauvaise conduite. Je veux enfin te dénoncer à tout le quartier, et lui faire voir l'heure à laquelle tu reviens chez toi ; nous verrons qui de nous deux sera blâmé.

Tofano, furieux du tour qu'elle lui avait joué, ne ménagea pas les injures. Il lui en dit de toutes les façons, et cria si fort que les voisins, éveillés par le bruit, se mirent aux fenêtres pour voir ce que c'était. La femme ne les eut pas plutôt entendu demander le sujet de ce tapage qu'elle leur répondit d'un ton larmoyant : c'est ce vilain homme, ce misérable qui s'enivre tous les jours, et qui, après s'être en-

dormi dans les cabarets, revient presque tous les soirs à cette heure-ci. J'ai longtemps patienté et me suis contentée de lui représenter ses torts; mais puisque mes remontrances n'ont servi de rien et qu'il a lassé ma patience, j'ai voulu aujourd'hui le laisser dehors pour voir si cette correction serait plus efficace. Tofano, pour se justifier, conta bêtement tout ce qui s'était passé, et menaçait sa femme de la maltraiter si elle le laissait plus longtemps à la porte. Quelle effronterie, s'écria-t-elle, en s'adressant aux voisins! que dirait-il donc si j'étais dans la rue et qu'il fût dans la maison? je vous laisse à juger de son bon sens ou de sa bonne foi. Il m'attribue précisément ce qu'il a fait lui-même; c'est lui qui a jeté la pierre dans le puits, croyant sans doute me faire peur; mais je n'ai pas été dupe de sa supercherie, et vous ne le serez point de son mensonge atroce. Plût à Dieu qu'il se fût jeté dans le puits tout de bon pour y tremper son vin! je ne serais plus exposée à sa brutalité. Ce misérable me fait souffrir le martyre depuis que j'ai eu le malheur de l'épouser.

Les voisins, tant hommes que femmes, jugeant par les apparences, blâmèrent Tofano, et se mirent à lui chanter pouilles de ce qu'il parlait si mal de sa femme. Le bruit fut si grand et courut si vite de maison en maison, qu'il parvint jusqu'aux parents de la belle. Ils se transportèrent aussitôt sur les lieux pour mettre fin à cette querelle. Informés par les voisins de la vérité du fait, ils se jetèrent sur le pauvre cornard, et lui donnèrent tant de coups qu'ils faillirent l'assommer. Après cette belle expédition, ils entrent dans la maison, disent à sa femme de ramasser tout ce qui lui appartient; et après qu'elle leur a remis ses nippes, ils l'emmènent avec eux, faisant entendre à Tofano qu'il n'en serait peut-être pas quitte pour les coups qu'il avait reçus. Ce pauvre diable en fut malade, et comprit, mais trop tard, que la jalousie l'avait mené trop loin. Comme il aimait beaucoup sa femme, il fit son possible pour se raccommoier avec elle. Il employa ses amis qui la lui ramenèrent, sur la promesse qu'il leur avait faite de n'être plus jaloux et d'avoir pour elle toute sorte d'égards. Il porta la complaisance si loin, après qu'il eut fait sa paix avec elle, qu'il lui permit de vivre comme elle voudrait, pourvu qu'elle s'y prit de manière à ne l'en pas faire apercevoir. C'est ainsi que ce mari devint sage

à ses dépens. Vive l'amour pour corriger les hommes ! et meure à jamais l'affreuse jalousie qui leur fait donner dans tant de travers !

NOUVELLE V. — LE MARI CONFESSEUR.

Quand madame Laurette eut fini sa nouvelle, et que chacun eut assez loué le tour que la femme avait joué à son ivrogne de mari, le roi, pour ne point perdre de temps, commanda gracieusement à madame Flamette de dire la sienne. Voici la manière dont cette aimable dame débuta.

La nouvelle que nous venons d'entendre, Messieurs et Dames, m'en rappelle une qui concerne aussi un jaloux. Je crois devoir vous la conter de préférence à toute autre, parce que je suis intimement persuadée qu'il n'y a pas grand mal à tromper les maris jaloux, surtout ceux qui le sont sans sujet. Je ne doute même point que si les hommes qui ont fait les lois, eussent prévu tous les cas, ils n'auraient pas plus prononcé en ceci de peine contre les femmes, qu'ils ne l'ont fait à l'égard de ceux qui, pour se défendre, font du mal à quelqu'un. Les jaloux sont en effet les vrais ennemis de la tranquillité des femmes ; ils ne cherchent qu'à leur rendre la vie amère, ou plutôt à les faire mourir à petit feu. N'est-il pas vrai qu'il n'est rien de plus naturel que de se reposer les jours de fête, et de chercher à se distraire honnêtement, surtout lorsqu'on a employé aux soins du ménage et au travail le reste de la semaine ? Cependant que de maris jaloux refusent même cette consolation à leurs femmes, et les tiennent, ces jours-là, plus serrées que les autres jours ! J'en connais qui ne leur permettent seulement pas d'aller à l'office divin, ni de mettre la tête à la fenêtre. C'est ainsi que leur jalousie leur fait oublier que les jours de dimanche sont consacrés au culte de Dieu et à une sainte récréation ; que Dieu lui-même en a fait un précepte et donné l'exemple, en se reposant le septième jour des travaux de la création ; et que les laboureurs, les artisans, les plus grands seigneurs, et généralement toutes les classes de

citoyens, s'y conforment très exactement. Que cette cruelle jalousie les rend aveugles et injustes ! que le sort de leurs femmes est à plaindre ! combien cette vie est triste et ennuyeuse pour ces pauvres victimes ! il n'y a que celles qui se trouvent dans ce cas qui puissent en avoir une juste idée. D'où je conclus que, loin de punir et de blâmer les femmes qui, ayant des maris jaloux sans sujet, leur jouent le tour, on devrait au contraire les applaudir et les récompenser.

Il y eut autrefois à Rimini un marchand très riche en fonds de terres et en argent, dont la femme était belle et au printemps de son âge. Il en devint jaloux outre mesure. Quelle était sa raison ? il n'en avait pas d'autre, sinon qu'il l'aimait à la folie, qu'il la trouvait parfaitement belle et bien faite, qu'elle ne s'étudiait qu'à lui plaire, et qu'il s'imaginait qu'elle cherchait également à plaire aux autres, chacun la trouvant aimable et ne se lassant point de louer sa beauté : idée bizarre, qui ne pouvait sortir que d'un esprit étroit ou malsain. Gourmandé sans cesse par cette jalousie, il ne la perdait point un instant de vue ; de sorte que cette infortunée était gardée de plus près que ne le sont beaucoup de criminels condamnés à mort. Il n'y avait pour elle ni noces, ni fêtes, ni promenades ; il ne lui était même permis d'aller à l'église que les jours de grande solennité, et elle passait le reste du temps à la maison, sans avoir la liberté de mettre la tête aux croisées de la rue pour quelque raison que ce fût. Sa condition, en un mot, était des plus malheureuses, et elle la supportait avec d'autant plus d'impatience qu'elle n'avait pas le moindre reproche à se faire.

Rien n'est plus capable de nous porter au mal que la mauvaise opinion qu'on a de nous. Cette femme, se voyant sans sujet martyr de la jalousie de son mari, crut qu'il n'en serait ni plus ni moins de l'être avec fondement. Mais comment s'y prendre pour venger l'injure faite à sa sagesse ? Les fenêtres étaient toujours fermées, et le jaloux se donnait bien garde d'amener qui que ce fût au logis à qui elle eût pu inspirer de l'amour. N'ayant donc pas la liberté de choisir, et sachant que, dans la maison contiguë à la sienne, demeurait un jeune homme bien fait et bien élevé, elle souhaitait qu'il y eût quelque fente à la muraille de

séparation, où elle regarderait si souvent qu'enfin elle pourrait le voir, lui parler et lui donner son cœur, s'il voulait l'accepter, persuadée qu'il lui serait ensuite aisé de trouver le moyen de se voir de plus près, pour faire un peu diversion aux tyrannies qu'elle essayait, jusqu'à ce que son jaloux se guérît de sa frénétique passion.

Dans cette idée, elle ne fut occupée, pendant l'absence de son mari, qu'à visiter le mur de côté et d'autre, en soulevant à mesure la tapisserie qui le couvrait. A force d'en parcourir les différents endroits, elle aperçut une petite fente. Elle approche ses yeux de cette ouverture, et voit un peu de jour à travers. Quoiqu'il ne fût pas possible de distinguer par là les objets, il lui fut néanmoins facile de juger que ce devait être une chambre. Si c'était par hasard celle de Philippe, disait-elle en elle-même, mon entreprise serait à moitié exécutée. Dieu le veuille ! Sa servante, qu'elle avait mise dans ses intérêts, et qui plaignait son sort, fut chargée de s'en informer adroitement. Cette zélée confidente découvrit que la petite fente donnait précisément dans la chambre du jeune homme, et qu'il y couchait seul. Dès ce moment, la belle ne s'occupait qu'à visiter le petit trou, surtout lorsqu'elle soupçonnait que Philippe pouvait être chez lui. Un jour qu'elle l'entendit tousser, elle se mit aussitôt à gratter la fente avec un petit bâton. Elle fit si bien que le jeune homme s'approcha pour voir ce que c'était. Elle l'appelle alors tout doucement ; et Philippe l'ayant reconnue au son de sa voix, et lui ayant répondu gracieusement, elle se hâta de lui faire connaître les sentiments d'estime qu'elle avait conçus pour lui. Le jeune homme, enchanté d'une si heureuse aventure, travailla, de son côté, à agrandir le trou, ayant grand soin de le couvrir de la tapisserie toutes les fois qu'il s'en retirait. En peu de temps la fente fut assez large pour se voir et se toucher la main ; mais les deux amants ne pouvaient rien faire de plus, à cause de la vigilance du jaloux, qui sortait rarement du logis, et qui renfermait sa femme à clef lorsqu'il était obligé de s'absenter pour quelque temps.

Les fêtes de Noël n'étaient pas éloignées, lorsqu'un beau matin la femme dit à son mari qu'elle désirait se confesser et se mettre en état de faire ses dévotions le jour de la nativité du Sauveur, ainsi que le pratiquent tous les

bons chrétiens. Qu'avez-vous besoin de vous confesser, répondit-il ? Quels péchés avez-vous commis ? Croyez-vous donc que je sois une sainte, répartit-elle, et que je ne pêche pas aussi bien que les autres ? Mais ce n'est pas à vous que je dois les dire, puisque vous n'êtes pas prêtre et que vous n'avez pas le pouvoir de m'absoudre. Il n'en fallut pas davantage pour faire naître mille soupçons dans l'esprit du jaloux et pour lui donner envie de savoir quels péchés sa femme pouvait avoir commis. Croyant avoir trouvé un moyen assuré pour y réussir, il lui répondit qu'il consentait qu'elle allât se confesser, à condition que ce serait dans sa chapelle, et à son chapelain, ou à tout autre prêtre que celui-ci lui donnerait ; bien entendu qu'elle irait de grand matin, et qu'elle s'en retournerait tout de suite. La belle, qui ne manquait pas de pénétration, crut démêler quelque projet dans cette réponse ; mais, sans lui rien témoigner, elle répondit qu'elle se conformerait à ses intentions.

Le jour de la fête venu, elle se lève à la pointe du jour, s'habille et va droit à l'église qui lui avait été assignée, et où son mari arriva avant elle par un autre chemin. Il avait mis le chapelain dans ses intérêts, et avait concerté avec lui ce qu'il se proposait de faire. Il se revêtit incontinent d'une soutane et d'un capuchon ou camail qui lui couvrait le visage, et alla s'asseoir au chœur dans cet équipage. La dame ne fut pas plutôt entrée dans l'église, qu'elle fit demander le chapelain, et le pria de vouloir bien la confesser. Il lui dit qu'il ne lui était pas possible de l'entendre dans le moment présent, mais qu'il allait lui envoyer un de ses collègues, qui n'était pas si occupé, et qui la confesserait avec plaisir. Un moment après, elle vit venir son mari dans l'accoutrement dont je viens de parler. Quelque soin qu'il eût pris pour se cacher, comme elle se doutait de quelque tour de sa façon, elle le reconnut d'abord, et dit aussitôt en elle-même, béni soit Dieu ! de mari jaloux, le voilà devenu prêtre. Nous verrons qui de nous deux sera la dupe. Je lui promets de lui faire trouver ce qu'il cherche : Messire cocuage lui rendra visite, ou je serai bien trompée.

Le jaloux avait eu la précaution de mettre de petites pierres dans sa bouche, afin de n'être point reconnu au son de sa voix. La femme, feignant de le prendre pour un véritable prêtre, se jette à ses pieds, et, après en avoir reçu la bénédiction,

se met à lui débiter ses petits péchés. Elle lui dit ensuite qu'elle était mariée et s'accusa d'être amoureuse d'un prêtre qui couchait toutes les nuits avec elle. Ces paroles furent autant de coups de poignard pour le mari confesseur : il aurait éclaté si le désir d'en savoir davantage ne l'eût retenu. Mais quoi, lui dit-il, votre mari ne couche-t-il pas avec vous? — Il y couche, mon père. — Comment donc le prêtre peut-il y coucher? — Je ne sais quel secret il emploie, répliqua la pénitente, mais il n'y a point de porte au logis, quelque fermée qu'elle soit, qui ne s'ouvre aussitôt qu'il la touche. Bien plus, il m'a dit qu'avant d'entrer dans ma chambre il était dans l'usage de prononcer certaines paroles pour endormir mon mari, et que ce n'est qu'après l'avoir ainsi endormi qu'il ouvre la porte et vient se coucher auprès de moi. — C'est très mal à vous, Madame; et si vous faites bien, vous ne recevrez plus ce malheureux prêtre. — Je ne saurais m'en empêcher : je sens que je l'aime trop pour prendre sur moi d'y renoncer. — En ce cas, je ne puis vous donner l'absolution. — J'en suis fâchée, mais je ne suis point venue ici pour dire des mensonges. Si je me sentais la force de suivre votre conseil, je vous le promettrais volontiers. — En vérité, Madame, je regrette que vous vous damniez de cette manière; c'est fait de votre âme, si vous ne renoncez à ce commerce criminel. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier le Seigneur de vous convertir. J'espère qu'il exaucera mes ferventes prières. Je vous enverrai de temps en temps mon clerc, pour savoir si elles vous ont été de quelque secours. Si elles produisent un bon effet, nous irons plus avant et je pourrai vous absoudre. — Dieu vous préserve, mon père, d'envoyer qui que ce soit chez moi : mon mari est si jaloux que, s'il venait à s'en apercevoir, on ne lui ôterait pas de l'esprit que c'est pour faire du mal, et je ne pourrais vivre avec lui. Il ne me fait déjà que trop souffrir. — Ne vous embarrassez pas de cela, Madame, j'arrangerai les choses de manière qu'il ne vous en parlera jamais. A cette condition, reprit la pénitente, j'y consens de grand cœur.

La confession achevée, et la pénitence donnée, la dame se leva et entendit la messe. Le jaloux alla quitter ses habits, puis s'en retourna chez lui, le cœur plein de ressentiment, et brûlant d'impatience de surprendre le prêtre, dans la

résolution de lui faire passer un mauvais quart d'heure.

La belle, de retour du logis, n'eut pas de peine à s'apercevoir, à la mine de son mari, qu'elle lui avait mis martel en tête. Il était d'une humeur épouvantable. Quoiqu'il fit tout son possible pour n'en rien donner à connaître, il résolut de faire sentinelle, la nuit suivante, dans un réduit voisin de la porte de la rue, pour voir si le prêtre entrerait. Il faut, dit-il à sa femme, que j'aïlle ce soir souper et coucher dehors : ainsi, je te prie de tenir les portes bien fermées, celle de l'escalier et celle de ta chambre surtout. Pour celle de la rue, je me charge de la fermer et d'en emporter la clef. A la bonne heure, répondit-elle, tu dois être aussi tranquille que si tu étais auprès de moi.

Voyant que les affaires prenaient la tournure qu'elle désirait, elle guetta le moment favorable pour aller au petit trou de communication et fit le signe convenu. Philippe s'approche aussitôt, et la dame lui conte ce qu'elle avait fait le matin, et ce que son mari lui avait dit l'après-dîner. Je ne suis pas dupe, continua-t-elle, de son prétendu projet : je suis même bien assurée qu'il ne sortira pas de la maison ; mais, qu'importe, pourvu qu'il se tienne près de la porte de la rue, où je suis persuadée qu'il fera sentinelle toute la nuit ? Ainsi, mon cher ami, tâchez de vous introduire chez nous par le toit, et de venir me joindre dès que la nuit sera arrivée. Vous trouverez la fenêtre du galetas ouverte ; mais prenez bien garde, en passant d'un toit à l'autre, de ne pas vous laisser tomber. Ne craignez rien, ma bonne amie, répondit le jeune homme au comble de la joie : la pente du toit n'est pas bien rapide ; il ne m'arrivera aucun mal.

La nuit venue, le jaloux prit congé de sa femme, feignit de sortir, et s'étant muni de ses armes, alla se poster dans le réduit voisin de la rue. De son côté, la dame feignit de se bien barricader, et se contenta de fermer la porte de l'escalier, afin que le mari ne pût approcher ; elle courut ensuite au-devant de Philippe, qu'elle fit descendre dans sa chambre, où ils passèrent le temps d'une manière agréable. Ils ne se séparèrent qu'au moment où le jour commençait à poindre, encore ne fut-ce pas sans regret.

Le jaloux, armé de pied en cap, mourant de dépit, de froid et de faim, car il n'avait point soupé, fit le guet jusqu'à ce que le jour parût, et n'ayant pas vu venir le prêtre, il se

coucha sur un pliant qu'il y avait dans cette espèce de loge. Après avoir dormi deux ou trois heures, il ouvrit la porte de la rue et fit semblant de venir de dehors. Sur le soir, un petit garçon, qui se disait envoyé de la part d'un confesseur, demanda à parler à sa femme, et s'informa d'elle-même si l'homme en question était venu la nuit passée. La belle, qui était au fait, répondit qu'il n'avait point paru, et que si son confesseur voulait lui continuer ses secours encore pendant quelque temps, elle pourrait bien oublier la personne pour qui elle se sentait encore de l'inclination. On le croira avec peine ; mais il n'est pas moins vrai que le mari, toujours aveuglé par sa jalousie, continua de faire le guet pendant plusieurs nuits, dans l'espérance de surprendre le prêtre. On sent bien que la femme ne manqua pas de profiter de chacune de ses absences pour recevoir les caresses de son amant, et s'entretenir avec lui du plaisir qu'il y avait de tromper un jaloux.

Le mari, las de tant de fatigue inutile, perdant l'espoir de convaincre sa femme d'infidélité, ne pouvant toutefois retenir les mouvements de son humeur jalouse, prit enfin le parti de lui demander ce qu'elle avait dit à son confesseur, puisqu'il envoyait si fréquemment vers elle. La dame répondit qu'elle n'était point obligée de le lui dire. Le mari insista : et, voyant que c'était inutilement : perfide ! scélérate ! ajouta-t-il, d'un ton furieux ; je sais, malgré toi, ce que tu lui as dit, et je veux absolument savoir quel est le prêtre téméraire qui, par ses sortilèges, est venu coucher avec toi, et dont tu es si fort éprise ; tu me diras son nom, ou je t'étranglerai. La femme alors protesta qu'elle n'était amoureuse d'aucun prêtre. Comment, malheureuse, n'as-tu pas dit à celui qui te confessa, le jour de Noël, que tu aimais un prêtre, et qu'il venait coucher presque toutes les nuits avec toi quand j'étais endormi ? Ose me démentir. — Je n'ai garde de le faire, répliqua la dame ; mais réprimez, de grâce, votre emportement, et vous allez tout savoir. Est-il possible, ajouta-t-elle en souriant, qu'un homme avisé comme vous l'êtes, se laisse mener par une femme aussi simple que moi ? Ce qu'il y a de singulier, c'est que vous n'avez jamais été moins prudent que depuis que vous avez livré votre cœur au démon de la jalousie, sans trop savoir pourquoi. Aussi plus vous êtes devenu sot et stupide, moins je dois m'applaudir

de vous avoir joué. Pensez-vous, en bonne foi, que je sois aussi aveugle des yeux du corps que vous l'êtes depuis quelque temps des yeux de l'esprit? Détrompez-vous, j'y vois très clair, et si clair que je reconnus fort bien le prêtre qui me confessa dernièrement. Oui, je vis que c'était vous-même en personne. Mais pour vous punir de votre curieuse jalousie, je voulus vous faire trouver ce que vous cherchiez, et j'y réussis parfaitement. Cependant, si vous eussiez été un peu intelligent, si cette affreuse jalousie qui vous tourmente ne vous eût entièrement ôté la pénétration que vous aviez autrefois, vous n'auriez pas eu si mauvaise opinion de votre femme, et vous auriez senti que ce qu'elle vous disait était vrai, sans toutefois la croire coupable d'infidélité. Je vous ai dit que j'aimais un prêtre : ne l'étiez-vous pas dans ce moment? J'ai ajouté qu'il n'y avait point de porte qui ne s'ouvrît pour lui, quand il voulait venir coucher avec moi : quelle porte vous ai-je fermée, lorsque vous êtes venu me trouver? Je vous ai dit de plus que ledit prêtre couchait toutes les nuits avec moi : quand est-ce que vous avez manqué d'y coucher? et, quand vous n'y avez point couché, et que vous m'avez envoyé votre prétendu clerc, n'ai-je pas répondu que le prêtre n'avait point paru? Ce mystère était-il si difficile à débrouiller? Il n'y a qu'un homme à qui la jalousie a fait perdre l'esprit qui ait pu s'y méprendre. N'est-ce pas en effet être imbécile, que de passer les nuits à faire le guet, en voulant me faire accroire que vous étiez allé souper et coucher en ville? Epargnez-vous désormais une peine si inutile. Reprenez votre raison ; soyez, comme autrefois, sans soupçon et sans jalousie. Ne vous exposez plus à devenir le jouet de ceux qui pourraient être instruits de vos folies. Croyez que si j'étais d'humeur à vous tromper et à vous traiter comme un jaloux de votre trempe mériterait de l'être, vous ne m'en empêcheriez pas, et eussiez-vous cent yeux, je vous jure que vous ne vous en apercevriez point. Oui, mon ami, je vous ferais cocu, sans que vous en eussiez le moindre vent, si l'envie m'en prenait ; ainsi épargnez-vous des soins inutiles, aussi outrageants pour votre femme qu'injurieux à vous-même.

Le méchant jaloux, qui croyait avoir appris par une ruse le secret de sa femme, se trouvant lui-même pris pour dupe, n'eut rien à répliquer. Il remercia le ciel de s'être trompé,

regarda sa femme comme un modèle de sagesse et de vertu, et cessa d'être jaloux précisément dans le temps qu'il avait sujet de l'être. Cette conversion donnant plus de liberté à la dame, elle n'eut plus besoin de faire passer son amant par-dessus les toits, comme les chats, pour recevoir ses visites. Avec un peu de précaution elle le faisait venir par la porte et se divertit longtemps avec lui sans gêne et sans être soupçonnée de la moindre galanterie.

NOUVELLE VI. — LA DOUBLE DÉFAITE.

La nouvelle de madame Flamette plut singulièrement à toute la compagnie, qui s'accorda à dire que le jaloux méritait bien le tour que sa femme lui avait joué. Le roi commanda ensuite à madame Pampinée de dire la sienne. Cette dame obéit et parla ainsi.

Ceux qui prétendent que l'amour ôte l'esprit en manquent eux-mêmes. Les histoires qu'on a déjà racontées prouvent au contraire qu'il en donne aux personnes qui n'en ont pas, et qu'il aiguise celui des personnes qui en ont. Je vais ajouter une nouvelle preuve à cette vérité.

Dans la bonne ville de Florence, si féconde en événements de toutes sortes, il y eut autrefois une jeune et belle demoiselle, de noble extraction, qui fut mariée à un chevalier d'un mérite distingué. Comme il arrive souvent qu'on se lasse de manger toujours le même pain, quelque bon qu'il soit, la belle devint amoureuse d'un jeune gentilhomme, nommé Lionnet, fait au tour, plein d'agrèments, mais d'un naturel peu courageux, sans doute parce que sa famille n'était pas fort ancienne dans les armes. Comme il aimait la dame pour le moins autant qu'il en était aimé, ils furent bientôt d'accord, et ne tardèrent pas à se donner mutuellement des preuves de leur amour. Ils étaient aussi heureux que deux amants puissent l'être, lorsqu'un chevalier, nommé messire Lambertini, vint troubler leurs plaisirs. Ce gentilhomme se sentit épris de la plus forte passion pour la jeune dame, qui, le trouvant désagréable et grossier, ne voulut point l'écouter. Après bien des soins et des messages, le

chevalier, homme riche et puissant, las de soupirer en vain, fit savoir à la belle qu'il lui jouerait mille mauvais tours, et lui ferait mille avanies, si elle persistait dans son refus. Celle-ci, qui connaissait le personnage, et qui ne doutait point qu'il ne se portât à quelque extrémité, se rendit à ses importunités, et lui accorda, par crainte, ce qu'elle ne lui eût jamais accordé par amour.

Madame Isabeau (c'était son nom) avait coutume de passer la belle saison à la campagne, où elle avait une maison des plus agréables. Elle y était depuis quelque temps lorsque son mari fut obligé de s'absenter pour quelques jours. Il ne fut pas plutôt parti qu'elle envoya chercher son cher Lionnet pour qu'il vint lui tenir compagnie. Je vous laisse à penser si le jeune homme fut prompt à se rendre à son invitation, et s'il sut profiter de l'absence du mari.

D'un autre côté, Lambertini n'eut pas plutôt appris que le mari était absent qu'il monta à cheval pour aller visiter la belle Isabeau. Il heurte. La servante l'eut à peine aperçu qu'elle courut en avertir sa maîtresse, qui, dans ce moment, était seule dans sa chambre avec Lionnet. On devine aisément le chagrin que dut lui causer cette visite importune. Elle aurait bien voulu le renvoyer, mais elle le craignait comme la foudre, et n'en n'eut point le courage. Elle prit donc le parti d'engager son véritable amant à se cacher dans la ruelle du lit, ou quelque autre part, jusqu'à ce qu'elle eût pu se défaire du chevalier. Lionnet, craintif de son naturel, suivit très volontiers le conseil d'Isabeau. Après quoi, la servante alla ouvrir à Lambertini, qui mit pied à terre et attacha son cheval dans la cour à un anneau de fer qui tenait à la muraille. La belle alla le recevoir au haut de l'escalier, avec un visage calme et riant, et, après l'avoir salué le plus honnêtement du monde, elle lui demanda le sujet de son voyage. Lambertini commença par l'embrasser; il lui répondit ensuite, qu'ayant su l'absence de son mari, il était venu lui tenir compagnie. Elle le remercie de son attention et le fait entrer. Le chevalier, qui n'était pas homme à perdre le temps, ferme la porte, et force la dame à satisfaire ses désirs. Nouveau contre-temps. Le mari, qu'on n'attendait pas sitôt, arrive sur ces entrefaites. La servante, qui le voit venir de la fenêtre, court à la chambre de sa maîtresse : Madame, voici votre mari ; il ne tardera pas

à être dans la cour : il était déjà fort près de la maison lorsque je l'ai vu venir.

Isabeau, se voyant deux hommes sur les bras, et sentant qu'il ne lui était pas possible de faire cacher le chevalier, à cause de son cheval que son mari avait peut-être déjà vu, faillit se trouver mal de frayeur à cette nouvelle. Elle ne savait quel parti prendre pour sortir de ce mauvais pas, lorsque son esprit, vivement aiguillonné par la crainte, lui fournit tout à coup un expédient. Si vous m'aimez, Lambertini, dit-elle, et que vous soyez bien aise de me sauver l'honneur et la vie, faites ce que je vais vous dire. Mettez promptement votre épée nue à la main, paraissez être en colère et furieux, descendez, et dites, en vous en allant, *je saurai bien le trouver ailleurs*. Si mon mari veut vous retenir, ou qu'il demande contre qui vous en avez, ne lui répondez autre chose que le mot que je viens de vous dire. S'il insiste, quand vous serez monté à cheval, partez sans faire semblant de l'entendre, et ne lui répondez absolument rien, sous quelque prétexte que ce soit : voilà toute la grâce que je vous demande. Lambertini promit de suivre à la lettre ce qu'elle venait de lui prescrire.

Le mari voyant un cheval dans la cour, commençait à tirer des conjectures, et allait monter dans l'appartement de sa femme pour savoir qui était arrivé, quand il rencontra, au bas de l'escalier, messire Lambertini tout en feu, soit de fatigue, soit de dépit de son arrivée. Qu'avez-vous donc, chevalier, lui dit-il, tout effrayé de son air ? Le chevalier répond : par la vie ! par la mort ! je saurai bien le trouver ailleurs. Puis il remet son épée dans le fourreau, saute sur son cheval et pique des deux. Le mari, étonné de cette scène, monte, et rencontrant sa femme au haut de l'escalier, qui paraissait toute éperdue : que veut dire ceci, lui dit-il ? d'où vient que messire Lambertini s'en va tout en colère ? à qui en veut-il ? La fine Isabeau s'approche de la porte de la chambre, afin que Lionnet pût entendre sa réponse. De ma vie je n'ai eu tant de peur que je viens d'en avoir, lui dit-elle. Un jeune homme que je ne connaissais pas, même de vue, vient de se réfugier ici pour fuir le seigneur Lambertini, qui le poursuivait, l'épée à la main, dans l'intention de le tuer. Comme il a trouvé la porte de ma chambre ouverte, il y est entré tout effaré, et se jetant à mes pieds : sauvez-moi

la vie, Madame, m'a-t-il dit. J'allais lui demander son nom, ses qualités, la cause de sa frayeur, lorsque je vois arriver messire Lambertini qui criait : où est ce traître ? Je me suis incontinent emparée de la porte de ma chambre pour l'empêcher d'entrer. Il a eu assez de retenue et de respect, tout furieux qu'il était, pour ne me faire aucune violence ; et, après avoir longtemps pesté, il est descendu et s'est retiré comme vous avez vu. Vous avez agi sagement, ma femme, répondit le mari. Il eût été bien fâcheux pour nous qu'il eût été tué ici, et c'est même très mal au chevalier Lambertini d'avoir poursuivi jusque dans ma maison une personne qui s'y est réfugiée. J'ignore dans quel endroit il s'est caché, reprit la dame : je sais seulement qu'il est entré dans cette chambre. Où êtes-vous donc ? crie alors le mari : vous pouvez vous montrer hardiment : votre ennemi est loin.

Lionnet, qui avait tout entendu, sortit de la ruelle du lit, moins épouvanté de Lambertini, son rival, que de l'arrivée du cocu. Qu'avez-vous donc à démêler avec messire Lambertini, lui dit le chevalier ? — Je puis vous protester, Monsieur, que je n'en sais rien, et que je ne lui ai rien fait. C'est ce qui me persuade qu'il m'a pris pour un autre. Il m'a rencontré loin de cette maison ; et comme, après m'avoir un peu regardé, je l'ai vu mettre l'épée à la main et courir sur moi en furieux, criant : traître, tu es mort, j'ai cru devoir prendre la fuite sans m'amuser à lui demander la raison d'un procédé si étrange. Le temps qu'il a mis pour rejoindre son cheval m'a donné celui de me réfugier ici, où cette généreuse dame m'a sauvé la vie. Va, lui dit le mari, va, mon ami, ne crains plus rien. Je te remettrai dans ta maison en sûreté ; tu iras ensuite trouver, si tu veux, messire Lambertini, pour avoir une explication avec lui.

Après qu'ils eurent soupé, il lui fit donner un cheval, et le mena lui-même à Florence, où il le laissa chez lui. Le jeune Lionnet parla le soir même à Lambertini, ainsi que la rusée Isabeau le lui avait recommandé, et tout alla le mieux du monde ; car, malgré les malignes interprétations qu'on fit sur cette aventure, le chevalier ne s'aperçut jamais du tour que sa femme lui avait joué.

NOUVELLE VII. — LE MARI COCU, BATTU ET CONTENT.

Cette prompté défaite parut fort ingénieuse à toute la compagnie, qui en glosait encore lorsque madame Philomène, à qui le roi avait commandé de parler, commença ainsi : Je suis persuadée, mes aimables Dames, que vous ne serez pas moins satisfaites du tour d'une autre femme, que je vais vous raconter.

Il y eut autrefois à Paris un gentilhomme florentin, que son peu de fortune avait engagé à entrer dans le commerce, et où il réussit si bien qu'il devint très riche en fort peu de temps. Il n'avait qu'un fils unique, nommé Louis. Il ne crut pas devoir en faire un négociant ; mais pour qu'il n'oubliât point la noblesse de ses aïeux, il lui fit embrasser le métier des armes, et lui obtint de l'emploi dans les troupes du roi de France. Peu de temps après, il lui procura une charge à la cour, où il se fit estimer par la sagesse de sa conduite et par les sentiments d'honneur qu'il avait puisés dans la société des gentilshommes avec lesquels il avait été élevé. Ce jeune militaire étant donc à la cour de France, se trouva un jour dans la compagnie de certains chevaliers nouvellement arrivés de Jérusalem, où ils avaient été visiter le Saint-Sépulcre. Ces chevaliers s'entretenaient de la beauté des femmes de France, d'Angleterre et des autres pays par lesquels ils avaient passé ; l'un d'eux soutint qu'il n'avait jamais rien vu de si beau et de si bien fait que la femme d'Egano de Galussi, habitante de Bologne, et connue sous le nom de madame Béatrix. Ses compagnons de voyage furent tous d'accord avec lui, et ne tarissaient point sur les charmes et les éloges de cette dame.

Louis, qui n'avait point encore été amoureux, le devint de cette belle sur le simple récit qu'il entendait faire de ses agréments merveilleux. Elle occupa, dès ce moment, toutes ses pensées, et brûlant du désir de la voir et de se fixer auprès d'elle, il dit à son père qu'il voulait partir pour Jérusalem, et en obtint la permission sans beaucoup de peine. Il prit congé de ses amis, et alla droit à Bologne, où il prit le nom d'Hannequin. Le hasard voulut qu'il vît, le lendemain

de son arrivée, la dame dont il était épris. Elle était à une fenêtre, et elle lui parut encore plus belle qu'il ne se l'était figurée. Son amour en redoubla de vivacité ; et, dans un des transports de sa passion, il fit serment de ne sortir de Bologne qu'il n'eût gagné son amitié et obtenu ses faveurs. Après avoir bien rêvé au moyen qu'il devait prendre pour faire connaissance avec elle, il imagina que le meilleur était de se mettre au service de son mari, si la chose était possible. Il vend ses chevaux dans cette intention, concerta avec ses gens la conduite qu'ils doivent tenir pendant son séjour dans cette ville, les exhorte sur toutes choses de ne pas faire semblant de le connaître, en quelque lieu qu'ils le rencontrassent ; et, après avoir pris ainsi ses mesures, il s'adressa à son hôte, et lui dit qu'il l'obligerait beaucoup s'il pouvait le faire entrer dans la maison de quelque seigneur. J'ai précisément votre affaire, lui répondit l'hôte : il y a dans cette ville un gentilhomme nommé Egano, qui a besoin d'un domestique, et qui les aime de votre taille et de votre figure ; je lui en parlerai et vous rendrai réponse. En effet, il lui en parla ; et d'après le portrait avantageux qu'il fit du jeune homme, il fut accepté et bien accueilli quand on l'eut vu et entendu.

Hannequin, de son côté, ravi d'être à portée de voir plusieurs fois le jour celle qu'il adorait, servit son maître avec tant de zèle et d'affection qu'il acquit bientôt toute sa confiance. Bref, il s'en fit tellement aimer, qu'il lui donna le soin de ses affaires les plus importantes. Il ne faisait rien sans son avis, et le créa son intendant.

Un jour que messire Egano était allé à la chasse, et qu'Hannequin était demeuré au logis, madame Béatrix, qui ne s'était point encore aperçue de son amour, mais qui se sentait pour lui un attachement particulier, à cause des bonnes qualités qu'elle lui connaissait, lui proposa de jouer avec elle aux échecs. On sent avec quel plaisir il accepta la proposition. Notre amoureux, qui voulait lui plaire, se laissait gagner, et le faisait avec tant d'adresse qu'il n'était pas aisé de s'en apercevoir. La belle en avait beaucoup de joie. Quand quelques dames du voisinage, qui étaient venues voir madame Béatrix, et qui les regardaient jouer, se furent retirées, Hannequin continuant toujours sa partie, laissa échapper un profond soupir. Qu'avez-vous donc, lui dit la

dame, en fixant ses regards sur lui avec intérêt? pourquoi soupirez-vous ainsi? seriez-vous fâché de ce que je vous gagne? — Hélas! Madame, c'est quelque chose de bien plus intéressant que le jeu qui me fait soupirer. — Je vous prie, si vous avez quelque amitié pour moi, de me dire ce que c'est. A ces mots prononcés d'un ton vraiment touchant, Hannequin pousse un second soupir, bien plus expressif encore que le premier, et la dame de le prier plus fortement de s'expliquer. Ne vous fâchez-vous pas, Madame, de savoir le sujet de mes soupirs? ce qui me retient encore, c'est la crainte que vous n'en parliez. — Soyez assuré, mon cher, que, quoi que ce puisse être, je ne vous en saurai point mauvais gré, et que je n'en dirai jamais rien à personne que de votre agrément. Parlez en toute sûreté. — Je me hasarderai donc à vous ouvrir mon cœur, Madame, à ces conditions. Alors, il lui déclara, les larmes aux yeux, qui il était, lui conta ce qu'il avait entendu dire de sa beauté, l'amour qu'il avait conçu pour elle avant de la voir, ce que cette passion lui avait fait entreprendre, et ne lui déguisa pas le motif qui l'avait déterminé à entrer au service de son mari. Il finit par lui demander mille pardons de sa témérité et par la supplier d'avoir pitié de sa tendresse, ajoutant que si elle n'était pas dans l'intention de le payer de retour, elle ne lui refusât pas du moins la grâce de le laisser dans la place qu'il occupait. O douceur singulière! ô bonté admirable des dames bolonaises! que de fois vous vous êtes montrées dignes d'éloges en pareil cas! Vous n'aimez point les soupirs ni les larmes : votre cœur, naturellement sensible, sait les prévenir et seconder les vœux de vos amants. Que ne puis-je vous louer dignement! ma voix ne se lasserait jamais de chanter vos louanges. La charmante Béatrix, qui regardait fixement Hannequin pendant qu'il parlait, persuadée de tout ce qu'il disait, ressentit une impression si vive et si forte qu'elle mêla ses soupirs avec les siens. Mon cher ami, lui dit-elle ensuite, vous avez tout à espérer. Vous avez touché mon cœur à un point que je ne saurais vous exprimer. Oui, vous venez de vous rendre maître de ce cœur, que ni les présents, ni les soins les plus assidus des plus aimables gentilshommes n'avaient pu rendre sensible jusqu'à présent. Il est à vous, mon cher ami; vous me paraissez digne de le posséder, et je vous promets que la nuit prochaine ne se

passera pas sans que je vous donne des preuves de l'amour que vous m'avez inspiré. Vous méritez d'être heureux, après tout ce que vous avez fait pour moi, et vous le serez. La porte de ma chambre sera ouverte vers minuit; venez m'y trouver à cette heure-là. Vous savez à quel côté du lit je couche si je dors par hasard, vous n'aurez qu'à m'éveiller, et je satisferai vos désirs. Pour vous mieux persuader de la sincérité de la promesse que je vous fais, recevez ce baiser pour gage. Là-dessus elle se jette au cou d'Hannequin; ils s'embrassèrent amoureusement, et auraient pris sans doute de plus forts acomptes sur les plaisirs de la nuit, s'il n'eussent craint d'être surpris par les domestiques. Ils se séparèrent ensuite pour vaquer à leurs affaires, attendant l'heure du rendez-vous avec une égale impatience.

Cependant Egano, revenu fatigué de la chasse, se hâte de souper et se couche de bonne heure pour se délasser. La belle ne tarde pas à le suivre, et laisse, comme elle l'avait dit, la porte de la chambre ouverte. Hannequin s'y rend à l'heure indiquée. Il entre, ferme doucement la porte, s'approche de la dame, et introduit avec précaution sa main sur sa belle gorge. Béatrix, qui se dormait pas, saisit cette main des deux siennes, la serre amicalement, et se tremousse si fort qu'elle réveille son mari. Hier au soir, lui dit-elle, je ne voulus vous parler de rien, parce que je vous trouvais tout fatigué, mais dites-moi à présent, je vous prie, lequel de tous vos domestiques vous trouvez le plus honnête, le plus fidèle, et lequel vous aimez le plus? Pourquoi cette question, ma chère amie, répondit Egano? ne sais-tu pas qu'Hannequin est celui que j'aime le plus, et en qui j'ai mis toute ma confiance? mais pourquoi me demandes-tu cela? Notre amoureux, s'entendant ainsi nommer, fit plusieurs mouvements pour retirer sa main, ne doutant pas que sa maîtresse ne voulût le trahir; mais la belle la tenait si bien qu'il ne lui put échapper. Voici ce dont il s'agit, continua-t-elle: je croyais, comme vous, qu'Hannequin méritait votre estime et votre confiance plus que personne, mais je suis assurée à présent du contraire. Auriez-vous imaginé qu'aujourd'hui, pendant que vous étiez à la chasse, il ait eu l'audace de me parler de galanterie, de me dire qu'il m'aimait, et de me faire des propositions? rien n'est plus certain; et, pour vous en convaincre par vos propres

yeux, j'ai feint d'entrer dans ses vues, et je lui ai donné rendez-vous au jardin, sous le pin, où il doit se trouver vers une heure après minuit. Vous sentez bien que mon intention n'est pas d'aller l'y joindre. Mais si vous voulez faire une bonne œuvre et vous convaincre de la perfidie de votre intendant, prenez une de mes jupes et une de mes coiffes, et allez l'attendre : je suis sûre qu'il ne manquera pas de vous aller joindre. Il est trop important pour moi de me détromper, dit le mari, pour que je laisse échapper cette occasion. J'y vais tout de suite ; et, cherchant à tâtons une jupe et une coiffe, il les ajusta le mieux qu'il put, et s'en alla au jardin, où il attendit Hannequin sous l'arbre désigné pour le rendez-vous. A peine fut-il hors de la chambre que sa femme se leva et courut fermer la porte. Dieu sait si Hannequin, qui avait pensé mourir de peur et fait mille vains efforts pour s'échapper des mains de sa maîtresse, qu'il soupçonnait de perfidie, dut être ravi d'un pareil dénouement. Béatrix s'étant remise au lit, l'amant se déshabille sans autre cérémonie et se couche auprès d'elle avec une joie qui ne peut s'exprimer. Après avoir goûté des plaisirs que l'amour seul peut apprécier, la belle, jugeant qu'il était temps que son amant dénichât lève-toi, mon ami, lui dit-elle, prends un bâton, et va-t'en vite au jardin. Là, faisant semblant de ne m'avoir sollicitée que pour m'éprouver, d'aussi loin que tu verras mon mari, tu lui diras mille injures, comme si c'était à moi-même, et tu le froteras de la bonne manière. Tu sens combien le tour sera plaisant.

Hannequin se lève et va au jardin, armé d'un bâton. Egano, qui s'impatientait de l'attendre, charmé de le voir arriver, se lève comme pour le recevoir avec amitié. Femme perfide, s'écrie Hannequin en s'approchant, je n'aurais jamais cru que vous eussiez poussé si loin l'ingratitude envers votre honnête homme de mari. Vous êtes-vous figurée que je serais assez lâche pour lui manquer moi-même à ce point-là ? désabusez-vous, mon intention n'était que de vous éprouver. Après ces mots il lève le bâton et lui en applique un bon coup sur les épaules. Egano, le cœur plein de joie de l'honnêteté de son intendant, lui pardonna volontiers de l'avoir frappé ; mais, comme il ne voulait point s'exposer à un second coup, il prit la fuite

sans mot dire. Hannequin le poursuit en le frappant et en lui criant : puisse le ciel te punir de ta lâcheté ? crains que je n'en instruisse mon maître. Si je ne l'en informe point, ce ne sera pas par égard pour toi, qui n'en mérites aucun, mais pour lui épargner un tel chagrin.

Egano, de retour dans sa chambre, fut questionné par sa femme, pour savoir si Hannequin s'était trouvé au prétendu rendez-vous. Plût à Dieu, dit-il, qu'il n'y fût point venu ; car, croyant avoir affaire à toi, il n'est point d'injures qu'il ne m'ait dites, et m'a sanglé tant de coups de bâton que j'en ai les épaules brisées. J'étais bien étonné que ce brave jeune homme t'eût fait de pareilles propositions dans le dessein de me manquer ! J'imagine que, comme il te voit enjouée et libre avec tout le monde, il a voulu éprouver ta vertu ; je souhaiterais pourtant qu'il s'en fût tenu aux reproches. Et moi aussi, répondit la femme ; et je dois bénir le ciel de ce que j'ai évité ses coups ; je n'en aurais sans doute pas été quitte à si bon marché que vous. Mais puisqu'il est si honnête et si fidèle, il est juste de le considérer et d'avoir des égards pour lui. Assurément reprit le mari, et jamais homme ne l'a mieux mérité.

Depuis cette aventure, Egano crut avoir et la femme la plus vertueuse et l'intendant le plus affectionné qu'il fût possible de trouver. Béatrix et son amoureux rirent plus d'une fois de cette scène singulière. L'aveugle prévention du mari les mit dans le cas de se voir en toute liberté, et ils en profitèrent pour multiplier leurs jouissances tout le temps qu'Hannequin demeura à Florence, d'où il ne partit que pour aller à Jérusalem.

NOUVELLE VIII. — LA FEMME JUSTIFIÉE.

La compagnie trouva que madame Béatrix avait été trop maligne et avait poussé trop loin la plaisanterie à l'égard de son mari. On trouva également qu'Hannequin dut avoir une fière peur, lorsque la dame, le tenant par la main, disait à son mari qu'il avait voulu la séduire. Pour mettre fin à ces propos, le roi se tourna vers madame Néiphile, et lui com-

manda de raconter sa nouvelle. Cette dame se mit à sourire et débuta en ces termes :

Ce ne serait pas une petite tâche que j'aurais à remplir, mes aimables compagnes, si j'étais obligée de vous raconter une nouvelle aussi agréable que celles dont on a fait aujourd'hui le récit. Tout ce que je puis est de m'en tirer le moins mal qu'il me sera possible.

Il y eut autrefois à Florence un très riche négociant, nommé Henri Berlinguier, entiché, comme c'est assez l'ordinaire des gens de sa profession, de la manie de s'anoblir par le mariage. Il épousa, dans cette vue, une femme de condition, nommée madame Simone, qui n'était pas du tout son fait. Comme son commerce l'obligeait à faire de temps en temps des absences, sa femme, qui n'aimait pas à chômer, devint amoureuse d'un jeune homme, nommé Robert, qui lui avait fait sa cour avant qu'elle ne se mariât. Elle agit avec si peu de précaution que son intrigue parvint à la connaissance de son mari, soit sur le rapport des voisins, soit d'après ses propres observations. Dès ce moment, il devint le plus jaloux de tous les hommes. Il ne s'absentait plus, sortait rarement de la maison, et négligeait presque toutes ses affaires pour ne s'occuper que du soin de garder sa femme; bref, il portait la vigilance si loin qu'il ne se mettait jamais au lit qu'elle ne fût couchée et endormie. Dieu sait si madame Simone devait enragez d'une pareille contrainte qui la mettait dans l'impossibilité de voir son amant. Elle ne put cependant se déterminer à l'oublier. Plus elle se trouvait gênée, plus elle désirait le recevoir. Elle en cherchait continuellement les moyens, et, après y avoir bien rêvé, elle crut en avoir trouvé un infailible. Le voici. La fenêtre de sa chambre donnait sur la rue. Elle avait remarqué que son mari s'endormait difficilement, mais, qu'une fois endormi, son sommeil était profond. D'après cette observation, elle pensa qu'elle pourrait quelquefois, vers minuit, aller ouvrir la porte à Robert, et passer quelques heureux moments avec lui, sans qu'on s'en doutât. Il ne s'agissait que de trouver un expédient pour être avertie de son arrivée, afin de ne pas le faire attendre à la porte, où il pouvait être aperçu. L'amour, qui rend l'esprit inventif, lui en fournit un bien singulier. Elle imagina de pendre un fil à la fenêtre,

qui, en passant le long du plancher, pour le soustraire à la vue de son mari, aboutirait à son lit. Elle en prévint son amant, et lui fit dire qu'elle l'attacherait tous le soirs, en se couchant, au gros doigt d'un de ses pieds, et qu'il n'aurait qu'à le tirer pour l'avertir qu'il était à la porte. Il fut convenu que, si le jaloux était endormi, elle lâcherait le bout du fil, et qu'elle irait aussitôt lui ouvrir la porte; et que, s'il ne l'était pas, elle le retirerait un peu vers elle, pour qu'il n'eût pas la peine d'attendre inutilement.

L'invention parut fort bonne à Robert, qui allait régulièrement toutes les nuits, à l'heure convenue, sous la fenêtre de sa maîtresse. Par ce moyen, il avait quelquefois le plaisir de la voir et quelquefois la douleur de s'en retourner comme il était venu. Ce manège durait depuis plusieurs mois lorsqu'une nuit le mari rencontra par hasard le fil, en promenant ses pieds dans le lit; il y porta la main, et le trouvant attaché à l'orteil de sa femme, il ne douta point qu'il n'y eût du mystère. Il en fut entièrement convaincu quand il vit que ce fil aboutissait à la fenêtre et descendait dans la rue. Pour être mieux éclairci, il crut devoir ne rien précipiter. C'est pourquoi il le détacha tout doucement du pied de sa femme et le mit au sien pour voir ce qui arriverait. A peine l'y eut-il attaché que Robert, arrivé au rendez-vous, se mit à le tirer. Le mari le sentit; mais, soit qu'il ne fût pas bien noué, soit que le galant eût tiré trop fort, il coula dans les mains de celui-ci, qui jugea par ce signe qu'il devait attendre. Le mari, transporté par son humeur jalouse, s'habilla à la hâte, s'arme de son épée et descend incontinent dans la rue, dans le dessein d'égorger tout ce qu'il rencontrerait. Robert, voyant qu'on ouvrait la porte avec bruit et sans aucune précaution, soupçonna que ce pouvait être le mari, et recula de quelques pas. Il n'en douta plus lorsqu'il l'entendit, et prit aussitôt la fuite. Henri, qui ne manquait pas de courage, quoique de race roturière, courut après lui l'épée à la main. Robert, se voyant toujours poursuivi, tire la sienne et se met en garde; ils se battent et se chamaillent longtemps sans se faire aucun mal.

Madame Simone, qui s'était éveillée au bruit qu'avait fait son mari en ouvrant la porte de la chambre, trouvant le fil coupé, comprit que son intrigue était découverte et jugea que son mari avait couru après son amant. Ne sachant trop

comment se tirer d'un si mauvais pas, elle se lève en diligence, et prévoyant ce qui devait arriver, elle imagine tout à coup un moyen pour se disculper. Elle appelle sa servante, qui était dans sa confiance, et qui lui rendait tous les services qui dépendaient d'elle : elle fait si bien, par ses prières et ses sollicitations, qu'elle l'engage à se mettre à sa place dans son lit; et à souffrir patiemment, sans se faire connaître, les coups que son mari pourrait lui donner, avec promesse de l'en récompenser si bien qu'elle aurait de quoi vivre sans travailler. Cela fait, elle éteignit la lampe que le mari, par jalousie, gardait allumée toute la nuit, et alla se cacher en attendant le dénouement de la comédie.

Les voisins, éveillés par le bruit que faisaient dans la rue Henri et Robert, se mirent aux fenêtres et leur dirent des injures. L'un et l'autre, craignant d'être reconnus, se séparèrent fort fatigués, sans s'être fait la moindre blessure. Le mari, furieux de n'avoir pu ni tuer, ni reconnaître son adversaire, n'eut pas plutôt mis le pied dans sa chambre qu'il crie comme un enragé : où es-tu, scélérate, tu as eu beau éteindre la lumière, tu n'échapperas pas à mon juste courroux. Il s'approche du lit, et croyant se jeter sur la coupable, il assomme de coups la pauvre servante, lui meurtrit les épaules, la tête, le visage, et finit par lui couper les cheveux, lui disant des injures que l'honnêteté ne ne me permet pas de répéter. Cette misérable fille pleurait de tout son cœur; et, quoique la douleur lui arrachât de temps en temps cette exclamation : *hélas ! je n'en puis plus*, sa voix était si entremêlée de sanglots, et le jaloux si transporté, qu'il ne reconnut point son erreur. Enfin, las de la battre et de l'injurier : infâme, lui dit-il, en se retirant, ne pense pas qu'après une action de cette nature je te garde davantage chez moi. Je vais tout conter à tes frères et les prier de te venir prendre. Ils feront de toi ce qu'ils jugeront à propos. Pour moi, j'y renonce pour la vie.

Il ne fut pas plutôt sorti que madame Simone, qui avait tout entendu, rallume la lampe, et trouve la servante dans l'état le plus déplorable. Elle la consola de son mieux, la reconduisit dans sa chambre, où elle lui donna tout ce qui était capable de la soulager en attendant qu'elle pût la faire traiter en cachette par les médecins; et elle la récom-

pensa si grassement qu'elle se fût laissée battre encore une fois au même prix. Après avoir donné les soins nécessaires à cette pauvre créature, elle retourne dans sa chambre, refait son lit en hâte, s'habille fort proprement, va s'asseoir au haut de l'escalier, et là se met à coudre avec autant de tranquillité que s'il ne se fût rien passé.

Cependant Henri arrive à la maison des frères de sa femme. Il heurte avec force ; on lui ouvre, et, à sa voix, les trois frères et leur mère se lèvent et lui demandent le sujet de son arrivée à une heure si indue. Il leur conte l'aventure d'un bout à l'autre ; et, pour leur faire voir qu'il ne disait rien que de vrai, il leur montre les cheveux qu'il croyait avoir coupés à sa femme, les priant de l'aller prendre, et leur déclarant qu'il ne voulait plus vivre avec elle. Les frères, outrés de ce qu'ils venaient d'entendre, qu'ils ne croyaient que trop véritable, font allumer des torches et se mettent en chemin pour aller trouver leur sœur, dans la ferme résolution de lui faire un mauvais parti. Leur mère, qui pleurait à chaudes larmes, voulut les suivre, priant tantôt l'un, tantôt l'autre, d'examiner la chose par eux-mêmes, faisant entendre que la jalousie d'Henri pouvait lui avoir grossi les objets. Qui sait s'il n'a pas maltraité sa femme pour quelque autre sujet et s'il ne voudrait pas se justifier aux dépens de son honneur ? Je connais les jaloux : tout leur paraît criminel, et les démarches les plus innocentes sont à leurs yeux autant d'infidélités. Je connais ma fille mieux que personne, puisque c'est moi qui l'ai nourrie et élevée, elle est incapable de ce dont son mari l'accuse, et vous ne devez point, mes enfants, vous en rapporter à son seul témoignage. Défiez-vous d'un mari possédé du démon de la jalousie, et ne condamnez votre sœur qu'après avoir bien examiné toutes choses : vous verrez qu'il y a ici du plus ou du moins.

Aussitôt que madame Simone entendit la troupe qui montait, elle se mit à crier, qui est-ce ? Tu le sauras bientôt, répondit un de ses frères d'un ton menaçant. Mon Dieu ! s'écria-t-elle, que veut donc dire ceci ? Bonsoir, mes frères, dit-elle ensuite en les voyant paraître. Serait-il arrivé quelque malheur pour venir ici à l'heure qu'il est ? Ses frères, surpris de la trouver si tranquille et dans son état ordinaire, modèrent leur colère et l'interrogent sur les

plaintes de son mari, l'exhortant à leur dire la vérité, si elle ne veut s'exposer à un mauvais traitement de leur part. Je ne sais en vérité ce que vous voulez dire, leur répondit-elle avec un grand sang-froid, et j'ai de la peine à croire que mon mari se plaigne de moi. Berlinguier, qui croyait lui avoir défiguré le visage à force de coups de poing, la regardait dans l'attitude d'un homme ébahi et qui a perdu la raison. Il ne savait que dire ni que penser, la voyant dans un état à lui persuader qu'il ne l'avait seulement pas touchée. On voyait sur le visage de la mère un mélange de surprise, d'attention et de joie. Les trois frères, non moins étonnés, lui ayant conté ce que son mari leur avait dit, sans oublier le fil, ni les coups dont il prétendait l'avoir assommée : est-il possible, Monsieur, dit-elle en se tournant vers son mari, que vous trouviez du plaisir à vous forger des chimères, pour me déshonorer en vous déshonorant vous-même ? ou bien auriez-vous résolu de vous faire regarder comme un homme méchant et cruel, tandis que vous ne l'êtes pas ? à quelle heure, je vous prie, avez-vous paru depuis hier au matin, je ne dis pas devant moi, mais dans la maison ? quand est-ce que vous m'avez battue ? pour moi, je ne m'en souviens point. Comment, méchante femme, dit alors le mari, tu ne te souviens pas que nous nous sommes couchés ensemble hier au soir ? ne suis-je pas rentré après avoir poursuivi ton galant ? ne t'ai-je pas assommée de coups au point de te faire crier miséricorde ? ne t'ai-je pas coupé les cheveux ? Mais vous rêvez, mon pauvre mari. Vous n'avez rien fait de tout ce que vous dites là, et, sans recourir à cent preuves que je pourrais en donner, je vous prie, et prie tous ceux qui sont ici, d'examiner si je porte sur mon visage et sur mon corps la moindre marque des coups dont vous prétendez m'avoir rouée. Je ne crois pas que vous fussiez jamais assez hardi pour mettre les mains sur moi. Ce n'est pas ainsi qu'on en use avec les femmes de ma qualité ; et si vous eussiez eu l'audace de l'entreprendre, vous ne devez pas douter que je ne vous eusse dévisagé. Mais, pour achever de vous confondre, je veux bien vous prouver que vous ne m'avez point coupé les cheveux ; là-dessus elle ôte sa coiffe, et montre sa chevelure dans son entier.

La mère et les frères de madame Simone tournèrent alors tout leur ressentiment sur Henri. Que signifie tout ceci,

lui dirent-ils ? ce n'est pas ce que vous êtes venu nous conter. Vous voilà confondu presque en tout point ; il n'y a pas apparence que vous puissiez vous tirer guère mieux du reste. Henri était si déconcerté de ce qu'il voyait, que plus il voulait parler et plus il s'embrouillait : il ne savait qu'opposer aux raisons de sa femme. La belle, profitant de son embarras : je vois bien, dit-elle à ses frères, qu'il a voulu m'obliger à vous faire le détail de sa vie débauchée. Je suis très persuadée qu'il a fait tout ce qu'il vous a dit ; mais voici comme je l'entends. Vous saurez que cet homme auquel vous m'avez mariée, pour mon malheur, qui se dit marchand, qui veut passer pour tel, et qui, par là même devrait être plus modeste qu'un religieux et plus décent qu'une jeune fille ; vous saurez, dis-je, qu'il ne passe pas de jour sans s'enivrer ; qu'en sortant de la taverne il court chez les filles de joie, tantôt chez l'une tantôt chez l'autre, et me fait veiller jusqu'à minuit et quelquefois jusqu'au matin pour l'attendre, comme vous le voyez aujourd'hui. Je pense qu'étant ivre, il aura été coucher chez une de ses maîtresses en titre, au pied de laquelle il aura trouvé le fil dont il vous a parlé ; qu'il aura poursuivi quelque rival ; que n'ayant pu l'immoler à sa jalousie, il sera retourné sur ses pas, et aura déchargé sa fureur sur la prostituée qu'il entretient, et à laquelle il a coupé les cheveux. J'imagine que, n'ayant pas encore achevé de cuver son vin, il a cru sans doute avoir fait tout cela chez lui et à sa femme. Examinez sa figure : il vous sera aisé de voir qu'il est encore à demi-soué. Mais quelque injuste qu'il se soit montré à mon égard, quelque chose qu'il ait pu vous dire de moi, je vous prie de lui pardonner comme je lui pardonne, et de le traiter comme un homme qui n'a pas son bon sens. Le mépris est la punition qu'il mérite. Par la foi de Dieu, ma fille, s'écrie alors la mère de madame Simone les yeux étincelants de colère, des choses de cette nature peuvent-elles se pardonner ? on devrait éventrer ce malheureux, cet infâme, cet ingrat que nous avons tiré de la poussière, et qui ne méritait pas une femme telle que toi. S'il t'avait surprise couchée avec un galant, qu'aurait-il donc fait de plus que ce qu'il avait l'intention de te faire ? le barbare ! tu n'es pas faite pour être victime de la mauvaise humeur et des vices d'un marchand de poires cuites. Ces sortes de gens venus du vil-

lage en sabots, et vêtus comme des ramoneurs, n'ont pas plutôt gagné trois sous qu'ils veulent s'allier aux plus illustres maisons. Ils font faire ensuite des armes et on les entend parler de leurs ancêtres comme s'ils avaient oublié d'où ils sortent. Si vos frères m'en avaient voulu croire, ma fille, vous auriez été mariée à un des enfants de la famille des comtes de Gui, et vous n'auriez jamais épousé ce faquin, qui, par reconnaissance pour les bontés qu'on a eues pour lui, va crier à minuit que vous êtes une femme de mauvaise vie, tandis que je n'en connais pas de plus sage et de plus honnête dans la ville. Mais, par la foi de Dieu ! si l'on voulait m'en croire, on le traiterait de manière à le mettre dans l'impossibilité de te manquer une seconde fois. Mes enfants, continua-t-elle, je vous le disais bien que votre sœur ne pouvait être coupable : vous avez entendu pourtant tout ce que ce petit marchand en a dit. A votre place, je l'étoufferais sur l'heure, et je croirais faire une bonne œuvre ; elle serait même déjà consommée si le ciel m'eût faite homme. Oui, tu as beau me regarder, ajouta-t-elle, en s'adressant à son gendre, je le ferais comme je le dis, si je n'étais pas femme.

Les frères, non moins irrités que leur mère, mais moins violents, se contentèrent d'accabler Berlinguier d'injures et de menaces. Ils finirent par lui dire qu'ils lui pardonnaient pour cette fois ; mais que s'il lui arrivait jamais de dire du mal de sa femme, et que cela parvînt à leur connaissance, ils lui feraient passer un mauvais quart d'heure ; puis ils se retirèrent.

Henri Berlinguier demeura tout stupéfait. Il avait l'air d'un homme hébété, et ne savait si tout ce qu'il avait fait était véritable ou s'il l'avait rêvé. Dès ce jour, il laissa toute liberté à sa femme, sans s'inquiéter de sa conduite. Madame Simone fut assez prudente pour ne plus s'exposer à un pareil danger ; c'est-à-dire qu'elle profita de la liberté que lui laissait son mari pour recevoir son amant et faire tout ce qu'il lui plairait, de manière à ne plus donner prise contre elle.

NOUVELLE IX. — LE POIRIER ENCHANTÉ.

La nouvelle de madame Néphile fit tant de plaisir aux dames qu'elles ne pouvaient se lasser d'en parler et d'en rire, lorsque le roi leur imposa silence et commanda à Pamphile de conter la sienne. Quand tout le monde se fut tu, ce jeune seigneur commença par ces mots.

Je ne crois pas, mes belles Dames, qu'il y ait rien de si difficile, de si périlleux, qu'un amant ou une amante véritable n'entreprenne et ne vienne à bout d'exécuter. C'est une vérité dont on a donné des preuves dans plusieurs des histoires qu'on a racontées ici; mais je veux vous la démontrer parfaitement dans la nouvelle que vous allez entendre. Il y sera question d'une dame qui eut plus de bonheur que de raison, plus de témérité que de présence d'esprit. Aussi n'est-ce point un exemple à suivre que je prétends vous donner : le risque serait trop grand, parce que la fortune n'est pas toujours favorable, ni tous les hommes aussi simples que le fut le mari de cette dame.

Nicostrate était un gentilhomme d'Argos, ville très ancienne de l'Achaïe, moins célèbre aujourd'hui par ses richesses que par les rois qu'elle eut autrefois. Ce gentilhomme, parvenu à un âge déjà fort avancé, voulut prendre une femme pour le soigner dans sa vieillesse, et il épousa Lidie, demoiselle de condition, aussi entreprenante qu'elle était aimable et jolie. Comme il était extrêmement riche, il faisait une grande dépense. Sa passion dominante était la chasse, et il avait force chiens, force oiseaux et un grand nombre de domestiques. Un jeune homme, nommé Pirrus, beau garçon, bien fait, de bonne mine et adroit à tout ce qu'il faisait, était celui de tous qu'il aimait le mieux et en qui il avait le plus de confiance. Sa femme en devint amoureuse, mais si passionnément qu'elle n'était heureuse que lorsqu'elle le voyait ou s'entretenait avec lui. Soit que le jeune homme ne s'en aperçût point, ou qu'il ne voulût point s'en apercevoir, il se conduisit avec elle comme auparavant, c'est-à-dire avec beaucoup d'indifférence. La dame en fut affligée, et, ne pouvant plus contenir sa passion, elle résolut de la lui faire connaître. Elle se servit

de sa femme de chambre, nommée Lusque, pour qui elle avait beaucoup d'amitié et de confiance. Ma fille, lui dit-elle un jour, les bienfaits que tu as reçus de moi et l'attachement que tu m'as toujours témoigné, m'assurent de ton obéissance et de ta discrétion; mais, sur toutes choses, garde-toi de jamais parler à qui que ce soit de ce que je vais te confier. Je suis jeune, bien portante, comme tu vois; j'ai de la beauté, de la richesse, et je n'aurais rien à désirer si mon mari était de mon âge et de mon humeur. C'est te dire qu'il me satisfait peu sur l'article qui plaît le plus aux dames, et je t'avoue que je ne suis point assez ennemie de moi-même pour ne pas chercher ailleurs ce que je ne trouve pas chez lui. On ne se marie que pour pouvoir goûter les plaisirs amoureux, et c'est précisément ceux dont je me vois privée. Afin de n'avoir donc rien à désirer, j'ai jeté les yeux sur Pirrus, pour qu'il remplace mon mari à cet égard. C'est un garçon honnête et fort aimable, et je l'ai jugé plus digne de cette faveur que tout autre. Je ne te cacherai pas que j'en suis follement éprise et que je pense à lui nuit et jour. On n'est pas maître de son cœur; il possède le mien en entier, et s'il ne satisfait bientôt mes desirs, je crois que j'en mourrai de chagrin. Ainsi, ma chère, si tu prends quelque intérêt à ma tranquillité et à ma vie, tu lui feras savoir, de la manière que tu jugeras la plus convenable, les sentiments que j'éprouve pour lui, et tâche de l'engager à me venir trouver toutes les fois que tu l'en prieras de ma part.

La femme de chambre promet ses bons offices à sa maîtresse et ne tarda pas à s'acquitter de la commission. Le jour même, elle trouva l'occasion de parler à Pirrus tête à tête, et elle lui fit connaître les dispositions de madame Lidie le mieux qu'il lui fut possible. Le jeune homme, qui effectivement ne s'était point aperçu de la passion qu'il avait inspirée, fut fort surpris de cette déclaration; craignant qu'elle ne fût un piège pour l'éprouver, il répondit brusquement: je ne puis me persuader que ce que vous venez de me dire soit vrai; madame ne peut vous avoir chargée d'un pareil message; mais quand bien même vous m'auriez parlé par son ordre, je croirais fermement qu'elle veut plaisanter. D'ailleurs, son amour pour moi fût-il sincère, j'ai trop d'obligations à mon maître pour lui faire

jamais une semblable injure ; ainsi, ne prenez plus la peine de m'en parler. Lusque lui répondit, sans être étonnée de la dureté de son refus : quelque peine que je puisse vous faire, mon cher Pirrus, je vous en parlerai toutes les fois que ma maîtresse me l'ordonnera. Au reste, vous en ferez ce que vous jugerez à propos, mais j'avoue que je vous croyais plus d'esprit.

Madame Lidie, instruite de cette réponse, en eut un chagrin mortel. Elle aurait voulu être morte, tant sa passion pour Pirrus la gourmandait. Elle craignait de ne pouvoir venir à bout de la satisfaire. Cependant, quelques jours après, elle parla encore de son amour à sa femme de chambre. Lusque, lui dit-elle, tu sais bien qu'on n'abat pas un arbre du premier coup ; il faut que tu fasses une nouvelle tentative auprès de Pirrus, qui veut être fidèle à son maître à mes dépens. Epie le moment favorable et peins-lui l'excès de mon amour et celui de ma douleur. Il n'est ni de mon intérêt, ni du tien de lâcher prise ; car outre que tu courrais grand risque de perdre ta maîtresse, Pirrus, s'imaginant que nous avons voulu nous moquer de lui, nous en saurait mauvais gré, et pourrait nous jouer quelque mauvais tour. Parle-lui donc, ma chère Lusque, et tâche de le convertir.

La confidente consola sa maîtresse, lui donna bonne espérance, et lui promit de s'y prendre de manière à vaincre toutes les difficultés. Elle ne tarda pas à rencontrer Pirrus, et le trouvant de fort belle humeur, elle saisit cette occasion pour le prendre en particulier. Je vous parlai, il y a quelques jours, lui dit-elle, de la passion que vous avez allumée dans le cœur de madame ; je viens vous en donner de nouvelles assurances et vous déclarer que si vous persistez dans votre ridicule indifférence, vous aurez à vous reprocher la perte de son repos, de sa santé, et peut-être sa mort. Cessez donc, mon ami, d'être insensible à sa douleur ; je vous en conjure par l'attachement que j'ai pour ma maîtresse, et par celui que j'ai pour vous-même. Songez quel objet vous dédaignez. Quelle gloire, quel honneur, n'est-ce point pour vous d'être aimé d'une dame de ce mérite et de ce rang ! Réfléchissez-y, et vous ne tarderez pas à changer de sentiment. En tout cas, vous seriez un grand nigaud si vous ne profitiez point de l'occasion. Considérez que la fortune vous fait deux faveurs à la fois : en vous

offrant celles de ma maîtresse elle vous assure les siennes. Oui, si vous répondez aux désirs de madame, vous allez vous mettre pour toujours à l'abri de l'indigence. Représentez-vous tout ce qui peut satisfaire un cœur ambitieux : vous l'obtiendrez par son canal. Armes, chevaux, habits, bijoux, argent, rien ne vous manquera. Pensez bien à ce que je vous dis ; faites surtout attention que la fortune abandonne pour longtemps, et quelquefois pour jamais, ceux qui refusent les faveurs qu'elle leur offre. Elle se présente aujourd'hui à vous les mains ouvertes ; ne retirez pas les vôtres, si vous ne voulez l'avoir pour ennemie, et vous trouver ensuite dans la misère, sans pouvoir vous plaindre que de vous-même. Vous me faites rire en vérité quand je songe à vos scrupules. Est-ce nous autres domestiques qui devons nous piquer d'une délicatesse que nos maîtres n'ont pas ? celle que vous affichez en cette occasion serait tout au plus de mise avec vos parents, vos amis et vos pareils : elle est très déplacée à l'égard de vos maîtres. Nous ne devons les traiter que comme ils nous traitent. Pensez-vous que si vous aviez une femme, une fille, ou une sœur qui fût jolie et du goût de Nicostrate, il se fit le moindre scrupule de la suborner ? Vous seriez bien simple de le penser ; croyez, au contraire, que s'il n'en pouvait venir à bout par les prières, les présents, les promesses, et par toutes les voies de la persuasion, il ne se ferait aucune difficulté d'employer les voies de fait et de force. Ici, le cas est tout différent et tout à votre avantage. Non seulement vous n'avez point cherché à séduire madame, mais c'est elle qui vous prévient, qui va au-devant de vous ; non seulement vous ne lui manquerez pas, mais vous lui rendrez le repos, vous lui conserverez la vie ; car telle est sa passion pour vous qu'elle risque d'en mourir s'y vous n'y apportez bientôt remède. Ne la rebutez donc pas, mon cher Pirrus ; ce serait refuser de faire une bonne œuvre, et rejeter votre propre bonheur.

Pirrus, qui avait déjà fait plusieurs réflexions sur la première ouverture de Lusque, et qui avait pris son parti d'avance, dans le cas qu'elle revint à la charge, répondit qu'il était tout disposé à faire ce qu'elle désirait, pourvu qu'on pût le convaincre que madame Lidie agissait de bonne foi. Je ne doute pas, ajouta-t-il, ma chère Lusque, de votre véracité ; mais, d'après la connaissance que j'ai du caractère

de Nicostrate, je crains qu'il n'ait engagé sa femme à feindre de l'amour pour moi afin d'avoir occasion d'éprouver ma fidélité. Vous savez qu'il m'a confié le soin de presque toutes ses affaires; vous savez aussi qu'il est d'un naturel soupçonneux : or, ne peut-il pas se faire qu'il ait concerté tout cela avec madame? Je n'en suis pas certain, mais il est un moyen de m'en éclaircir, et je me livre aveuglément à votre maîtresse si elle veut l'employer. Le voici : qu'elle tue l'épervier de son mari en sa présence; qu'elle lui arrache et me donne une touffe de poils de sa barbe, et une de ses meilleures dents, dès quelle aura exécuté ces trois choses, je m'abandonne à elle sans la moindre défiance.

Ces conditions parurent difficiles à Lusque, et plus encore à madame Lidie. Toutefois l'amour fécond en ressources et en expédient lui donna le courage d'entreprendre ces trois choses. Elle fit donc dire à Pirrus qu'elle remplirait les trois conditions, ajoutant que, puisqu'il croyait son maître si sage et si soupçonneux, elle voulait le faire cocu à ses propres yeux, et lui faire accroire ensuite que ce qu'il aurait vu était faux.

Pirrus attendit impatiemment l'exécution de la promesse de madame Lidie. Il était fort curieux de voir comment elle s'y prendrait pour venir à bout de ces trois choses. Elle ne tarda pas longtemps à le satisfaire.

Un jour que Nicostrate avait régalé plusieurs gentilshommes de ses amis, Lidie, magnifiquement parée, après qu'on eut desservi, entra dans la salle où l'on avait diné, alla prendre dans un réduit contigu l'épervier que son mari aimait tant, et lui tordit le cou, en présence de Pirrus et de toute la compagnie. Qu'avez-vous fait, ma femme, s'écrie aussitôt Nicostrate? Elle ne lui répond rien; mais se tournant vers les gentilshommes : Messieurs, leur dit-elle, je me vengerais d'un roi qui m'aurait offensée : pourquoi donc aurais-je craint de me venger d'un épervier? cet oiseau m'a fait plus de mal que vous ne sauriez vous l'imaginer : il m'a souvent, et très souvent, dérobé la présence de mon mari. Presque chaque jour, avant le lever du soleil, monsieur s'en va à la chasse avec son épervier, et me laisse au lit toute seule. Il y a longtemps que je me proposais d'immoler cette victime à l'amour conjugal; mais j'ai cru devoir attendre une occasion pareille à celle-ci : je voulais avoir